

Université de Montréal

Trajectoires et subjectivités italo-québécoises :
le processus identitaire de la deuxième génération tel que conçu par
Marco Micone, Mary Melfi et Paul Tana

par Anaïs Hélie-Martel

Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.)
en histoire
option recherche

Décembre 2016

© Anaïs Hélie-Martel, 2016

RÉSUMÉ

Ce mémoire se penche sur le processus identitaire de la deuxième génération d'Italo-Québécois lors de la deuxième vague migratoire. Plus précisément, nous porterons notre regard sur les œuvres de créations de Marco Micone, Mary Melfi et Paul Tana afin de dévoiler certains aspects de l'identité qui sont dissimulés à travers la fiction. C'est à travers leur vision qu'il sera possible de dégager plusieurs trames narratives qui relatent différentes trajectoires migratoires et d'établissement au Québec, tout en exposant le défi de se (re)définir relativement à la multiplication des référents dans une société moderne et bilingue. Si c'est la deuxième génération qui fait office de protagoniste dans ce mémoire, cela s'explique par le statut qu'elle occupe dans la société québécoise et les changements auxquels elle se confronte.

Au lieu de définir une identité globale, nous nous intéressons davantage aux éléments qui façonnent, qui affectent, mais surtout qui font pression sur la (re)définition identitaire de cette génération. À la lecture des sources constituant ce mémoire, trois grandes thématiques sont apparues comme des éléments modélisateurs de l'identité pour la deuxième génération d'Italo-Québécois. Il s'agit de la relation au(x) langue(s), les rapports de genre et la dynamique intergénérationnelle. Celles-ci sont abordées par chacun des créateurs, bien que de manières différentes. Ceci renforce l'idée qu'il est impossible de parler d'une identité italo-québécoise commune et qu'il est préférable de parler d'identités italo-québécoises. En définitive, il s'agit de montrer en quoi la littérature et les œuvres de création nous amènent à repenser l'établissement des Italiens au Québec.

Mots-clés : Marco Micone, Mary Melfi, Paul Tana, identité, identitaire, subjectivité, Italo-Québécois, langage, langue, rapport de genre, intergénérationnel, immigration italienne, Montréal.

ABSTRACT

This thesis focuses on the process of identity formation of second generation Italo-Quebeckers during the second wave of migration. More precisely, it looks at the creative works of Marco Micone, Mary Melfi and Paul Tana in order to reveal certain aspects of identity that are contained in works of fiction. It is through their vision that it is possible to identify several narrative frames that underscore different migratory and settlement trajectories in Quebec. These visions also expose the challenge of the (re)definition of self in a modern and bilingual society.

Instead of defining a “global” identity, this thesis is more interested in the elements that shape, affect, and above all, put pressure on the (re)identification of this generation. Drawing upon the sources employed in this thesis, three main themes emerge as modelling elements of identity for the second generation of Italo-Québécois: the relationship to language(s), gender relations, and intergenerational dynamics. All these themes are explored by each of the creators, although in different ways. This reinforces the idea that it is impossible to talk about a common Italian-Québécois identity and that it is preferable to talk about Italian-Quebecois subjectivities. Ultimately, it is a matter of disclosing how literary and creative works encourage us to rethink the establishment of Italians in Quebec, as well as their vision of Quebec society.

Keywords : Marco Micone, Mary Melfi, Paul Tana, identity, subjectivity, Italians from Quebec, language, gender, intergenerational, italian immigration, Montreal.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	i
ABSTRACT	ii
TABLE DES MATIÈRES	iii
REMERCIEMENTS	vi
INTRODUCTION	1
De l'identité à la subjectivité : pour une approche heuristique.....	4
Historiographie	7
Problématique et structure	14
Méthodologie, sources et concepts	17
Marco Micone, le francophile.....	20
Paul Tana et sa conscience historique.....	22
Mary Melfi, une femme dans une mer d'hommes.....	24
Antonio D'Alfonso, Frank Paci et Mary di Michele	26
Trajectoires migrantes et subjectivités.....	28
D'IMMIGRANTS À CRÉATEURS : ITINÉRAIRE D'UN ÉTABLISSEMENT	30
L'immigration italienne de la deuxième vague	30
Structure de la communauté, système de valeur et « italianité »	33
L'intégration par le travail et la scolarisation	35
L'adaptation à un Québec en plein changement : entre conflictualité et convergence.....	37
La Crise de Saint-Léonard : le problème de la langue d'enseignement	38
Dramaturge, poète, cinéaste : à chacun sa voie/voix	42
(Re)définition identitaire.....	42
Milieu culturel italo-québécois	44
QUAND LE LANGAGE SE VEUT IDENTITAIRE : LA POSSIBILITÉ D'UNE VOIE	
MÉDIANE	48
La langue chez les Italo-québécois : entre vécu, stéréotypes et subjectivité	51

Les types de langage : une théorie tétralinguistique	52
La langue au Québec : une question de perception.....	53
De l'anglais au français : la langue comme outil de pouvoir.....	54
Langue et culture.....	59
L'écriture romanesque, poétique, théâtrale et cinématographique : se (re)définir grâce à la/au(x) langue(s)	61
« Littérature mineure » : la nécessité dans le paradoxe.....	61
Écriture et langage : méthode de (re)positionnement	64
Un plaidoyer pour un pluralisme linguistique	73
RÉCITS ET REGARDS FÉMININS CHEZ LA DEUXIÈME GÉNÉRATION : QUAND LES RAPPORTS DE GENRE RIMENT AVEC LES RELATIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES	77
Le fossé générationnel : quand la deuxième génération parle des parents	82
La figure du père autoritaire	83
La « femme italienne typique ».....	84
L'expérience féminine vue par les hommes : entre stéréotype et agentivité	86
Domination masculine et femmes soumises	86
Relations intergénérationnelles.....	90
Regard et agentivité féminine	93
Rôle de genre et privilège masculin.....	95
L'expérience féminine : les récits de créatrices italo-québécoises	97
Relation mère/fille	97
Le rejet du rôle traditionnel et du patriarcat.....	100
La maternité	103
Le statut d'écrivaine.....	105
CONCLUSION.....	109
BIBLIOGRAPHIE.....	i

Écrire est une migration symbolique, c'est un cheminement [et] on ne sait pas où on va arriver, on ne connaît pas le pays d'arrivée — Abla Fahoud

Voici donc le récit de ma migration, malgré le fait que je ne sois pas immigrante.

REMERCIEMENTS

C'est avec une profonde gratitude et un immense respect que je désire d'abord remercier mon directeur de maîtrise, M. Bruno Ramirez. Vous m'avez fait connaître Marco Micone et Paul Tana, en éveillant ainsi ma curiosité et ma fascination pour le milieu artistique italo-qubécois. En m'ouvrant les yeux vers un monde riche et complexe, vous m'avez aussi dévoilé d'autres façons de faire de l'histoire et de comprendre celle-ci ; d'une manière plus intime et plus humaine. Et pour cela, je vous en serai éternellement gré. *Grazie mille per tutti!*

À David Meren, vos réflexions et votre présence tout au long de mon parcours universitaire furent enrichissantes et stimulantes, en plus de transformer à jamais ma façon de concevoir le monde. Vous m'avez permis de pousser ma réflexion à un autre niveau et surtout de comprendre en profondeur des dynamiques historiques qui sont parfois trop peu visibles. Je vous serai éternellement reconnaissante pour ce legs intellectuel. Merci, merci, merci!

À Bruno Ramirez et David Meren, mais aussi à Emmanuelle Friant et Godefroy Desrosiers-Lauzon, un simple mot pour vous remercier de m'avoir permis de travailler pour vous dans vos cours respectifs et vos recherches. Il va sans dire que vous m'avez donné une belle opportunité (et un emploi stimulant!) qui demeure aussi une expérience enrichissante. Je tiens aussi à remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) pour la bourse d'études. Ce travail ne serait pas aussi agréable à lire sans mes précieuses réviseuses linguistiques et de contenu (ici, je mentionne Andrée et Maryse).

Je n'aurais pas même pensé entreprendre et réaliser ce mémoire sans le support inconditionnel de mes deux parents, Andrée et Laurent. Je vous serais toujours reconnaissante d'avoir respecté mon parcours qui détonne parfois de notre famille et surtout de m'avoir encouragée à suivre mes passions. Votre foi en moi et en mes talents est un gage précieux. Il est dur de trouver les mots justes afin d'exprimer toute ma gratitude pour ce que vous m'avez apporté. Je ne serais certainement pas ici sans vous. Ma famille fut (et demeure) un roc sur lequel j'ai pu m'appuyer, et cela, peu importe la tempête. Pour cela, je dois aussi remercier Frédéric et Nicolas, ainsi que

Christine et Gabrielle pour leur appui, aussi minime peut-il paraître parfois. À mon grand-père et Coco, qui se sont toujours montrés intéressés et extrêmement fiers de mon parcours, merci.

Au cours de toutes ces années consacrées à ma passion pour la culture italienne, plusieurs personnes ont traversé ma vie. Alors que certains n'étaient que de passage, d'autres s'y sont bien logés et resteront à jamais des figures marquantes de ce parcours. De ceux-ci, se retrouve mes petits « nerdz » avec qui il m'a fait plaisir de discuter, d'approfondir ma pensée et de réfléchir, de débattre, d'être critique, mais surtout de rire (et chanter du karaoké). Florence, Matt, Antoine, Alex et Hugo vous resterez une rencontre rafraichissante et significative de ma vie. Une pensée toute particulière va à Magalie, amie, colocataire et collègue « maîtrisante ». À Judith, Maude, Héloïse et Sandrine qui ont suivi mon parcours « historique » depuis ses débuts, merci d'être restées là, à mes côtés, tout ce temps. À Véro, Joanie, Nadia, Gabrielle, Ariane et Chanel, c'est un bonheur de vous avoir encore dans ma vie.

Mes derniers mots n'ont pas le choix d'être destinés à mon amoureux, Vincent. Celui qui a vécu le plus intensément ce sinueux parcours, en m'épaulant et me rassurant toujours. Il a assisté à toutes mes grandes joies, mes petites victoires, mais aussi à mon incertitude, ma grande anxiété et à ces quelques moments de détresse. Sans toi pour m'épauler et me rassurer, ce mémoire n'aurait pas été le même. Merci d'avoir cru en mes capacités alors que parfois, moi-même je n'y croyais plus trop. Ta présence fut celle qui m'a été la plus précieuse et qui m'a permis de mener cette expérience jusqu'au bout. Alors, voici ma « dédicace » pour toi.

INTRODUCTION

*In a sense, we haven't got an identity until somebody tells our story.
The fiction makes us real¹.*

L'identité est sans doute l'un des concepts les plus complexes à circonscrire ou à définir, et cela dans n'importe quel domaine d'études ; il serait faux de prétendre à son universalité. Tentant de réaliser une analyse sémantique du concept, l'historien Philip Gleason en est venu au constat que l'« [identity] had come to mean so many things that, by itself, it means nothing. [...] There is little point in asking what identity really means when matters have reached this pass ».² Face à cette situation, il devient alors difficile d'employer le concept sans avoir peur d'arriver à un résultat stérile. Pourtant, il ne faut pas le congédier trop vite ; il peut devenir un outil d'analyse utile et inusité, lorsque bien utilisé. L'identité, si comprise à travers un regard particulier, nous permet de nous attarder aux processus mentaux de contemporains afin de réfléchir plus globalement à la société. Cela nous permet de dépasser les cadres nationaux, étatiques et élitistes, tout en amenant l'histoire à une échelle plus intime. Et c'est ce que ce mémoire propose de faire. Afin d'y arriver, cela nécessite le recours à des sources et documents de nature plus personnelle³ pouvant dévoiler des dynamiques particulières et collectives qui affectent les référents identitaires. Et plus encore, ces sources permettent d'exposer certaines pressions extérieures et invisibles qui forcent parfois un individu à se (re)définir. C'est en partie l'interaction avec les autres, et leur réaction dans cet échange, qui nous contraint à nous (ré)identifier⁴. Le poète Antonio D'Alfonso le soulignera d'ailleurs avec justesse : « c'est le non-Italien qui m'a inventé comme Italien »⁵. L'identification à une communauté ou à des référents n'est pas toujours naturelle ; elle est parfois imposée inconsciemment. Voilà pourquoi il apparaît important d'interroger les mécanismes liés à cette identification : afin de constater que chaque

¹ Robert Kroetsch, cité par Joseph Pivato dans « Shock of Recognition : Italian-Canadian Writers », *Vice Versa*, vol. 2, no° 3, mars/avril 1985, p.30.

² Philip Gleason. « Identifying identity: A semantic history », *Journal of American History*, vol. 69, 1983, p.914.

³ Comme des journaux personnels, des entrevues orales ou bien des œuvres artistiques.

⁴ Ioanna Laliotou. *Transatlantic Subjects : Acts of Migration and Cultures of Transnationalism Between Greece and America*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, p.2.

⁵ Antonio D'Alfonso. *En Italiques : réflexions sur l'ethnicité*, Montréal, Les Éditions de l'Interligne, 2005 [1996], p.61.

membre d'une société peut être un agent historique. Il suffit de repositionner notre regard. Pourtant, comme l'historienne Ioanna Laliotou le mentionne si bien : « there was never one single way of becoming a subject »⁶. Il importe alors de se questionner sur ce qui constitue un témoignage et quelle forme il peut prendre. Certains pencheront pour des mémoires, des journaux intimes, des échanges épistolaires ou bien des biographies. Or, il importe d'élargir la catégorie de témoignages en y intégrant l'art et en comprenant la création artistique comme un médium riche, malgré le fait que son caractère imaginaire lui fait mauvaise presse aux côtés de sources plus « objectives »⁷. À bien des égards, la production artistique permet de dévoiler des récits qui attaquent de front toutes les composantes de l'identitaire puisque demeurant fictifs (ou du moins, le faisant croire). Ici, les paroles de Robert Kroetsch (cité en chapeau en début de chapitre) prennent tout leur sens et nous amènent à réfléchir plus profondément sur le lien entre l'identitaire et l'imaginaire. En un sens, les œuvres de création sont plus qu'une simple fiction, car elles permettent de dévoiler des processus historiques réels. Comme l'art est indissociable du processus social et culturel de son créateur, ceci en fait une source historique à ne pas négliger. Cela nous permet aussi de dépasser une histoire plus conventionnelle en touchant au monde de l'auto identification et de l'émotion.

C'est d'ailleurs le cadre dans lequel le présent mémoire désire s'inscrire pour ainsi apporter une perspective inusitée de l'expérience d'établissement des Italiens au Québec. Plus précisément, l'idée est de se pencher sur le processus identitaire de la deuxième génération d'Italo-Québécois⁸ lors de la deuxième vague migratoire, à partir d'œuvres⁹ sélectionnées de certains créateurs italo-québécois. C'est à travers leur vision qu'il sera possible de dégager plusieurs trames

⁶ Ioanna Laliotou. *Op.cit.*, p.197.

⁷ Si l'utilisation des guillemets ici m'apparaît nécessaire, c'est qu'il serait faux de prétendre qu'il existe des sources objectives. Chaque source a ses propres biais, suffit-il d'en être conscient pour bien travailler avec.

⁸ Par souci de clarification, les termes « Italo-Québécois » ou « Italo-Canadien » (et ses adjectifs) seront utilisés dans mon mémoire de manière purement pragmatique. Il désigne une personne de descendance italienne qui réside au Québec ou au Canada, et ne réfère pas à une conception identitaire. Je suis consciente du fait que l'utilisation du trait d'union puisse paraître restrictive et révélatrice d'une conception identitaire binaire. Mais, ces termes ne seront pas utilisés à cette fin et ils ne sous-tendent, en aucun cas, que les personnes étudiées soient à moitié Québécoises ou à moitié Italiennes. En ce sens, les termes « Italo-Québécois » et « Italo-Canadien » permettent simplement d'alléger le contenu du mémoire afin de ne pas tomber dans la philosophie ou la réflexion à chaque fois qu'on les rencontrera.

⁹ Œuvres au sens large, car nous explorerons autant des romans, des essais que de la poésie, des films ou du théâtre.

narratives qui relatent différentes trajectoires migratoires et d'établissement au Québec, mais qui exposent aussi le défi de se (re)définir relativement à la multiplication des référents dans une société moderne et bilingue. Si c'est la deuxième génération¹⁰ qui fait office de protagoniste dans ce mémoire, cela s'explique par le statut qu'elle occupe dans la société québécoise et les changements auxquels elle se confronte. Comme l'écrivain italo-québécois C.D. Minni le mentionne : « our ethnic group is different now¹¹ than it was in 1950; we have become a distinct hybrid culture, changed by economic prosperity, separation from the mother culture, and contact with infidels; and our literature should begin to reflect this changed reality »¹². Cette génération a de particulier son caractère transitoire, peut-être plus marqué que la génération précédente, par le fait de sa scolarisation et socialisation en sol québécois. Ce groupe représente donc un changement au sein de la communauté italienne, mais rend compte aussi des transformations qui surviennent à l'intérieur de la société québécoise lors de ces années. Ils sont, en quelque sorte, le pont entre une culture italienne entretenue par la mémoire et les valeurs modernes qui définissent désormais la province francophone. Bien qu'à proprement parler, l'usage du terme « immigrant » serait plus à propos pour définir cette génération qui est venue s'installer au Québec, j'utiliserai aussi du terme « migrant » parfois pour parler de celle-ci. En fait, nous comprenons le terme plus largement que sa définition littérale qui entend une migration physique constante en empruntant l'expression de l'intellectuel Joseph Pivato qui, à notre avis, offre une définition plus symbolique : « the term migrant [...] conjures up subjects whose hold on the culture is temporary, whose loyalties are divided and whose orientation is towards a past

¹⁰ Statistique Canada définit la deuxième génération comme les gens « nés au Canada et ayant au moins un parent né à l'étranger » et la première génération comme les gens « nés hors du Canada ». Statistique Canada. *Statut des générations : les enfants nés au Canada de parents immigrants*, 2016, en ligne : http://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/99-010-x/99-010-x2011003_2-fra.cfm

Bien que nous comprenions cette définition, nous croyons qu'elle est relativement restrictive et ayant des visées statistiques avant tout. Dans ce mémoire, nous comprendrons plus largement la deuxième génération en y incorporant aussi les gens qui sont arrivés en bas âge avec des parents immigrants et qui ont été scolarisés dans le système canadien. Ils seront incorporés dans cette définition afin de les différencier de leurs parents qui seront eux désignés comme la première génération. En ce sens, nous pourrions mieux délimiter les parents des enfants pour les besoins de cette étude.

¹¹ L'auteur fait référence aux années 1980-1990 lorsqu'il parle de l'immédiate. En effet, l'extrait provient d'un livre paru en 1990 soit *Writers in Transition: the proceedings of the First National Conference of Italian-Canadian Writers*.

¹² Constantino Dino Minni dans le mémoire de Nancy Giacomini. *Deconstructing the Italian Canadian Subject : Reconsiderations of Identity Construction in the Writing of Antonio D'Alfonso, Fulvio Caccia and Mary Di Michele*, Montréal, Université de Montréal, Département de littérature comparée, mémoire de maîtrise, 2000, p.3.

nostalgically conceived in terms of a lost motherland and mother tongue »¹³. Nous concevons les migrants comme étant plus que des personnes voyageant d'un pays à un autre ; les migrants le sont aussi en occupant une position ambiguë entre deux systèmes référentiels, faisant ainsi référence à la culture et à l'identité (entre autres). La place qu'ils occupent leur permet donc d'offrir une réflexion sur ce que constitue la culture québécoise.

Inévitablement, l'immigration au Québec est venue changer la conception que la nation et ses citoyens ont eue de l'identité nationale et culturelle. Comme le sociologue Jacques Beauchemin le mentionne bien : « le pluralisme identitaire [...] pose d'une nouvelle façon la question de la mémoire et oblige les Québécois à renouveler leur conscience historique »¹⁴. En ce sens, il est permis de réinterroger le passé québécois en y intégrant l'apport des communautés culturelles afin de dévoiler une autre vision de cette histoire. L'idée n'est pas d'inventer un nouveau passé, car cela ne serait d'aucune rigueur scientifique. Il s'agit plutôt de dévoiler des récits historiques qui sont demeurés silencieux ou effleurés, car ils ne cadraient pas dans l'idée qu'on se faisait du Québec de l'époque. De ce fait, les membres de communauté ethnique sont de précieux interlocuteurs et acteurs dans la recherche de nouvelles questions à poser au passé québécois¹⁵. Et c'est en posant ces nouvelles questions qu'émergent de nouvelles réponses. Ainsi, le regard de certains immigrants sur l'identité québécoise, mais aussi leur propre identité permettra de changer momentanément le point de référence par lequel nous avons conçu et analysé l'histoire québécoise jusqu'alors.

De l'identité à la subjectivité : pour une approche heuristique

Comme mentionné plus haut, l'identité est un concept qui demeure glissant, et surtout pour un usage scientifique. Malgré tout, chercheurs de divers horizons s'entêtent à étudier le concept sous tous ses angles, multipliant les recherches sur le sujet. La discipline historique n'y fait pas exception, bien que plusieurs voient d'un mauvais œil l'incorporation de la dimension identitaire

¹³ Joseph Pivato. *Echo : Essays on Other Literatures*, Toronto, Guernica, 1994, p.13.

¹⁴ Une phrase tirée du livre de Jocelyn Létourneau. *Le Québec entre son passé et ses passages*, Montréal, Fides, 2010, p.39.

¹⁵ *Ibid.*, p.92.

à des travaux historiques par les dérives que cela peut créer dont, entre autres, l'essentialisation et l'instrumentalisation¹⁶. C'est pourquoi l'historien québécois Thierry Nootens a lancé un débat chez les intellectuels québécois en 2008 sur l'utilisation du concept d'identité en histoire. En son sens, le concept est « potentiellement sans limites »¹⁷ et cette « mode identitaire relève de courants proprement intellectuels (constructivisme débridé, postmodernisme, *cultural turn*, etc.) qui découlent de pratiques particulières du champ des sciences sociales », et ne découleraient donc pas de l'histoire.¹⁸ Même si Nootens demeure particulièrement dur avec l'utilisation du concept, il n'empêche qu'il soulève des questionnements importants. Il apparaît nécessaire d'être vigilant avec l'emploi de l'identité dans les travaux historiques, mais cela ne devrait pas équivaloir à une évacuation complète du terme dans la discipline.

En ce sens, l'historien Thierry Nootens amène une réflexion intéressante afin de concilier identité et histoire. Pour lui, il apparaît parfois plus convenable de discuter de l'identité à travers des voies connexes afin d'éviter de tomber dans les pièges qu'offre ce concept. C'est pourquoi « les problématiques relatives à la citoyenneté et à la subjectivité, tout en étant proches parentes de la quête identitaire, paraissent plus profitables comme pistes d'investigation historique »¹⁹. Cet angle d'analyse a de particulier qu'il « mise sur l'un des pôles de l'histoire identitaire, soit celui de l'individu, sans prétention d'application universelle à toutes les formes de liens sociaux »²⁰, car il s'agit du principal souci que pose la problématique identitaire en histoire. Le désir de vouloir tracer les contours identitaires stables d'entités complexes²¹ et de les fixer dans le temps nous amène trop souvent à une généralisation simpliste qui contribue à l'essentialisation des identités. C'est d'ailleurs pourquoi les concepts avancés par Nootens

¹⁶ Du lot on compte Thierry Nootens.

¹⁷ Jacques Beauchemin. « Débat autour de l'article de Thierry Nootens sur l'utilisation du concept d'identité en histoire : à quoi servent les concepts ? Réplique à Thierry Nootens », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 1, 2009, p.116.

¹⁸ Thierry Nootens. « Le concept d'identité : réplique aux professeurs Beauchemin et Létourneau » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 1, 2009, p.137.

¹⁹ Thierry Nootens. « Un individu "éclaté" à la dérive sur une mer de "sens"? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 1, 2008, p.38.

²⁰ *Ibid.*, p.64.

²¹ Comme par exemple des communautés ethniques ou culturelles, des sociétés civiles ou bien des regroupements politiques et/ou sociaux.

(subjectivité, citoyenneté) revêtent un caractère plus heuristique afin de discuter de l'identitaire en évacuant certains aspects plus problématiques.

Ce mémoire s'inspirera de la réflexion de Thierry Nootens sans toutefois délaisser le concept d'identité et son utilisation. Nootens a raison de dire qu'il faut se concentrer sur l'individu lorsqu'on aborde la question de l'identité. On peut difficilement généraliser une identité, qui se veut d'abord être une expression personnelle, à l'ensemble de sa communauté. Comme le mentionne Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau, le but n'est jamais de parvenir à une théorie générale de l'identité qu'on applique à une société, mais plutôt de faire ressortir la diversité des situations d'identités vécues²². C'est précisément comment nous concevons l'identité dans ce mémoire. En ce sens, nous ne parlerons pas d'identité (commune) de la deuxième génération d'Italo-qubécois²³ en faisant l'exercice d'additionner les expériences de chacun ; nous préférons aller à contresens. Plutôt que de s'intéresser à l'identité en soi, nous nous intéressons davantage aux éléments qui la façonnent, qui l'affectent, mais surtout qui font pression sur elle.

C'est d'ailleurs pourquoi le concept de subjectivité apparaît important. Selon la définition d'Edward Finegan, la subjectivité fait référence à « [the] expression of self and the representation of a [subject]'s perspective or point of view »²⁴. C'est donc une façon de diriger notre analyse à travers le regard d'acteurs précis. Ici, c'est le sujet qui se perçoit, se définit et s'exprime dans ses singularités, faisant en sorte qu'on pense la société à travers ses sujets et non l'inverse²⁵. Laliotou ira plus loin dans sa définition en parlant de subjectivité migrante, soit : « the juxtaposition between the migrants' agency and the structural constraints that determine their decision making in the process of relocation »²⁶. En comprenant la subjectivité comme une intersection entre le vécu et le perçu, nous épousons pleinement la vision de chacun des acteurs

²² Bogumil Jewsiewicki et Jocelyn Létourneau. *Identités en mutations, Socialités en germination*, Sillery (Québec), Septentrion, 1998, p.8.

²³ Principalement parce que nous ne croyons pas qu'une telle chose existe.

²⁴ Edward Finegan. « Subjectivity and subjectivisation : an introduction », dans Dieter Stein et Susan Wright, sous la dir. de. *Subjectivity and subjectivisation : linguistic perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p.1.

²⁵ *Ibid.*, p.12.

²⁶ Ioanna Laliotou. *Op.cit.*, p.9.

historiques étudiés. Au final, notre analyse en reste bien une identitaire, bien qu'elle soit étroitement reliée à la subjectivité de chaque créateur puisque nous traiterons leur perspective d'abord de manière individuelle et ensuite comme faisant partie d'un plus grand tout.

Historiographie

Malgré la thématique identitaire qui caractérise mon mémoire, celui-ci demeure pourtant une analyse de l'immigration italienne s'intégrant donc à ce champ historiographique. Même si plusieurs chercheurs et chercheuses ont travaillé à son développement, il reste beaucoup à faire afin de cerner tous les aspects de la migration italienne.

Au Canada, l'historiographie de l'immigration italienne demeure assez dense, bien qu'elle comprend en prédominance des travaux et études qui traitent de la première vague migratoire²⁷, soit celle du début du 20^e siècle (1901-1922)²⁸. Ce premier effort a été soutenu et a permis de traiter des thématiques de la migration, de l'établissement, de l'organisation communautaire tout comme associative, du milieu de travail et de l'insertion des migrants dans l'économie nord-atlantique ainsi que dans la société canadienne. La contribution de certains chercheurs a même permis d'éclairer des dynamiques plus intimes de la migration et des sujets qui nécessitent une recherche en dehors du cadre traditionnel. En effet, l'historien Robert F. Harney a favorisé une approche propre aux historiens de la « new social history » qui permet de dévoiler l'expérience migratoire telle que vécue par les immigrants, car formulée à travers leur regard²⁹. Du lot, on peut aussi compter les historiens Roberto Perin et John Zucchi qui n'ont cessé de faire grossir le corpus de l'histoire migratoire des Italiens. Si le premier s'est efforcé de faire une histoire

²⁷ Ceci s'explique principalement par l'accessibilité relativement restreintes des sources nominatives (notamment les recensements). En effet, le dévoilement des recensements complets devait respecter un écart de 80 années afin de protéger l'anonymat des personnes s'y trouvant. De ce fait, les historiens avaient accès aux recensements qui s'étaient jusqu'en 1911, tout au plus. De plus, il est clair que la relative jeunesse du champ de l'histoire migratoire a eu un rôle à jouer quant à ce constat.

²⁸ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 14, 1989, p.3.

²⁹ Ses articles « Commerce of migration » (1977), « Man without Women » (1998) et « The Padrone and the Immigrant » (1974) font partie de cette démarche. Référence dans Roberto Perin et Franc Sturino, sous la dir. de. *Arrangiarsi : the Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, p.12.

plus globale de l'immigration italienne, en y incorporant surtout la dimension religieuse³⁰, le deuxième a travaillé de manière plus systématique sur la communauté italienne de Toronto³¹. L'apport de Franca Iacovetta a permis, lui, de repositionner l'expérience migratoire en une perspective plus totale en levant le voile sur la vision féminine de l'immigration italienne³². Si les travaux de ces chercheurs nous dessinent un portrait plus clair des dynamiques de l'immigration italienne au Canada, le regard reste principalement tourné vers Toronto et l'intégration des Italiens à la dynamique anglophone du pays. Très peu d'attention fut portée vers le Québec ou bien les liens qu'entretient la population francophone avec les immigrants italiens, marquant ainsi un certain retard historiographique comparativement aux études faites sur le reste du Canada et les États-Unis³³. Jusqu'aux années 1980, l'expérience de l'immigration italienne québécoise sera analysée à travers un récit canadien plus global. Or, la dynamique québécoise marque sa spécificité par le statut particulier de la province : une minorité francophone au sein de la grande famille canadienne, mais qui devient majoritaire si prise à part. De ce fait, les immigrants doivent manœuvrer avec cette réalité qui leur donne l'opportunité, dans plusieurs cas, de choisir dans quelle langue ils désirent intégrer la société québécoise. L'expérience migratoire des Italiens au Québec n'est donc pas totalement similaire à celle du reste du Canada et, en ce sens, il importe de la comprendre selon ses propres critères.

Ce constat n'a pourtant pas suscité l'intérêt souhaité. En effet, l'histoire de l'immigration au Québec est demeurée peu discutée par les historiens et ne se développera réellement que vers

³⁰ Perin a travaillé sur les ouvrages collectifs *Arrangiarsi : the Italian Immigration Experience in Canada* (1989) et *Enemies Within : Italian and Other Internees in Canada and Abroad* (2000), témoignant d'un caractère plus global, alors que ses recherches personnelles s'orientent davantage vers l'histoire religieuse : *Rome in Canada : the Vatican and Canadian Affairs in the Late Victorian Age* (1990), « L'Église des immigrants : les allophones au sein du catholicisme canadien, 1880-1920 », *Société historique du Canada*, (1998) et *Ignace de Montréal : artisan d'une identité nationale* (2008).

³¹ Comme le témoigne ses ouvrages *Italians in Toronto : Development of a National Identity* (1988) et « Une histoire des enclaves ethniques au Canada », *Société ethnique du Canada/Société historique du Canada* (2007).

³² À cet égard, de nombreux ouvrages ont été réalisés ou codirigés par Iacovetta dont : *Gender conflicts : new essays in women's history* (1992), *Such Hardworking People : Italian Immigrants in Postwar Toronto* (1993), *Women, Gender and Transnational Lives : Italian Workers of the World*, (2002) et *Sisters or Strangers? : Immigrant, Ethnic and Racialized Women in Canadian History* (2004).

³³ Sylvie Taschereau. « L'histoire de l'immigration au Québec : une invitation à fuir les ghettos », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 4, 1988, p.575.

les années 1980³⁴. On remarque ce retard surtout lorsqu'on s'attarde aux études qui portent spécifiquement sur des groupes culturels et/ou ethniques, bien que la communauté italienne soit l'une de celle qui ait produit le plus d'études à ce jour³⁵. Et, c'est d'ailleurs l'historien Bruno Ramirez qui fera office de pionnier dans le domaine avec ses études sur les Italiens de Montréal et la communauté s'y rattachant³⁶. Ses recherches, puisqu'étant les premières portant sur Montréal, resteront concentrées sur la première vague migratoire et la dynamique propre à la migration italienne. Bien que celui-ci fût le premier chercheur universitaire à défricher le sujet, il s'avère que peu d'historiens ont suivi ses traces afin de travailler sur la communauté italo-québécoise. Malgré que les travaux de Robert F. Harney sur le phénomène des *padrones* et le caractère presque exclusivement masculin de l'immigration³⁷ ainsi que le mémoire de Sylvie Taschereau sur les mariages et les lieux d'origine des immigrants italiens³⁸ s'ajoutent au lot, ils discutent davantage de la première vague d'immigration. Bien que « l'histoire sociale de la communauté italienne d'avant les années [19]60 est bien amorcée », comme le mentionne Taschereau, il reste encore toutefois à mieux documenter la deuxième moitié du XXe siècle³⁹.

Le bilan est quelque peu désolant, surtout parce que cette période marque l'arrivée massive d'Italiens au Canada et au Québec faisant de cette deuxième vague d'immigration la plus importante en terme démographique. Si en 1921, nous pouvons compter 13 922 personnes d'origine italienne au Québec, c'est près de 30 000 qu'on recensera en 1951 et 150 000 en

³⁴ Sylvie Taschereau. « L'histoire de l'immigration au Québec ... », *loc.cit.*, pp.578-580.

³⁵ À côté de la communauté juive et irlandaise. L'attrait pour ces communautés relève surtout de leur poids démographique et de l'ancienneté de leur immigration.

³⁶ Du lot, on compte ses ouvrages : *The Italians of Montreal : from Sojourning to Settlement* (1980), *Les premiers Italiens de Montréal : l'origine de la petite Italie du Québec* (1984) et *Par monts et par vaux : migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914* (1991).

³⁷ Les articles de Robert F. Harney : « Montreal's King of Italian Labour: A Case Study of Padronism », *Labour/Le Travail*, no. 4, janvier 1979, pp.57-84, « The Padrone and the Immigrant », *The Canadian Review of American Studies*, no.5, 1974, pp.101-118, et « Man without Women : Italian Migrants in Canada, 1885-1930 », dans Franca Iacovetta, Paula Draper, et Robert Ventresca. *A nation of immigrants : Women, Workers, and Communities in Canadian History, 1840s-1960s*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, pp.206-230.

³⁸ Sylvie Taschereau. *Pays et patries : mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal, 1906-1930*, mémoire de maîtrise, Montréal, Université du Québec à Montréal, département d'histoire, 1984, 194 p.

³⁹ Sylvie Taschereau. « Migrations et relations ethniques », dans Denise Lemieux, sous la dir. de, *Traité de la culture*, Sainte-Foy/Québec, Les Éditions de l'IRQC, 2002, p.210.

1971⁴⁰. Historiquement, ceux-ci forment l'une des plus grandes communautés culturelles⁴¹ du Québec (du moins lors de cette période). Malgré tout, peu de recherches ont fait écho à cette réalité et les études qui s'y attardent ne sont souvent pas propres à la discipline historique. Il s'agit principalement d'études sociologique, anthropologique ou démographique discutant de l'insertion des migrants dans la société québécoise au temps présent. Dans le domaine de l'anthropologie sociale, Jeremy Boissevain s'est attardé surtout à documenter la deuxième vague d'immigration italienne en fournissant des données statistiques, des sondages fait auprès de la communauté et un portrait général de celle-ci avec l'ouvrage *The Italians of Montreal : Social Adjustment in Plural Society* (1970)⁴². Étant l'un des premiers à s'atteler à la tâche, il s'agit plus d'une vue d'ensemble qu'une analyse en profondeur. Pour leur part, les sociologues Claude Painchaud et Richard Poulin ont plutôt traité de l'attitude linguistique, le marché du travail, la scolarisation et les comportements politiques avec *Les Italiens du Québec* (1988) et l'article « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir dans la communauté italo-québécoise » (1983). L'anthropologue Mauro Peressini adopte un point de vue plus spécifique en se penchant exclusivement sur l'immigration frioulane à Montréal avec *Famille et communauté : Les Italiens du Frioul à Montréal* (1990). Bien que son ouvrage discute d'une vague bien précise d'immigration, Peressini arrive bien à la rattacher au processus plus large de l'immigration italienne. Son approche est intéressante puisqu'elle laisse la chance aux immigrants de raconter leur vie, sous la forme d'entrevues orales. Cette publication est, en fait, l'une des premières tentatives (après *Les Italiens de Montréal* de B. Ramirez) qui se basent presque exclusivement sur les témoignages des migrants. Malgré tout, il ne s'agit pas réellement d'un travail historique. L'article de Paul-André Linteau portant sur la participation des Italiens du Québec aux débats linguistiques et politiques⁴³ est l'un des rares qui se propose d'étudier le Québec contemporain, soit des années 1960 à 1980. Le mémoire d'Amanda Ricci sur la

⁴⁰ Paul-André Linteau. « La montée du cosmopolitisme montréalais », *Questions de Culture*, vol. 2, 1982, p.38; p.47.

⁴¹ Après les Canadiens français et les Canadiens anglais.

⁴² Il importe de mentionner que cette étude est en fait une commande du gouvernement fédéral dans le cadre de la Commission Royale d'Enquête sur le Bilinguisme et le Biculturalisme (qui se tiendra de 1963 à 1969).

⁴³ Paul-André Linteau. « The Italians of Quebec : Key Participants in Contemporary Linguistic and Political Debates », dans Roberto Perin et Franc Sturino. *Arrangiarsi : the Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, pp.179-207.

participation politique de la communauté italo-montréalaise au débat linguistique et au mouvement féministe permettra d'éclairer un peu plus cette période historique⁴⁴.

Les thématiques qui nous intéressent dans le présent mémoire, soit celles de l'identité et de la deuxième génération, n'ont été abordées que succinctement par les historiens, du moins concernant l'immigration italienne au Canada. L'historien Roberto Perin est l'un des premiers à s'être intéressé à la question de l'identité chez les immigrants italiens. Son article *Conflit d'identité et d'allégeance. La propagande du consulat italien à Montréal dans les années 1930* (1982) expose les tensions qu'a créées la montée parallèle de l'*italianità* et du sentiment d'appartenance nationale des Canadiens français⁴⁵. Pourtant, il demeure ancré dans une structure élitiste qui tient à comprendre la construction de l'identité comme allant du haut vers le bas (centrant son analyse sur le consulat italien à Montréal), alors que la réalité est parfois plus complexe. L'historien John Zucchi s'est, lui aussi, intéressé à la question identitaire dans son livre *Italians in Toronto* (1988). En fait, il cherche à comprendre comment l'expérience migrante a influencé le sens de l'identité chez les nouveaux arrivants italiens lors de la première vague d'immigration⁴⁶. Selon l'auteur, c'est grâce à leur migration que les Italiens outre-mer en sont venus à s'identifier à une nation italienne et non plus à une région ou une localité⁴⁷. Il y a donc eu passage d'un attachement régional ou même villageois vers une identification plus large à une communauté italienne. Pour Zucchi, l'identité relève tant de la nature de l'établissement, des structures d'occupation du territoire, des pratiques religieuses que de la création d'une élite, de mythes ou de symboles nationaux⁴⁸. Ainsi, on en vient à comprendre l'expérience migratoire comme une composante dans la formation de l'identité. Il n'empêche que la thèse de Zucchi, bien que très intéressante, reste ancré dans une logique nationale. L'identité dont parle

⁴⁴ Amanda Ricci. *From acculturation to integration : the political participation of Montréal's Italian-Canadian Community in an urban context (1945-1990)*, Montréal, Université de Montréal, Département d'histoire, mémoire de maîtrise, 2009, 119 p.

⁴⁵ Roberto Perin. « Conflit d'identité et d'allégeance. La propagande du consulat italien à Montréal dans les années 1930 », dans Fernand Dumont, sous la dir. de. *Questions de culture 2 : migrations et communautés culturelles*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc., 1982, pp.81-102.

⁴⁶ John Zucchi. *Italians of Toronto: Development of a National Identity, 1875-1935*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988, p.5.

⁴⁷ *Ibid.*, p.7.

⁴⁸ *Ibid.*, p.7.

l'historien est reliée au territoire italien et bien qu'elle soit vécue hors de ses frontières, elle demeure avant tout nationaliste. À l'inverse, des historiens comme Bruno Ramirez vont plutôt parler du maintien d'une forte identité locale et régionale à travers la migration, perpétuant ainsi « l'esprit du clocher » présent dans les petits villages italiens⁴⁹. À son sens, ce sont ces identités spécifiques qui l'emporteront sur l'identité proprement nationale, du moins au début de l'implantation⁵⁰. Il sera néanmoins en accord avec la thèse de Zucchi, en lui accordant le fait que l'identité nationale italienne deviendra relativement importante par la suite⁵¹.

Au-delà du rattachement systématique de l'identité au national, des études portant sur la deuxième génération d'Italo-canadiens viendront reformuler un peu la définition de la problématique identitaire. Comme Ramirez le mentionne, « c'est peut-être la première génération à pouvoir exprimer ses problèmes d'identité »⁵². D'ailleurs, son article réalisé avec Sonia Cancian mentionne la deuxième génération d'Italo-Québécois comme étant des figures historiques importantes qui créent un pont entre l'héritage de leur parent et la culture du nouveau pays⁵³. Les deux auteurs parlent aussi de l'importance des œuvres artistiques comme document historique. Selon eux, ces œuvres ont contribué au savoir historique plus que n'importe quel document en dévoilant des facettes parfois inconnues de l'expérience migrante et ont permis la reconnaissance d'une identité propre aux Québécois d'origine italienne lors de la période post-Révolution tranquille. De ce fait, il est possible aussi de constater un certain décalage entre la représentation qui est faite de la communauté, d'une part par les leaders ethniques et, d'autre part, par de jeunes artistes d'origine italienne. Les réalités auxquelles la deuxième génération est confrontée ne sont pas les mêmes que celles des leaders ethniques. Dans leur désir d'unifier la communauté italienne, ces derniers ont tendance à essentialiser l'identité italienne québécoise

⁴⁹ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada*, op.cit., p.16-17.

⁵⁰ *Ibid.*, p.17.

⁵¹ Donna Gabaccia. « Juggling jargons : 'Italians everywhere', diaspora or transnationalism? », *Zeitschrift für Geschichte/Revue d'histoire*, vol.12, 2005, p.55.

⁵² Bruno Ramirez. « Quartiers italiens et Petites Italies dans les métropoles canadiennes, » dans Marie-Claude Blanc-Chaleard, et al. *Les Petites Italies dans le monde*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, p.72.

⁵³ Bruno Ramirez et Sonia Cancian. « Post-migration "Italo-Canada": new perspectives on its past, present, and future » *Studi Emigrazione*, n° 166, avril-juin 2007, pp.259-272.

par de forts symboles rassembleurs, mais réducteurs⁵⁴. Pour sa part, l'historienne américaniste Donna Gabaccia a travaillé, elle aussi, sur la conception identitaire des migrants italiens en la comprenant comme une construction à partir de plusieurs points de référence. Elle soutient que les migrations d'ampleur qu'a connue l'Italie offrent la possibilité de comparer l'arrivée des migrants dans les différentes nations hôtes et de comprendre la façon dont le transfert culturel s'est effectué pour chaque groupement⁵⁵. Ainsi, l'immigration devient un pont entre deux régions (et entre deux cultures bien souvent). Enfin, nous pouvons mentionner l'ouvrage collectif *Italies imaginaires du Québec* où l'on touche à la question d'identité à partir de situations variées (*Risorgimento*, Jean Cabot, l'immigration récente, etc.)⁵⁶.

Ce bilan historiographique nous permet de constater que notre connaissance de l'histoire de l'immigration italienne comporte certaines carences. Pourtant, ce qui apparaît comme un véritable problème dans l'historiographie québécoise est le peu de place qui est accordée à la perspective immigrante. Même si certains historiens s'efforcent de donner la parole aux migrants⁵⁷, la plupart des écrits historiques rendent compte de l'attitude de la société québécoise vis-à-vis la masse migrante, n'abordant que rarement le point de vue de l'immigrant⁵⁸. Cela a pour effet de maintenir un discours articulé par le groupe majoritaire évacuant inévitablement certaines dimensions culturelles ou identitaires vécues par les nouveaux arrivants. Une des façons d'y arriver est en étudiant la contribution des immigrants à la vie des arts, car cela permet de mieux comprendre les échanges entre majorité et minorité⁵⁹. C'est dans ce désir de (re)céder la parole aux immigrants par le biais de leur apport culturel que mon mémoire tente de s'inscrire et apporte une dimension différente dans l'historiographie québécoise. Non seulement mon projet vient combler un manque de connaissances historiques concernant la deuxième vague d'immigration italienne au Québec, mais il le fera en parcourant la vision migrante plutôt que québécoise.

⁵⁴ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada*, *op.cit.*, pp.21-22; Bruno Ramirez. « Quartiers italiens et Petites Italies... », *op.cit.*, p.80.

⁵⁵ Donna Gabaccia. *Loc.cit.*, p.50.

⁵⁶ Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, 246 p.

⁵⁷ Notamment Robert F. Harney, Bruno Ramirez et Franca Iacovetta.

⁵⁸ Sylvie Taschereau. « Migrations et relations ethniques ... », *op.cit.*, p.212.

⁵⁹ *Ibid.*, p.212.

Problématique et structure

Au premier abord, le contexte général de mon mémoire est le Québec contemporain et l'établissement des Italiens dans celui-ci lors de la deuxième vague d'immigration (1947-1971). En ce sens, les décennies 1970 à 1990 s'imposeront comme trame de fond, puisque nous traiterons plus de l'établissement que de la migration en soi. Or, si ce mémoire porte sur le Québec, c'est précisément à travers un nouveau regard qu'il nous sera divulgué. En effet, le contexte québécois nous intéresse moins que la représentation que certains immigrants s'en sont faite, ainsi que la perception qu'ont eue ces mêmes personnes de leur établissement et de leur intégration à la société québécoise. Subséquemment, l'attention sera portée vers des créateurs italo-québécois de la deuxième génération, soit Marco Micone, Mary Melfi et Paul Tana, afin de dévoiler leurs subjectivités respectives. En ce sens, la problématique à laquelle je tente de répondre est la suivante : comment les récits de ces créateurs italo-québécois, bien que tous divergents par leur forme et leur contenu, arrivent-ils à s'entrecroiser afin de dévoiler certains éléments venant (re)questionner et (re)définir le processus identitaire de cette génération? Et, quels sont ces éléments communs qui affectent leurs référents identitaires et de quelle manière le font-ils? À bien des égards, il importe de dévoiler la fragmentation des récits identitaires pour s'apercevoir de toute la complexité du processus identitaire. Celui-ci ne peut être compris que comme étant unique à chacun, mais traversé par des dynamiques similaires pour cette génération d'Italo-Québécois ; l'identité s'explique et se vit différemment pour chaque immigrant. Et, c'est précisément ce que mon mémoire propose de montrer. C'est d'ailleurs pourquoi il a été préféré de travailler à partir de thématique identitaire plutôt que d'élaborer sur l'identité en soi. À la lecture des sources constituant ce mémoire, trois grandes thématiques sont apparues comme des éléments modélisateurs de l'identitaire pour la deuxième génération d'Italo-Québécois⁶⁰. Il s'agit de la relation au(x) langue(s), les rapports de genre et la dynamique intergénérationnelle.

Bien évidemment, d'autres questionnements viennent teinter et approfondir ma réflexion. Au-delà du contexte global dans lequel s'inscrivent ces œuvres, il demeure important de m'attarder, à travers mon analyse, sur des détails plus précis de l'expérience d'établissement et du processus

⁶⁰ Cela n'est pas propre à la communauté italienne du Québec. On peut supposer que ces thématiques affectent aussi d'autres communautés ethniques.

identitaire. Ainsi, je tenterai de dévoiler les référents que s'approprie (mais aussi qu'évacue) la deuxième génération d'Italo-québécois dans leur récit identitaire afin de brosser un portrait plus précis. De ce fait, nous pourrions plus facilement cerner les défis et obstacles que cette génération a rencontrés au sein de la société québécoise, mais aussi au sein même de sa communauté. Car, on oublie trop souvent que le dialogue identitaire se fait, d'une part, avec les Québécois, mais aussi avec les autres Italiens d'origine. En ce sens, il importe de dévoiler les attitudes de la deuxième génération vis-à-vis ces deux groupes pour mieux saisir certaines perceptions qui seront formulées à travers les œuvres de créations. En définitive, il s'agit enfin de divulguer en quoi la littérature et les œuvres de création nous amènent à repenser l'établissement des Italiens au Québec, mais aussi comment elles contribuent à dévoiler certains pans de leur processus identitaire qui sont dissimulés à travers la fiction.

Pour ce faire, ce mémoire s'articulera autour de trois chapitres. Le chapitre un servira de base conceptuelle et contextuelle afin d'ancrer le projet dans un espace spatio-temporel précis pour permettre une analyse plus dense par la suite. C'est à travers celui-ci qu'on traitera de l'établissement des Italiens à Montréal suite à la deuxième vague migratoire. D'une part, nous y discuterons de la structure de la communauté, de leur socialisation et scolarisation, mais aussi de leur appartenance culturelle et de leur choix linguistique. D'autre part, nous reviendrons sur des événements et problèmes majeurs qui sont survenus, et ampleur, lors de cette période mouvementée. Notamment, le débat linguistique et la crise de St-Léonard seront principalement discutés. Ces événements sont, en quelque sorte, des points tournants dans l'histoire du Québec, mais surtout dans l'histoire de la communauté italienne. Plus particulièrement la crise de Saint-Léonard qui impliquera, plus que n'importe quel groupe ethnique, la communauté italienne. Comme le croit Victor Da Rosa et Richard Poulin, « le débat linguistique a permis l'existence au Québec d'un espace ethnique beaucoup plus large et dense qu'ailleurs au Canada »⁶¹. Si mon premier chapitre se veut être une lente immersion à la réalité de l'époque, les deux chapitres suivants formeront, eux, le noyau dur de ce mémoire. Ayant ciblé des thématiques précises,

⁶¹ Victor Da Rosa et Richard Poulin. « Espaces ethniques et questions linguistiques au Québec : à propos des communautés italienne et portugaise », *Canadian Ethnic Studies*, vol.18, no.2, 1986, p.144.

nous pourrons ainsi dresser un aperçu du processus identitaire complexe et multiple de la deuxième génération d'Italo-québécois.

Le chapitre deux explorera alors la dimension linguistique, qui sera l'une des pierres angulaires du processus de (re)positionnement identitaire au sein de la deuxième génération. La relation avec la langue au Québec, particulièrement durant les décennies 1960 et 1970, prendra une tournure singulière pour les immigrants qui peuvent encore, à ce moment-là, choisir dans quelle langue ils s'intégreront à la société québécoise (le français ou l'anglais). Cette situation est d'autant plus marquée chez les créateurs italo-québécois, dans l'optique où cela affectera leurs œuvres et la langue de publication. En ce sens, nous diviserons l'analyse en deux sections afin de mieux cerner le rôle du langage dans la (re)définition identitaire de ces créateurs. Nous séparerons donc l'expérience langagière de ces derniers entre leur vie quotidienne et leur profession d'écrivain (ou cinéaste). D'abord, d'un point de vue plus personnel pour comprendre la charge identitaire que revêtent les langues dans la vie quotidienne de la deuxième génération. Le lien qu'entretiennent les créateurs avec l'anglais, le français et l'italien aura des répercussions sur leur processus identitaire et affectera leur insertion dans la société québécoise. Ceux-ci verront leur tâche se compliquer à mesure que les langues se mêleront à la question politique et identitaire de la province québécoise. À la lecture des sources étudiées, il est possible de percevoir un certain malaise de la part de créateurs italo-québécois à associer systématiquement la langue et l'identité. En ce sens, l'anglais et le français se verront réappropriés par les créateurs italo-québécois afin d'exposer leur point de vue sur certaines problématiques de la société québécoise. Ce qui nous amène à la deuxième section du chapitre : l'impact du langage dans l'écriture des créateurs. Écrire dans une langue qui n'est à la base pas la nôtre peut être perturbant et même frustrant, mais cela amène souvent des réflexions intéressantes. À travers la langue de la majorité des Canadiens ou des Québécois (soit ici l'anglais ou le français), les créateurs italo-québécois créeront des récits qui exposeront leur expérience divergente et leur vision particulière. Nous constaterons que leur écriture se veut très fluide en mélangeant plusieurs langues, indiquant par le fait même qu'ils refusent cette hiérarchisation des langues au Québec. Pour eux, chaque langue est importante et leur est utile afin de s'exprimer en totalité.

Le chapitre trois, lui, se veut plus dense en s'attaquant à deux thématiques simultanément : les rapports de genre et les rapports intergénérationnels. Si cette formule a été préférée à celle de les étudier séparément, c'est principalement dû à leur relation complémentaire. Force est de constater que les rapports de genre sont bien souvent, dans cette situation précise, une question de relations intergénérationnelles. C'est, en quelque sorte, la relation familiale et les liens avec les parents qui placent la deuxième génération en situation de conflictualité ou de (re)questionnement ; en étant exposé à deux modes de vie qui semblent parfois irréconciliables, il devient dur de concevoir où l'on s'insère. L'analyse sera aussi divisée en trois sections afin de mieux approfondir l'intersection entre les relations intergénérationnelles et le genre : le fossé intergénérationnel, les récits féminins tels que vus par les hommes et l'expérience des créatrices italo-québécoise. Lorsque la deuxième génération met en scène leurs parents, c'est aussi de la culture italienne traditionnelle dont il est question. On substitue souvent l'un à l'autre afin de représenter leur opposition à cette culture de manière plus concrète. Or, il s'agit souvent d'une vision stéréotypée des figures parentales, qui donne l'impression que la mère et le père sont des entités figées dans le temps. Nous constaterons que les créateurs et les créatrices useront de ces stéréotypes de manière bien différente et pour faire passer différents messages. Pour les hommes, il s'agit de montrer qu'ils sont l'allié des femmes, bien qu'ils ne soient pas à l'abri des conceptions préétablies. Leur œuvre nous indique comment ils conçoivent les relations de genre dans la culture italienne et comment ils se positionnent face à celles-ci. Pour les femmes, la situation est différente. C'est de leur expérience personnelle et de leur parcours dont il est question. Leur genre et leur ethnicité viendront orienter leur processus identitaire, faisant de leurs œuvres des récits à tendance autobiographique. Ce que l'on remarque, c'est cette difficulté de se définir à la fois dans le milieu familial et dans la société québécoise ; soit dans des cultures patriarcales.

Méthodologie, sources et concepts

À bien des égards, la création se trouve au cœur de mon analyse. Le choix d'utiliser des œuvres de création comme sources d'analyse historique est relativement novateur dans l'histoire de l'immigration ; encore très peu d'historiens ont eu recours à ces sources (et encore moins au

Québec). Néanmoins, on peut compter les études des historien(ne)s Ioanna Laliotou⁶² et Lázaro Lima⁶³ qui utilisent tous deux les « cultural archives » et les œuvres de création comme sources primaires. Selon Laliotou, ce type de source nous amène à repenser les interactions entre le psychique et les forces historiques qui ont défini les immigrants comme des sujets historique et social⁶⁴. Il s'agit d'une forme de micro histoire qui nous amène à réfléchir plus globalement aux normes véhiculées dans la société à une époque donnée. Pour Lima, le fait s'utiliser des sources culturelles lui permet de comprendre comment on s'est imaginé et représenté les populations latinos aux États-Unis⁶⁵. Plus récemment, l'ouvrage de Sean Mills *A Place in the Sun* se sert aussi d'œuvres littéraire pour faire l'histoire de la communauté haïtienne au Québec⁶⁶. Mills discute de l'importance que jouent certaines thématiques, comme l'exil, dans l'œuvre d'écrivains et de poètes d'origine haïtienne, affectant alors leur créativité⁶⁷.

Il faut dire que la majorité des études qui ont été entreprises sur cet univers imaginaire relèvent principalement de disciplines connexes, soit les études littéraire, cinématographique ou philosophique. Au Québec, des chercheurs comme Simon Harel⁶⁸, Sherry Simon⁶⁹ ou Nathalie Prud'Homme⁷⁰ ont analysé des œuvres (im)migrantes en questionnant principalement la forme

⁶² Avec *Transatlantic Subjects : Acts of migration and cultures of transnationalism between Greece and America*, *Op.cit.*, Laliotou explore les différentes représentations et trames narratives du soi migrant, les pratiques de production culturelle transnationales et le dialogue culturel qui s'est développé entre l'Europe et les Amériques.

⁶³ L'ouvrage *The Latino Body : Crisis identities in American literary and cultural memory*, New York, New York University Press, 2007 de Lázaro Lima se questionne sur la construction de l'identité latine aux États-Unis à travers des œuvres de littérature et des œuvres visuelles afin de savoir si cette identité en est venue à s'américaniser par la force des choses.

⁶⁴ Ioanna Laliotou. *Op.cit.*, p.3.

⁶⁵ Lázaro Lima. *Op.cit.*, pp.5-7.

⁶⁶ Sean Mills. *A Place in the Sun: Haiti, Haitians and the Remaking of Quebec*, Montréal, McGill's-Queen's University Press, 2016, 304 p.

⁶⁷ *Ibid.*, p.84.

⁶⁸ Avec ses ouvrages sur la littérature migrante : *Braconnages identitaires : Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB Éditeur, 2006, 124 p.; *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil/Québec, Le Préambule, 1989, 309 p.; *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 250 p.

⁶⁹ Avec ses articles et ouvrages sur la traduction : *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, 185 p.; *Hybridité culturelle*, Montréal, Île de la tortue, 1999, 63 p. Elle a aussi réalisé des études sur des créateurs : « Marco, Leonard, Mordecai et les autres », *Spirale : arts • lettres • sciences humaines*, n° 195, 2004, p.5.; « La Sarrasine: Fragments d'une double histoire », *University of Toronto Quarterly: A Canadian Journal of the Humanities*, vol. 63, n° 4, pp.630-637.

⁷⁰ Notamment l'ouvrage : *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec : Mona Latif Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone*, Québec, Nota bene, 2002, 173 p.

de celles-ci (le symbolisme, les innovations techniques, etc.). Le plus prolifique concernant précisément la littérature italo-canadienne reste le professeur de littérature Joseph Pivato⁷¹. À travers ses nombreux ouvrages, il approfondira les questions de la dualité identitaire de la deuxième génération, du rapport au langage et à la position particulière des auteures. C'est en me servant de ces études, dans une visée d'histoire interdisciplinaire, que nous envisageons explorer le fond comme la forme d'œuvres littéraire, cinématographique et théâtrale. Ce projet fait aussi écho aux propos de Bruno Ramirez et de Sonia Cancian qui conçoivent les œuvres de création de la deuxième génération d'Italo-Québécois comme une importante contribution aux connaissances historiques et comme dévoilant des facettes encore inconnues de l'expérience immigrante⁷².

De ce fait, le présent mémoire se base sur plusieurs créations artistiques qui prennent, certes, plusieurs formes, mais demeurent toutes l'œuvre d'Italo-Québécois de deuxième génération. Le choix des principaux créateurs (soit Marco Micone, Mary Melfi et Paul Tana) repose sur leur prolifique contribution dans leur domaine respectif, de leur reconnaissance en tant qu'artistes québécois d'origine italienne et pour le contenu fictif, mais réaliste de leurs œuvres. Il importait qu'ils aient été scolarisés au Québec pour remplir les critères de notre définition accordée à la deuxième génération. De plus, certains aspects nous apparaissaient importants afin de bien dévoiler les différentes facettes du processus identitaire. Notamment, la vision d'une femme et la vision d'un Italo-Québécois francophone apporterait les nuances nécessaires à l'exercice proposé. C'est pourquoi notre analyse porte principalement sur les œuvres de Micone, Tana et Melfi : afin de respecter le cadre géographique du mémoire. Or, nous utiliserons aussi certaines œuvres de Frank Paci, Antonio D'Alfonso et Mary di Michele pour étoffer certaines sections de ce mémoire. Ces créateurs ne font toutefois pas partie du corpus principal dû au fait qu'ils n'ont pas grandi au Québec ou parce que leurs œuvres sont en nombre insuffisant. Ces créations seront principalement employées dans le but d'offrir un portrait plus global afin de mieux cibler des

⁷¹*Contrasts : Comparative Essays on Italian Canadian Writing*, Toronto, Guernica, 1985, 255 p.; . « Representation of ethnicity as problem: Essence or construction », *Journal of Canadian Studies*, vol. 31, n° 3, automne 1996, pp.46-58.

⁷² Bruno Ramirez et Sonia Cancian. *Loc.cit.*, pp.259-272.

thématiques communes à l'établissement des immigrants et de leur processus identitaire inhérent. L'idée est de dévoiler différents points de vue ou expériences sur des thématiques données, afin de comprendre l'hétérogénéité du processus identitaire italo-qubécois. Car, après tout, « c'est dans la création, plus que dans tout autre lieu, que se répercutent les secousses et les transformations souvent invisibles d'une collectivité »⁷³. Attardons-nous maintenant à présenter les trois protagonistes au cœur du mémoire ainsi que les créateurs venus bonifier certaines sections.

Marco Micone, le francophile

Le parcours du dramaturge Marco Micone paraît parfois détonner de l'image préconçue de l'immigrant italien dans la société québécoise, qui concevrait ce dernier comme anglophone et fédéraliste. Or, Micone s'éloigne de ce construit et dévoile des facettes méconnues de l'expérience italienne au Québec par son parcours personnel. Né en 1945 en Molise, il la quitta en 1958 avec sa mère afin de rejoindre son père ayant émigré sept années auparavant⁷⁴. Arrivant au Québec assez jeune, il fera donc une partie de sa scolarisation dans la province. Celle-ci se déroula en anglais du secondaire à l'université, où il terminera son parcours avec un mémoire de maîtrise complété à l'Université McGill sur le théâtre de Marcel Dubé⁷⁵. Déjà, il montre un intérêt pour la culture québécoise francophone, autant du point de vue artistique que politique. C'est son emploi de professeur d'italien dans un collège anglophone fréquenté par les fils d'immigrés qui lui a vite fait comprendre l'importance du fait français au Québec, faisant de lui un grand militant de la cause⁷⁶. La situation du Québec lui rappelait étrangement celle de l'Italie, expliquant ainsi le fait qu'il se sentait si interpellé par le débat linguistique. Il écrira : « lorsque j'ai compris que ma situation linguistique était analogue à celle des francophones du Québec, je

⁷³ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix : entretiens avec 15 créateurs italo-qubécois*, Montréal, Guernica, 1985, p.9.

⁷⁴ Erin Hurley. « Devenir Autre: Languages of Marco Micone's 'culture immigrée' », *Theatre Research in Canada*, vol. 25 (1-2), printemps-été 2004, p.3.

⁷⁵ « Micone, Marco » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, p.329; Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, pp.261-262.

⁷⁶ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, pp.260-262.

me suis porté solidaire de leur lutte », faisant référence ici au statut d'infériorité et de marginalisation qu'occupent les dialectes italiens en opposition à l'italien officiel⁷⁷.

L'œuvre de Marco Micone s'imprègne incontestablement de son expérience personnelle, de sa vie familiale et de son intégration à la société québécoise en déconstruisant ainsi plusieurs clichés rattachés aux immigrants italiens, mais soulignant aussi des aspects moins discutés de cette installation. Comme le parcours intellectuel de Micone diverge du reste de la communauté italienne, du moins chez la deuxième génération, il est facile de le reconnaître à travers ses personnages⁷⁸. En ce sens, ses œuvres cherchent à interroger le Québec dans sa situation contemporaine. Il s'agit d'un vaillant effort aussi pour forcer le dialogue entre la population québécoise et la communauté italienne, dévoilant les similarités qui les unissent plutôt que les différends qui maintiennent les stéréotypes de part et d'autre. En mettant en scène des Italiens sur l'espace théâtral québécois, Micone a réussi à intégrer ceux qui ont été marginalisés du discours identitaire québécois⁷⁹. Pour ce mémoire, trois pièces de théâtre et un essai romancé seront dûment analysés, bien que nous intégrerons d'autres écrits de l'auteur. D'abord, *Gens du silence* (1982) est la première pièce de Micone et dépeint une famille italo-québécoise habitant la ville de Montréal. Brossant, d'une part, les difficultés d'intégration différentes pour chaque membre de la famille et, d'autre part, le fossé grandissant entre les générations, Micone nous plonge au cœur d'un conflit où langues et valeurs se mélangent. *Addolorata* (1984), elle, est une pièce un peu plus sombre et assurément féministe. Elle expose le quotidien d'un couple, Addolorata et Giovanni, suivant deux temporalités : à leur mariage en 1971 et dix ans plus tard en 1981. C'est à travers le récit d'Addolorata qu'on découvre la perspective féminine de l'immigration italienne dans toutes ses difficultés et ses thématiques : la maternité, le travail salarié, le travail domestique, la vie conjugale et les apparences. Soulevant des situations familiales marquées par les rapports de genre, Micone accorde pourtant une agentivité à la gent

⁷⁷ Pierre L'Hérault. « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois », dans Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, p.194.

⁷⁸ Notamment, le personnage de Nancy dans *Gens du silence* qui est fille d'émigrants italiens militant pour le fait français et qui enseigne à des adolescents italiens. Micone, Marco. *Gens du silence*, Montréal, Québec/Amérique, 1982, p.94-96.

⁷⁹ Jane Moss, « Multiculturalism and postmodern theater: Staging Quebec's otherness », *Mosaic: a journal for the Interdisciplinary Study of Literature*, vol. 29, n° 3 septembre 1996, p.78.

féminine afin de dévoiler un pan encore très peu connu du processus d'établissement. Avec sa dernière pièce, *Déjà l'Agonie* (1988), Micone met en dialogue trois générations d'Italo-Québécois en soulevant les différences et divergences que le temps a réussi à placer entre elles. Encore une fois, on nous transporte dans deux espaces-temps différents soit le Québec de 1972 et l'Italie rurale de 1987. Un voyage physique, psychologique et émotionnel deviendra le lot des personnages qui se verront confrontés à des dialogues de sourds comme à des aveux bouleversants. Enfin, *Le Figuier enchanté* est plutôt un récit personnel, entre essai et biographie, sur l'enfance et l'arrivée au Québec de l'auteur. Très lyrique, le livre est divisé en tranches de vie qui correspondent à des chapitres. À travers les histoires de sa grand-mère, les valeurs de ses parents, ses réflexions sur le nationalisme québécois, la culture immigrée, le silence et l'*italianité*, Micone nous propose une réflexion profonde sur la société dans laquelle nous évoluons. Si cette réflexion se situe dans la décennie 1980, elle demeure pourtant toujours d'actualité.

Paul Tana et sa conscience historique

À l'époque où Tana est arrivé au Québec, soit en 1959 à l'âge de 11 ans, la province était dans une phase transitoire⁸⁰ : la mort de Duplessis était encore récente et le Parti libéral fera une entrée remarquée au pouvoir l'année suivante, apportant ainsi un certain vent de changement. Cette dynamique affectera Tana qui ne tarda pas à s'identifier à la tranche francophone du Québec et sa volonté d'affirmation nationale⁸¹. Cet attachement était aussi conjoncturel à son parcours particulier. Dès son jeune âge, Tana n'avait que peu de contact avec la communauté italienne résidant toujours à l'extérieur du quartier et fréquentant les écoles francophones où l'on comptait peu d'Italiens⁸².

En tant que réalisateur québécois d'origine italienne, Paul Tana n'a pas d'emblée tenté de mettre à l'écran son vécu d'immigrant ; cela résulte de l'évolution de sa conscience ethnique. À vrai

⁸⁰ Fulvio Caccia et Antonio D'Alfonso, sous la dir. de. *Quêtes : Textes d'auteurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, 1983, p.58.

⁸¹ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, op.cit., p.220.

⁸² *Ibid.*, pp.220-223.

dire, ses premiers courts-métrages dans les années 1970 tendent plutôt à effacer cette réalité par peur d'affirmation de ses origines italiennes⁸³. Dans *Les Gens heureux n'ont pas d'histoire* ou bien *Pauline* les protagonistes sont tous des Québécois. C'est avec la découverte et l'affirmation de son *italianité* que ce dernier en viendra à intégrer peu à peu des protagonistes italo-québécois qui deviendront par la suite ses principaux sujets. Dans tous les cas, « le cinéma de Tana parle de racines et de déracinement, d'exil et d'attachement à une langue et à une culture et du combat pour la préservation de ces traits culturels. »⁸⁴. On ne peut guère s'en étonner, car il s'agit d'un sentiment, d'un état d'esprit qui habite tous immigrants, peu importe leur ethnie. Cette vision, même si elle est parfois minorisée dans le cinéma québécois, reste essentielle pour rendre compte de la complexité de l'identité migrante. Pour Paul Tana, le problème d'identité est propre à sa génération d'immigrants plus jeune et arrivé à la fin des années 1950 au Québec⁸⁵.

Ce seront ses trois plus grands⁸⁶ films qui seront analysés dans ce mémoire, soit *Caffè Italia Montréal* (1984), *La Sarrasine* (1992) et *La Déroute* (1998). Le premier est un docu-fiction qui mélange histoire et sociologie en parcourant la trajectoire de l'immigration italienne à Montréal de ses débuts jusqu'au présent, représenté par des immigrants aux récits divergents. « Dans *Caffè Italia*, Tana filme avec humour cette Petite Italie, sans masquer la frustration des immigrants de la deuxième ou troisième génération, révoltés qu'on limite leur identité à cette fixation parfois caricaturale des Italiens d'origine »⁸⁷. Il s'agit d'une pièce maîtresse de l'œuvre de Tana dans l'optique où le film (re)donne la parole aux immigrants pour faire connaître leur vision, parfois de manière intime, quant à leur identité et leur établissement. Si *Caffè Italia Montréal* est un parcours de l'expérience migratoire italienne, en mettant un accent sur celle plus récente, son deuxième film se veut plus circonscrit et local. En effet, *La Sarrasine* plante son décor au tournant du 20e siècle au tout début de l'installation italienne à Montréal. Bien qu'il s'agisse d'un film d'époque, son traitement et son sujet sont incontestablement modernes. C'est à travers les déboires judiciaires de Giuseppe Moschella, accusé du meurtre d'un Canadien

⁸³ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, p.223.

⁸⁴ Carlo Mandolini. « Paul Tana : question d'identité », *Séquences : la revue de cinéma*, no. 200, 1999, p. 34.

⁸⁵ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, p.231.

⁸⁶ J'entends « grands », ici, par la reconnaissance qu'ils ont eue et par le financement reçu.

⁸⁷ Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge. « L'invention de l'Italie », dans Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, p.13.

français, que l'on constate les difficultés d'intégration des immigrants siciliens. Et plus particulièrement, des femmes. Car, même si c'est l'affaire Moschella qui constitue la trame de fond du film, c'est pourtant son épouse, Ninetta, que l'on suit tout au long du processus. Dévoilant une agentivité méconnue chez les femmes italiennes de l'époque, Tana interroge les rapports de genre et l'intégration difficile des migrants italiens en sol québécois. Le dernier film de Paul Tana, *La Déroute*, reste probablement son plus ambitieux dans le choix du sujet et l'atmosphère générale. C'est à travers un conflit intergénérationnel que le réalisateur s'attaquera à une problématique plus large, soit les tensions qui s'installent entre les immigrants provenant de vagues migratoires et de régions différentes. En ce sens, Joe Aiello s'opposera à la fois à sa fille et à son nouveau copain, un immigrant récent d'Amérique du Sud, oubliant qu'il a lui aussi vécu les difficultés de l'immigration. Interdisant à sa fille de fréquenter Diego, Joe recréera les mêmes attitudes teintées de stéréotypes et de racisme que la société québécoise lui a, jadis, imposées.

Mary Melfi, une femme dans une mer d'hommes

S'il existe un imposant corpus de créateurs italo-québécois et italo-canadien, très peu de femmes se retrouvent en son sein. Quelques noms comme Mary Di Michele, Bianca Zagolin et Mary Melfi s'y sont pourtant imposés, peut-être à cause de leur discours différent incluant davantage le point de vue féminin⁸⁸. Le choix d'analyser les œuvres de Mary Melfi s'est un peu imposé de lui-même : elle est l'une des seules à avoir grandi au Québec, soit à Montréal, et à écrire sur les thématiques identitaires teintées par son féminisme et son choix linguistique. Elle arrive à Montréal en 1957, à l'âge de 6 ans, avec toute sa famille qui s'intégrera rapidement au milieu anglophone⁸⁹. En ce sens, Melfi sera constamment tourmentée par cette identité mixte de Québécoise/Italo-Canadienne anglophone qu'elle perçoit comme conflictuelle au sein de la province francophone. Ses œuvres abordent des thématiques différentes, mais qui finissent toujours par s'entrecroiser à un point ou un autre. Ses réflexions sur la maternité, le mariage, le

⁸⁸ Mary Di Michele a passé toute son enfance à Toronto, arrivant à Montréal jeune adulte, et Bianca Zagolin a écrit principalement des fictions qui discutent peu de processus identitaire et en moindre quantité.

⁸⁹ « Melfi Mary » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion*, op.cit., p.325.

couple, la réussite professionnelle féminine, mais aussi la langue, le patriarcat et le capitalisme nous permettent d'avoir une vision à la fois globale et intime du processus identitaire.

Pour Mary Melfi, son identité italienne est en quelque sorte indissociable de sa féminité. Pour elle, le rôle de la femme reste assez contraignant dans la culture italienne⁹⁰, ce qui lui posa problème dans le développement de sa carrière d'écrivaine. Melfi a toujours senti le poids de sa double condition minoritaire (celle d'immigrante et celle de femme) dans son parcours, qui l'obligea à travailler plus fort que les hommes pour la même reconnaissance⁹¹. C'est donc son expérience qu'elle relate à travers ses œuvres, soulevant les défis et les difficultés qui se sont présentés à elle en tant qu'artiste féministe italo-qubécoise de langue anglaise. À bien des égards, ses racines italiennes ne lui ont pas permis de se définir positivement en tant que femme dans le domaine des arts et de s'épanouir selon ses convictions. Elle utilisera donc l'éducation comme un moyen pour devenir « moins italienne et plus comme les autres »⁹². Pourtant, s'intégrer aux « autres » deviendra difficile dans l'optique où Melfi choisira d'exprimer son art dans la langue anglaise. Bien vite, elle se sentira délaissée du milieu culturel québécois vivant difficilement cette expérience. Une certaine amertume marque sa relation avec le Québec francophone qui a toujours voulu, selon elle, que les anglophones aient honte de leur passé et de leur présence dans la province⁹³.

L'œuvre de Melfi est d'autant plus intéressante qu'elle est extrêmement versatile. L'auteure compte à son parcours six recueils de poèmes, deux romans (dont un sous forme de dialogue), une pièce de théâtre et un livre pour jeunes adolescents. Pourtant, nous nous attarderons seulement sur quelques titres aux fins de ce mémoire. En ce sens, ses deux romans et quelques poèmes seront davantage analysés. Son premier roman *A Dialogue with Masks* (1985) est une discussion au sein d'un jeune couple ; un homme et une femme. Malgré le fait qu'ils parlent des mêmes notions et des mêmes événements passés, leurs propos s'éloignent puisque concevant ceux-ci en des termes différents. Le couple abordera des sujets variés comme l'adultère, le corps,

⁹⁰ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, op.cit., p.188.

⁹¹ *Ibid.*, pp.188-190.

⁹² *Ibid.*, p.186.

⁹³ *Ibid.*, p.193.

la sexualité, le concept de genre et la mort, en accentuant tout au long du récit leurs différentes conceptions de ceux-ci. Au fil du récit, les masques tomberont peu à peu et un dialogue de sourds s'installera, créant ainsi une distance entre les deux amants. Nous comprendrons, au fond, que les deux se reprochent mutuellement les mêmes choses. Avec son deuxième roman, *Infertility Rites* (1991), Melfi expose les difficultés de rencontrer les idéaux traditionnels italiens, entre autres la maternité, dans une société moderne comme le Québec. En fait, il s'agit du récit d'une femme italo-québécoise qui s'est toujours refusé de tomber enceinte par peur de recréer certains stéréotypes italiens et ainsi répéter le modèle familial traditionnel qui rattache la femme à la maternité (et à la maison). Malgré tout, elle ressentira un profond désir d'enfanter qui se traduira par une attitude mitigée quant à la maternité. Déchirée entre ses valeurs féministes, son idéal de vie progressiste et le milieu plus conservateur qui l'a vu grandir, elle traversera difficilement cette phase de l'expérience féminine. Plus précisément, les thématiques de la maternité, du mariage (et davantage de la mariée), de la réussite professionnelle féminine, du langage et/ou de la situation linguistique canadienne, du déracinement et des relations familiales se verront accorder une attention particulière. Il s'agit là de sujets que l'auteur aborde abondamment dans ses poèmes, usant de l'ironie ou de la sémantique pour bien exposer sa vision personnelle à leur égard.

Antonio D'Alfonso, Frank Paci et Mary di Michele

Si ces créateurs ne sont pas les principaux protagonistes, leurs œuvres viennent pourtant renforcer l'idée que certaines thématiques identitaires sont communes à la deuxième génération d'Italiens. En offrant des points de vue différents de Tana, Melfi et Micone, leurs témoignages sont d'autant plus pertinents.

Né à Pesaro en 1948, Frank G. Paci immigre à Sault-Sainte-Marie en Ontario à l'âge de 4 ans⁹⁴. Son premier roman, *The Italians*, est publié en 1978 et offre un portrait d'une famille italienne de Sault-Sainte-Marie⁹⁵. Le traitement se veut très réaliste et demeure l'un des premiers livres

⁹⁴ « Paci, F.G. » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion*, op.cit., p.369.

⁹⁵ *Ibid.*, p.369.

écrits en anglais à parler de l'expérience des immigrants italiens. En 1982, Paci publie *Black Madonna* qui raconte l'histoire d'une jeune femme d'origine italienne qui rejette ses racines et qui décide d'adopter complètement le mode de vie nord-américain⁹⁶. Le critique Joseph Pivato qualifiera ce roman comme étant le premier roman féministe à traiter de femmes de minorités ethniques⁹⁷. Paci devient alors un chef de file dans la littérature italo-canadienne en dévoilant pour une des toutes premières fois des sujets encore peu discutés dans la littérature canadienne. Il serait même le père de l'écriture italo-canadienne selon les dires de Pivato⁹⁸. Paci publiera enfin *The Father* en 1984 où l'on voit une mère italienne forte à la tête de sa famille⁹⁹. L'écriture de Paci demeure toujours ancrée en Ontario, ce qui explique pourquoi son œuvre a été exclue du corpus principal de sources. Néanmoins, son écriture réaliste en fait une source utile.

Mary di Michele est arrivée au Canada à l'âge de 6 ans lorsque ses parents ont quitté Lanciano en 1955¹⁰⁰. Elle a passé la majorité de sa vie de jeune adulte à Toronto. Ce n'est que plus tard qu'elle vient s'installer à Montréal pour venir y enseigner la création littéraire à l'Université de Concordia¹⁰¹. Ceci explique d'ailleurs pourquoi elle ne fait pas partie du corpus principal de ce mémoire. Di Michele a opté pour la poésie et a publié plusieurs recueils de poèmes dont *Bread and Chocolate* (1980), *Mimosa and others poems* (1981) et *Necessary Sugar* (1984). Son œuvre est teintée de son expérience en tant que femme d'origine italienne, alors qu'elle conteste abondamment les rôles de genre. Elle se décrira d'ailleurs comme une poète féministe et assume avoir une certaine responsabilité politique en ce sens¹⁰². De ce fait, les thématiques de la domination masculine, de la famille, des traditions italiennes, des responsabilités féminines et de la maternité se trouvent au cœur de son œuvre. Di Michele définit son identité comme étant confuse et très partagée entre plusieurs pôles d'attraction, ce qui rend ses poèmes d'autant plus

⁹⁶ « Paci, F.G. » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion, op.cit.*, p.369.

⁹⁷ Joseph Pivato. *F.G. Paci : Essays on His Works*, Toronto, Guernica, 2003, p.7.

⁹⁸ *Ibid.*, p.8.; ceci peut néanmoins être contesté, alors que plusieurs spécialistes désignent Mario Dulanj comme étant le père de la littérature italo-canadienne avec la publication de *La ville sans femmes* en 1945.

⁹⁹ « Paci, F.G. » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion, op.cit.*, p.369.

¹⁰⁰ « di Michele, Mary » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion, op.cit.*, p.109; Joseph Pivato. « Interview with Mary di Michele » dans Joseph Pivato, sous la dir. de. *Mary di Michele : Essays on Her Works*, Toronto, Guernica, 2007, p.189.

¹⁰¹ « di Michele, Mary » dans William Toye. *The Concise Oxford Companion, op.cit.*, p.109.

¹⁰² *Ibid.*, p.110.

intéressants¹⁰³. Sa subjectivité est à la base de son écriture et fait de ses poèmes des matériaux riches pour mieux comprendre le questionnement identitaire chez les femmes migrantes.

Antonio D'Alfonso représente un cas bien particulier, car il est le seul des créateurs à l'étude à être né à Montréal¹⁰⁴. Il a écrit quelques romans, dont son plus connu est *Avril ou l'anti-passion* publié en 1990. D'Alfonso y raconte le parcours de vie de Fabrizio, un jeune italo-montréalais, qu'on devine aisément être lui-même. Bien qu'il demeure un écrivain, D'Alfonso a été plus actif dans le rôle d'éditeur et de traducteur. En effet, celui-ci est le fondateur de la maison d'édition Guernica qui souhaite promouvoir le travail d'écrivain issu de communautés ethniques ou qui traite du sujet. Créée en 1978, Guernica est la première maison d'édition qui se veut trilingue¹⁰⁵ et représente aussi l'espoir pour plusieurs écrivains d'origine italienne d'être enfin publiés. Comme D'Alfonso n'a pas été très prolifique dans l'écriture fictionnelle, nous ne l'avons pas choisi pour faire partie du corpus principal de source. Or, sa position et son discours par rapport à l'ethnicité et à la langue nous apparaissaient importants à intégrer dans ce mémoire.

Trajectoires migrantes et subjectivités

À bien des égards, les créateurs au cœur de mon mémoire ont tous un style bien personnel et utilisent chacun des médiums de création différents, soit le théâtre, le cinéma et la littérature. Malgré tout, ils ont tous en commun leur appartenance italienne, sans toutefois l'exprimer de manière similaire. La volonté d'étudier des artistes au parcours unique et divergent, mais aussi au tempérament parfois opposé, nous amène à repenser l'expérience de l'immigration comme étant multiple, mais surtout fragmentée. Ainsi, les œuvres des migrants font office de témoignage, mais exposent aussi concrètement les échanges culturels entre majorité et minorité. Tous issus de la deuxième génération d'Italo-Québécois, ce sera à travers leur plume (et leurs lunettes) que nous explorerons l'établissement des Italiens au Québec lors de la deuxième vague migratoire. Et, comme le souligne avec justesse l'écrivain italo-québécois Antonio D'Alfonso :

¹⁰³ Joseph Pivato. « Interview with Mary di Michele », *op.cit.*, p.189-190.

¹⁰⁴ « D'Alfonso, Antonio » dans Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, p.98.

¹⁰⁵ Pierre L'Hérault. « L'intervention italo-québécoise ... », *op.cit.*, p.190.

« l'écrivain ethnique est avant tout un caméléon. À sa façon, il doit toujours tenter de réconcilier son individualité et l'individualité de sa collectivité, sans laquelle l'écrivain ethnique n'est rien »¹⁰⁶. Au final, il s'agit de trajectoires personnelles pour un récit commun.

¹⁰⁶ Antonio D'Alfonso. *En italiques...*, *op.cit.*, p.26.

CHAPITRE 1

D'IMMIGRANTS À CRÉATEURS : ITINÉRAIRE D'UN ÉTABLISSEMENT

*Être Italien au Québec dans les années 1960-1970, c'était terrible, et j'en sais quelque chose*¹⁰⁷.

L'immigration italienne de la deuxième vague

Les décennies qui suivront la Deuxième Guerre mondiale sont des décennies charnières pour l'immigration italienne, car elles marquent l'arrivée d'un contingent massif d'Italiens vers les contrées canadiennes. Bien que l'immigration italienne ne soit pas chose nouvelle au pays, un tel mouvement n'avait pourtant jamais été observé auparavant. Dès 1947, les communautés italiennes à travers tout le Canada s'élargissent afin d'accueillir les nouveaux arrivants, faisant ainsi des Italiens le troisième groupe culturel, en terme démographique, dans les décennies subséquentes (juste après les Canadiens français et Canadiens anglais)¹⁰⁸. Si en 1941 la population de descendance italienne constitue seulement 0,97 % de la population canadienne, ce pourcentage montera à 1,08 en 1951, à 2,46 en 1961 et à 3,38 en 1971, pour enfin se stabiliser à 3,10 % en 1981¹⁰⁹. C'est donc près de 747 975 personnes italiennes que l'on pouvait compter au Canada en 1981¹¹⁰.

Cette vague massive ne relève pas du hasard. Les années d'après-guerre furent considérablement éprouvantes en Italie, où une division entre le Nord et le Sud se creusa davantage au sein de la structure économique¹¹¹; le conflit laissa le pays dans le marasme. Des régions italiennes entières se vidèrent puisqu'alors incapables de subvenir aux besoins primaires de leur population ou de leur fournir de l'emploi. Du lot, on compte principalement des régions du sud, dont la Sicile, la Molise, la Calabre, ainsi que le Frioul au nord, ces régions constituant un vaste

¹⁰⁷ Le cinéaste Paul Tana dans Anna Gural-Migdal et Filippo Salvatore. *Le cinéma de Paul Tana : Parcours critiques*, Montréal, Éditions Balzac, 1997, p.34.

¹⁰⁸ Paul-André Linteau. « The Italians of Quebec ... », *op.cit.*, p.182.

¹⁰⁹ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada, op.cit.*, p.8.

¹¹⁰ *Ibid.*, p.8.

¹¹¹ *Ibid.*, p.5.

bassin d'exode¹¹². L'émigration en Italie est un phénomène de longue date et nombreux sont ceux qui l'utilisent comme stratégie économique ; les émigrants y ont recours pour échapper à l'usure, pour amasser de l'argent afin de payer ses dettes ou bien pour accumuler les épargnes nécessaires à l'achat d'un lopin de terre¹¹³. De ce fait, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, elle fut temporaire et saisonnière, car le retour en Italie demeurait l'objectif final. S'il s'agit d'une stratégie assez répandue avant les deux guerres mondiales, la stratégie migratoire changera peu à peu dans les décennies suivantes laissant place à une immigration non plus temporaire, mais bien de type familial¹¹⁴. Au début de l'après-guerre, celle-ci s'accomplira, bien souvent, en deux étapes : l'émigration du père, dans un premier temps, afin de combler les carences monétaires et puis l'émigration de toute la famille, dans un deuxième temps¹¹⁵. La nouvelle nature de l'émigration sera aussi due au changement de la politique d'immigration canadienne qui reposera de plus en plus sur le réseau de parrainage. Ainsi, les immigrants pourront être admis au Canada pourvu que des parents résidant déjà au pays acceptent de servir de parrains et d'être, donc, financièrement responsables de ces nouveaux arrivants pour la période de leur établissement¹¹⁶. Entre 1946 et 1967, c'est près de 90 % des immigrants italiens entrant au Canada qui bénéficièrent du système de parrainage et de son réseau inhérent, comportant de grandes villes canadiennes avec des communautés préétablies comme Toronto et Montréal¹¹⁷. En ce sens, les réseaux propres à fournir l'aide essentielle aux nouveaux arrivants se mettront graduellement sur pied dans la métropole montréalaise, servant aussi de ciment social et de lieu de partage culturel pour la communauté italienne¹¹⁸. Cela facilitera la transition d'un mode de vie agricole à un mode de vie plus urbain pour les arrivants italiens, justement grâce au développement communautaire.

¹¹² Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », dans Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, p.81.

¹¹³ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada*, *op.cit.*, p.5.

¹¹⁴ Mauro Peressini. *Migration, famille et communauté : Les Italiens du Frioul à Montréal*, Montréal, Études italiennes n. 2, Université de Montréal, 1990, p.91.

¹¹⁵ *Ibid.*, p.39, p.71; Paul-André Linteau. « La montée du cosmopolitisme montréalais », *loc.cit.*, p.38.

¹¹⁶ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada*, *op.cit.*, p.9.

¹¹⁷ Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », *op.cit.*, p.81.

¹¹⁸ *Ibid.*, p.80; Francine Tardif, Géatan Beaudet et Micheline Labelle. *Question nationale et ethnicité. Le discours de leaders d'origine italienne de la région de Montréal*, Montréal, CRRIR, Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal, 1993, p.8.

Au Québec, même si l'immigration ne fut pas aussi forte comparée à d'autres provinces canadiennes, la grande vague migratoire italienne aura tôt fait de déferler sur Montréal. Dès 1947, la ville commencera à recevoir de plus en plus d'immigrants italiens, soit 31 000 en 1951¹¹⁹. De 1961 à 1971, l'immigration commence à se stabiliser passant de 108 552 âmes à 169 655, marquant ainsi la fin d'une vague massive¹²⁰. Ce n'est que par la suite que le flot se tarira peu à peu en accueillant seulement 5205 immigrants italiens de 1971 à 1977, mettant ainsi fin à cet épisode migratoire d'envergure. Cette vague, en renflouant les rangs de la communauté montréalaise durant ces vingt années, éveillera chez les descendants des vagues précédentes la conscience de leurs racines ethniques, revigorant ainsi leur italianité¹²¹. Cela est dû, en partie, à leur proximité au sein de la métropole qui rend plus aisé la manifestation de ces racines italiennes. La plus grande concentration de population italienne se trouvait au cœur de Montréal, dans ce qu'on appela avec raison le quartier italien ou la Petite Italie. Celui-ci se situe dans le district du Mile-End, au nord du chemin de fer qui est connecté à la Gare du Mile-End, tout autour de la rue Jean-Talon¹²². Ce secteur reste à majorité italienne jusqu'aux années 1960, où l'on verra apparaître de nouveaux pôles d'attraction qui viendront remplacer leurs anciennes habitations. Ce mouvement est marqué par le désir, entre autres, d'acquérir une maison¹²³. De ce fait, un déplacement vers certaines zones périphériques de la région métropolitaine se produit afin de gagner l'est, le nord et même le sud dans les quartiers Saint-Michel, Saint-Léonard, Ville-Émard et La Salle¹²⁴. Malgré tout, la Petite Italie reste un lieu emblématique où l'italianité demeurera forte, bien que parfois figée dans une définition plus traditionnelle.

¹¹⁹ Jeremy Boissevain. *Les Italiens de Montréal : l'adaptation dans une société pluraliste*, Ottawa, Informations Canada, 1971, p.2.

¹²⁰ René Durocher, Paul-André Linteau, François Ricard et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930, tome II*, Montréal, Boréal, 1989, p.585.

¹²¹ Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Le débat linguistique au Québec : la communauté italienne et la langue d'enseignement*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1987, p.23.

¹²² Bruno Ramirez. « Quartiers italiens et Petites Italies ... », *op.cit.*, pp.75-77.

¹²³ *Ibid.*, pp.76-77.

¹²⁴ Paul-André Linteau. « La montée du cosmopolitisme montréalais », *loc.cit.*, p.24, p.41, p.47; Jeremy Boissevain. *Op.cit.*, p.4.

Structure de la communauté, système de valeur et « italianité »

Les Italiens n'arriveront pas au Québec les mains vides ; ils transporteront avec eux un vif bagage culturel teinté par des croyances et des valeurs propres à l'Italie paysanne. Bien que leur structure sociétale semble similaire à la structure sociale québécoise, elle diffèrera en quelques points venant ainsi compliquer l'insertion de ceux-ci dans la société québécoise. Il sera parfois difficile de concilier les mœurs traditionnelles qui sont rattachées à la vie villageoise avec les standards moins restrictifs de l'Amérique du Nord¹²⁵. Sans vouloir brosser un portrait qui peut paraître stéréotypé, il n'empêche que certaines valeurs, comme la famille et la vie communautaire, se retrouvent au cœur du système référentiel italien. En effet, la famille demeure un point central du mode de vie italien et chacun y joue un rôle précis afin d'assurer la stabilité de cette institution¹²⁶. Elle est perçue, en quelque sorte, comme une coopérative où le bien-être matériel et affectif repose sur la capacité de chacun à remplir son rôle dicté par des normes strictes d'autorité, de responsabilité et d'honneur¹²⁷. Cette structure rigide est marquée par une division des rôles basée sur le genre ce qui en fait, aussi, une structure patriarcale. Dans celle-ci, les hommes et les femmes ne sont pas nécessairement des égaux, bien que leurs rôles soient complémentaires. Le rôle de la femme est avant tout celui d'une épouse et d'une mère. Comme l'attestent bien plusieurs proverbes italiens, on confère à la femme une position subordonnée dans la culture italienne jusqu'à ce qu'elle devienne une mère, où l'on voit alors son rôle changer pour épouser celui d'une force stable et unificatrice au sein de la famille¹²⁸. De ce fait, les femmes italiennes sont souvent confinées à la sphère privée afin de s'occuper des enfants et des tâches ménagères, pendant que les hommes s'occupent de subvenir aux besoins de la famille.

La situation économique du Québec est telle que l'apport d'un seul salaire ne suffit pas à soutenir une famille entière, ce qui obligera les femmes à quitter la sphère privée pour gagner la sphère

¹²⁵ Giovanna Del Negro. *Looking Through my Mother's Eyes : Life Stories of Nine Italian Immigrant Women in Canada*, Montréal, Guernica, 1997, p.68.

¹²⁶ À noter que l'importance de la famille n'est pas propre à la communauté italienne, mais bien aux immigrants en général. Dans un nouveau pays avec des traditions différentes, la famille agit comme point de repère et joue un rôle de soutien moral pour beaucoup d'immigrants.

¹²⁷ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada, op.cit.*, p.13.

¹²⁸ Giovanna Del Negro. *Op.cit.*, p.17.

publique. Ceci est souligné par l'historien Bruno Ramirez : «tandis que, dans un contexte agricole traditionnel, le travail rémunéré des femmes est tributaire des tâches saisonnières ou de l'artisanat pratiqué à domicile, à Montréal, c'est dans les manufactures, [les usines de vêtements] ou dans les services qu'elles [devront] gagner leur vie»¹²⁹. Ce changement aura des conséquences quelque peu inattendues pour les femmes italiennes, car elles devront conjuguer leur rôle traditionnel au foyer (s'occuper des enfants, du ménage et des repas) avec leur nouvelle réalité de travailleuses rémunérées. En gagnant la sphère publique, les femmes ébranleront aussi, involontairement, la structure familiale patriarcale. Selon celle-ci, l'honneur d'un homme est étroitement lié à son aptitude à maintenir ou à améliorer la situation financière de sa famille et à sauvegarder la pureté de sa femme et de ses filles, dépositaires de l'honneur familial¹³⁰. Or, la tâche deviendra plus ardue par le fait que les femmes ne sont désormais plus confinées à la maison, et cela est vrai particulièrement pour le contrôle des jeunes filles. En ce sens, la socialisation des jeunes femmes restera surveillée et règlementée par des limites claires et strictes afin de s'assurer de préserver leur pureté ¹³¹.

La famille italienne deviendra, en sol québécois, bien plus qu'une simple institution. C'est aussi à travers celle-ci qu'on s'assurera de la transmission (et la conservation) des valeurs, des coutumes et de la langue aux générations suivantes¹³². Ceci n'est pas unique aux Italiens, mais le lien familial se voit nécessairement renforcé par l'immigration ; il s'agit d'un des seuls réseaux pour les immigrants lors de leur installation. Pourtant, si la famille est un outil de préservation de la langue maternelle, la vie communautaire l'est également. Comme c'est le cas avec les Grecs et les Portugais¹³³, les Italiens ont tendance à se regrouper. C'est la cohabitation des Italiens dans des quartiers spécifiques de Montréal qui contribue à maintenir un fort taux de conservation de la langue, puisqu'il devient facile de ne fonctionner qu'en italien dans les commerces environnants, au travail ou avec les voisins¹³⁴. Bien que la culture italienne soit bien

¹²⁹ Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », *op.cit.*, p.83.

¹³⁰ Jeremy Boissevain. *Op.cit.*, p.9.

¹³¹ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada, op.cit.*, p.15.

¹³² Claude Painchaud et Raymond Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir dans la communauté italo-québécoise », *Sociologie et sociétés*, vol. 15, n° 2, 1983, p.93.

¹³³ Et probablement d'autres communautés ethniques.

¹³⁴ Claude Painchaud et Raymond Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir ... », *loc.cit.*, p.94.

vivante dans certains quartiers de Montréal, le transfert culturel vers les générations suivantes ne s'effectuera pas toujours comme prévu, ces dernières étant de plus en plus influencées (et modelées) par la société québécoise. Le bagage mémoriel des parents, teinté de leurs expériences migratoires et de leurs conceptions politiques, religieuses comme sociales, ne correspond plus totalement à la réalité de la deuxième génération. Pour les immigrants arrivés au Québec à l'âge adulte, l'identité italienne prendra des dimensions mythiques, vision qui se verra alimentée par les élites italiennes¹³⁵. Ce que remarqua B. Ramirez : « ces discours [sur l'italianité québécoise] avaient produit et véhiculé une mémoire artificielle du groupe, purement instrumentale, avec des visées politiques. Cette mémoire, en d'autres termes, ne provenait pas de l'expérience réelle des immigrants italiens et ne leur parlait peu ou pas du tout dans leurs tentatives pour s'adapter au 'nouveau monde', leurs efforts d'apprentissage d'une vie pluriculturelle, ou leurs efforts et ceux de leurs enfants pour donner un sens à une existence à réinventer »¹³⁶. C'est d'ailleurs pourquoi la deuxième génération, ne se reconnaissant pas à travers ces discours, voudra se réappropriier les paramètres de leur définition identitaire. Ainsi, l'italianité québécoise sera reformulée par les enfants d'immigrants qui seront, eux, influencés par une convergence d'éléments : les lois linguistiques, la réappropriation positive du français par les « Canadiens français », le tarissement du flot migratoire, le vieillissement et le départ de la première génération d'Italiens¹³⁷. Cet amalgame aura pour effet de questionner ce nouveau « nous » québécois, dans ce qu'il inclut et ce qu'il exclut.

L'intégration par le travail et la scolarisation

La redéfinition de l'italianité au Québec ne se fera pas en vase clos ; elle sera repensée en fonction des échanges avec la culture dominante et les autres cultures minoritaires dans la métropole. Et ces échanges se feront bien souvent par la voie du marché du travail et par le milieu scolaire choisi. Pour ce qui est du premier, la première génération d'Italiens travaillait, de manière générale, avec les francophones et pour les anglophones, les rapprochant

¹³⁵ Bruno Ramirez. *Les Italiens au Canada*, *op.cit.*, p.21.

¹³⁶ Bruno Ramirez. « Quartiers italiens et Petites Italies... », *op.cit.*, p.82.

¹³⁷ Pierre L'Hérault. « L'intervention italo-québécoise ... », *op.cit.*, p.181.

socioéconomiquement des premiers¹³⁸. Comme cette main-d'œuvre est très peu scolarisée, elle travaillera surtout dans les secteurs manufacturiers ou de la construction¹³⁹. De ce fait, les Italiens partagent avec les Québécois francophones les dernières places dans l'échelle salariale au Québec en 1961, les plaçant loin derrière les Anglo-Saxons, les Juifs et les Allemands¹⁴⁰.

Assez rapidement, les immigrants comprirent l'importance de l'éducation qui permettra aux enfants d'élargir leurs possibilités d'emplois et ainsi leur offrir un meilleur avenir. L'éducation sera vue comme un investissement, un outil, permettant d'aplanir le clivage entre Québécois et immigrants, offrant aux enfants de ces derniers l'occasion de tirer le meilleur parti des droits que leur garantit la province québécoise¹⁴¹. À leur arrivée, les immigrants, dont les Italiens, purent choisir l'école (et la langue) dans laquelle leur enfant serait scolarisé. Il est important de mentionner que, jusqu'en 1981, on comptait au Québec plus d'Italo-québécois de langue française que de langue anglaise, aboutissant toutefois en un envoi massif de leurs enfants à école anglophone¹⁴². Bien que plusieurs s'étonnent de cette situation, la trouvant même contradictoire¹⁴³, il n'empêche qu'il s'agit surtout d'une stratégie économique et de mobilité sociale. Il existe toutefois une différence entre se ranger derrière ceux qui détiennent le pouvoir économique et ceux avec qui on a le plus d'affinité culturellement ; le choix de l'anglais était d'ordre de la survie et ne s'est pas fait contre les Québécois francophones¹⁴⁴.

En ce sens, la situation linguistique qui entoure la socialisation et la scolarisation créera une situation propre au Montréal bilingue. Un certain décalage linguistique intergénérationnel se développera au sein de la communauté italienne où, d'une part, les parents travaillent et résident dans un milieu francophone alors que les enfants sont scolarisés dans des écoles anglophones. Si les premiers ne maîtrisent pas beaucoup l'anglais, car il ne leur a jamais été nécessaire de

¹³⁸ Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Op.cit.*, pp.26-27; Jeremy Boissevain. *Op.cit.*, p.57.

¹³⁹ Claude Painchaud et Raymond Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir... », *loc.cit.*, p. 95.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.96.

¹⁴¹ Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », *op.cit.*, p.85.

¹⁴² Claude Painchaud et Richard Poulin. *Les Italiens au Québec*, Hull/Québec, Critiques, 1988, p.145.

¹⁴³ Ici, on peut mentionner Claude Painchaud et Richard Poulin, mais aussi Jeremy Boissevain.

¹⁴⁴ Francine Tardif, Gaétan Beaudet, et Micheline Labelle. *Op.cit.*, pp.17-18.

l'apprendre, les deuxièmes ne connaissent que quelques bribes de français qui ne leur permettent pas de soutenir une conversation¹⁴⁵. De sorte que la seule langue qui permet aux deux générations (trois si l'on compte les grands-parents qui ne parlent souvent que l'italien) de communiquer entre elles est l'italien. Cette situation est l'une des raisons qui ont permis à la communauté italienne québécoise de préserver plus aisément sa langue maternelle et de présenter un plus fort taux de rétention de l'italien comparativement aux communautés des autres provinces canadiennes¹⁴⁶.

L'adaptation à un Québec en plein changement : entre conflictualité et convergence

L'arrivée massive d'immigrants italiens après la Deuxième Guerre mondiale coïncide avec une période de grands bouleversements dans la société québécoise. C'est sur le plan politique et linguistique que les changements seront les plus draconiens, apportant son lot de conflits entre les différentes communautés culturelles et linguistiques du Québec. Comme le souligne Sean Mills, « question of language rights and of linguistic devaluation, of the cultural and imperial power of the English language, and of the necessity of building a new francophone culture of resistance, stood at the very center of the political movements of the 1960s »¹⁴⁷. Somme toute, le Québec se distingue des autres provinces canadiennes, du moins avant l'élaboration des lois linguistiques, en offrant un milieu relativement bilingue dans la métropole montréalaise. C'est d'ailleurs pourquoi la ville de Montréal demeure l'endroit où la question linguistique sera le plus discutée, en raison de la présence d'une forte communauté anglophone et la constatation de sa prédominance dans plusieurs secteurs. Dans une province à majorité francophone, le constat est difficile pour plusieurs qui commenceront peu à peu à contester le tout. En ce sens, les nouveaux arrivants auront un choix linguistique à faire afin de vivre et fonctionner dans la société québécoise, ce qui n'est pas nécessairement le cas des autres provinces canadiennes où tout se déroule pratiquement en anglais. Paradoxalement, c'est aussi le conflit opposant les

¹⁴⁵ Claude Painchaud et Raymond Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir... », *loc.cit.*, pp.98-99.

¹⁴⁶ Francine Tardif, Gaétan Beaudet, et Micheline Labelle. *Op.cit.*, p.16; p.20.

¹⁴⁷Sean Mills. *The Empire Within : Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, p.138.

anglophones et les francophones au Québec qui laissera aux groupes ethniques un plus grand espace communautaire, facilitant ainsi une conservation plus prononcée de leurs attributs ethniques et linguistiques¹⁴⁸. Malgré tout, la communauté italienne occupera une place inconfortable, prise à l'étroit entre les deux communautés dominantes du Québec.

La Crise de Saint-Léonard : le problème de la langue d'enseignement

Cette opposition entre francophones et anglophones, qui était jusqu'alors demeurée latente, atteindra son point culminant en 1968 avec la crise de Saint-Léonard. À ce moment, de nombreux changements affecteront la société québécoise amenant des réformes tant politiques, économiques que sociales. Si le gouvernement québécois ne s'attarde pratiquement pas à la gestion de l'éducation dans la première moitié du 20^e siècle, ses attitudes se modifieront graduellement dans les décennies suivant la Deuxième Guerre mondiale, surtout concernant la langue d'enseignement. Ce qui était, de prime abord, un enjeu non politisé dans les années 1950 le deviendra fortement au courant des années 1960 avec les réformes provinciales sur les questions culturelles et linguistiques¹⁴⁹. Dans la foulée de la Révolution tranquille et les idées progressistes du gouvernement de Jean Lesage, la place de la langue française dans la province deviendra l'enjeu principal de certains groupes indépendantistes¹⁵⁰. Plus particulièrement, c'est la situation dans le système scolaire qui fera prendre conscience à plusieurs francophones que des réformes linguistiques sont nécessaires. Pour avoir plus de contrôle sur les questions d'identité et de culture dans une époque d'immigration croissante, le Ministère de l'Éducation est créé en 1964¹⁵¹. En effet, de nombreux observateurs de l'époque mettent en lumière le fait que les immigrants envoient massivement leurs enfants dans les écoles anglophones plutôt que francophones¹⁵². Ce phénomène coïncide avec un moment où le taux de natalité des Canadiens français est au plus bas, réduisant ainsi le bassin de francophones dans la province¹⁵³. Les plus alarmistes feront de l'intégration linguistique des immigrants dans les écoles leur cheval de

¹⁴⁸ Claude Painchaud et Richard Poulin. *Les Italiens au Québec, op.cit.*, p.10.

¹⁴⁹ Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Op.cit.*, pp.7-9.

¹⁵⁰ René Durocher et al. *Op.cit.*, p.602.

¹⁵¹ *Ibid.*, p.661.

¹⁵² *Ibid.*, p.602.

¹⁵³ *Ibid.*, p.602.

bataille, ce qui mènera plus tard aux lois linguistiques¹⁵⁴. Or, le tout ne se fera pas toujours de façon pondérée. Bien vite, la portion plus militante des indépendantistes accusera les immigrants qui n'ont pas choisi le français comme langue d'usage ou comme langue d'enseignement pour leurs enfants d'avoir empiré la situation¹⁵⁵.

Il faut comprendre que l'attitude concernant l'instruction des Néo-Québécois, et par le fait même le choix de la langue d'instruction, était celle du laissez-faire sans apparentes interventions de l'État, du moins jusqu'au début des années 1960¹⁵⁶. Sans réglementations claires, les populations allophones venues s'installer au Québec avaient le libre choix quant à la langue dans laquelle ils désiraient faire instruire leurs enfants. Ce choix relevait de plusieurs facteurs comme la proximité de l'école, la confession, mais aussi le caractère linguistique de celle-ci. Pour la communauté italienne, c'est l'anglais qui sera majoritairement choisi. Comme la plupart des immigrants, les Italiens comprirent vite que l'anglais était la langue des hauts dirigeants et des grandes entreprises au Québec. Pour la plupart des Italiens, le choix de l'anglais comme langue d'enseignement demeure un outil de promotion sociale et d'opportunité économique plutôt qu'une affirmation identitaire ou une volonté d'assimilation linguistique¹⁵⁷. Il s'agissait d'offrir un meilleur avenir à leurs enfants, car l'anglais leur permettait une certaine mobilité sociale. Bien vite, le choix entre l'anglais et le français sera vite associé à une tangente identitaire, ce qui placera les immigrants dans une situation inconfortable. Le choix de l'anglais sera perçu comme une opposition aux francophones et à leur langue ; cela accentuera les différends entre les communautés francophone et anglophone du Québec. Et comme la communauté italienne représentait une portion importante de la population allophone québécoise dans les années 1960, il n'est guère étonnant de la retrouver au cœur du débat

¹⁵⁴ D'abord, la loi 63 en 1969 qui consacre le principe de libre choix tout en proposant des mesures incitatives pour promouvoir l'usage du français; puis, la loi 22 en 1974 qui consacre le français comme la langue officielle du Québec et qui veut lui assurer sa primauté dans la société, limitant le libre choix de la langue d'enseignement (seuls les enfants qui connaissent déjà l'anglais peuvent aller à l'école anglaise); enfin, la loi 101 en 1977 qui affirme la primauté du français au travail et dans l'espace public, restreignant encore davantage l'accès à l'école anglaise aux seuls enfants dont les parents ont été scolarisés dans le système anglophone. René Durocher et al. *Op.cit.*, pp.604-605.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p.602.

¹⁵⁶ Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Op.cit.*, p.87.

¹⁵⁷ Paul-André Linteau. « The Italians of Quebec ... », *loc.cit.*, p.191.

linguistique. Très vite, et comme Amanda Ricci le souligne bien, le conflit s'est « italianisé » projetant la communauté italienne à l'avant-plan de celui-ci et les désignant comme les boucs émissaires de l'éclatement des hostilités¹⁵⁸.

Si c'est à Saint-Léonard que se déclenchera la saga de la langue d'enseignement, c'est en partie dû à la croissance rapide des écoles anglophones dans cette ville. En fait, jusqu'en 1962, les écoles de la Commission scolaire de Saint-Léonard étaient toutes de langue française¹⁵⁹. Or, l'arrivée massive de groupes allophones viendra peu à peu changer la donne. En réclamant des écoles anglophones dans le secteur, la communauté italienne de Saint-Léonard agita la communauté francophone qui voyait la chose d'un mauvais œil. On constatait pour la première fois, du moins on le supposait, l'emprise qu'avait la communauté anglophone sur les immigrants. La solution qui fut trouvée était de franciser les écoles anglaises de cette commission scolaire et ainsi obliger les Québécois allophones à fréquenter l'école française. Or, le problème majeur pour la communauté italienne résidait dans le fait que si le gouvernement québécois exigeait des allophones de s'instruire désormais en français, les droits de la communauté anglophone d'envoyer leurs enfants dans des écoles anglaises, eux, demeuraient intacts¹⁶⁰.

Il s'agit là du principe de « deux poids, deux mesures » qui exacerba le mécontentement de la communauté italienne. En fait, cette dernière n'a jamais été contre la francisation du système scolaire québécois, ni même contre les revendications des Québécois francophones à une plus grande représentation. Elle était plutôt contre les traitements de faveur envers la communauté anglophone, comme le souligne le Comité Consultatif sur l'Éducation de la communauté italienne : « Si la province devait adopter une législation sur l'éducation, elle devrait être la même pour tous les habitants, quelle que soit leur langue maternelle et quel que soit leurs statuts, citoyens ou immigrants¹⁶¹. » C'est à partir de ce moment que la lutte entourant la liberté de choix

¹⁵⁸ Amanda Ricci. *Op.cit.*, p.69.

¹⁵⁹ Giuliano E D'Andrea. *When nationalisms collide : Montreal's Italian Community and the St.Leonard Crisis, 1967-1969*, Montréal, Université McGill, Département d'histoire, mémoire de maîtrise, 1989, p.144.

¹⁶⁰ Paul-André Linteau. « The Italian of Quebec... », *op.cit.*, p.197.

¹⁶¹ Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Op. cit.*, p.200.

de la langue d'enseignement deviendra de plus en plus le cheval de bataille de la communauté italienne¹⁶². Leur combat ne se faisait donc pas contre la langue française, tel que perçu par plusieurs à l'époque. Il s'agissait plutôt d'une défense du pluralisme linguistique, puisque la majorité des Italo-Québécois étaient trilingues.

À bien des égards, la crise de Saint-Léonard était bien plus qu'une crise municipale ; elle était le reflet de changements plus profonds qui parcouraient la société québécoise à cette époque et deviendra le symbole d'une lutte pour le fait français. La communauté francophone du Québec se donnait les moyens de renverser son statut d'infériorité au sein de la province (et de la métropole montréalaise surtout) en défendant une identité collective ayant comme base la langue française. C'est d'ailleurs à cette époque, soit en 1968, que le Québec mit sur pied son Ministère de l'immigration lui permettant d'intervenir dans la sélection et l'intégration des immigrants¹⁶³. Le but était de mieux informer sur le caractère francophone de la province auprès des nouveaux immigrants et, éventuellement, sélectionner des candidats de pays francophones¹⁶⁴. Et ce fut en plein dans ce climat d'affirmation identitaire que les Italiens émergèrent comme le groupe allophone contestant le plus ces politiques linguistiques, alimentant l'image qu'on se faisait d'eux comme des opposants à la cause nationaliste¹⁶⁵. Cet épisode de l'histoire québécoise fit plus de tort que de bien à l'image des Italiens dans la province, qui seront désormais dépeints comme assimilés à la communauté anglophone et, surtout, opposés aux Québécois francophones. Ces stéréotypes perdurent encore aujourd'hui et sont, en quelque sorte, une des raisons qui a poussé la deuxième génération à vouloir parler de leur communauté et de leur expérience migratoire ; ils réussirent peu à peu à travers cette prise de parole à déconstruire certaines de ces idées préconçues.

¹⁶² Claude Painchaud et Raymond Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir ... », *loc.cit.*, p. 97.

¹⁶³ René Durocher, et al. *Op.cit.* p.581.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p.581.

¹⁶⁵ Bruno Ramirez. « Quartiers italiens et Petites Italies ... », *op.cit.*, p.80.

Dramaturge, poète, cinéaste : à chacun sa voie/voix

À la suite des événements de Saint-Léonard et des différents projets de lois linguistiques, la communauté italienne tentera de s'imposer sur la scène québécoise afin de faire valoir son point de vue en tant que communauté québécoise. Les changements qui agiteront le Québec dès 1960 auront une grande résonance chez la deuxième génération d'Italo-Québécois. Découvrant un style de vie plus moderne que celui dans lequel elle a grandi, cette génération commence à se différencier de manière assez prononcée de celle de ses parents. Pour la première fois, c'est l'éducation supérieure qui signera une certaine cohésion au sein de ce groupe s'étant rendu jusqu'à l'université ou le collège, pour la plupart¹⁶⁶. Il s'agit de la première génération d'Italiens au Québec à gagner aussi massivement les bancs d'école, ce qui vient confirmer l'application de la stratégie parentale qui utilise le système d'éducation et leurs enfants afin de rehausser le statut socio-économique familial. En devenant plus scolarisée, la seconde génération deviendra par le fait même plus consciente de son héritage culturel, mais aussi mieux intégré ; elle sera désormais capable de puiser directement à même la riche culture italienne contemporaine sans le traumatisme relié à l'immigration¹⁶⁷. Malgré tout, son parcours se verra constamment partagé entre deux systèmes de valeurs au fonctionnement distinct.

(Re)définition identitaire

Par leur écartèlement entre deux référentiels sociétaux, soit l'Italie et le Québec, la deuxième génération se trouve dans une position particulière qui influera son questionnement identitaire. En effet, il s'agit peut-être de la première génération d'Italo-canadien à pouvoir exprimer plus clairement ses problèmes quant à son identité¹⁶⁸. D'une part parce que leurs identités se trouvent à être plus fragmentées que celle de leurs parents, par le simple fait de leur scolarisation et socialisation en sol québécois dès un jeune âge. D'autre part, parce que cette même scolarisation leur a permis de mettre des mots sur ce malaise identitaire et d'avoir des outils pour pouvoir l'identifier plus clairement. En raison de cette position particulière, la deuxième génération fut

¹⁶⁶ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.106.

¹⁶⁷ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, *op.cit.*, p.165.

¹⁶⁸ Bruno Ramirez. « Quartiers italiens et Petites Italies ... », *op.cit.*, p.74.

appelée à jouer un rôle significatif dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois, surtout grâce à l'entreprise de jeunes intellectuels italo-québécois qui ont voulu réfléchir à leur insertion dans la société québécoise¹⁶⁹. Nonobstant l'opposition de leurs parents, cette poignée de jeunes Italiens s'est dirigée vers les arts et la culture au lieu de s'orienter dans la voie plus traditionnelle des carrières techniques et professionnelles¹⁷⁰. En dépit du fait qu'il s'agit d'une minorité, la portée de leur œuvre fut telle qu'elle posa différemment la définition de Québécois et de sa culture. En effet, leur questionnement identitaire fut personnel et collectif. Cette quête identitaire tend, en quelque sorte, un miroir à la société québécoise qui se perçoit désormais par un autre regard. Car en se définissant, cette génération redéfinit aussi la population québécoise. L'« Autre », ce n'est plus l'immigrant, mais bien le Québécois francophone (ou anglophone) et le Canadien anglais, du moins à travers les yeux de l'Italo-Québécois, permettant ainsi une interprétation différente de la société qui provient ni totalement de l'extérieur, ni totalement de l'intérieur. Cette affirmation identitaire, qui se passe d'abord au niveau individuel, devient un moyen de proposer des modèles sociaux et culturels différents pour le Québec¹⁷¹. À bien des égards, le tout passera bien souvent par l'art et la création, comme le souligne bien Pierre Ouellet : « c'est l'étranger imaginaire, soit la figure littéraire ou esthétique du migrant et du métis, qui aura été le ferment le plus réel, plus efficient que n'importe quel discours de nature éthique, idéologique ou politique, des mutations culturelles profondes que le Québec [...] aura vécues de manière transversale et proprement transculturelle »¹⁷². En ce sens, ces artistes italo-québécois de deuxième génération ouvriront le dialogue entre les différents groupes formant la province par le biais de la culture. À cet effet, l'artiste Marco Micone a bien compris que l'ouverture passe par l'écriture : « les grandes œuvres littéraires le prouvent de manière éclatante : au-delà des clivages, elles mettent à nu un noyau de désirs et d'angoisses, de rêves et de doutes enfouis en chacune de nos similarités. C'est parce que ces similitudes fondamentales entre les êtres humains existent qu'il est possible de mieux accepter les différences de

¹⁶⁹ Pierre L'Hérault. « L'intervention italo-québécoise ... », *op.cit.*, p.180.

¹⁷⁰ Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », *op.cit.*, pp.86-87.

¹⁷¹ Walter Moser. « Transculturation : méthanomorphoses d'un concept migrateur », p.51, et William Anselmi « Du 'transitionnisme' », p.92. dans Fulvio Caccia, sous la dir. de. *La transculture et ViceVersa*, Montréal, Triptyque, 2010.

¹⁷² Pierre Ouellet. « L'Agora et l'Eschatia », dans Fulvio Caccia, sous la dir. de. *La transculture et ViceVersa*, Montréal, Triptyque, 2010, p.107.

chacun »¹⁷³. En rapprochant les Québécois francophones (et anglophones) des Québécois d'origine italienne, il était permis de repenser la société québécoise, dans son ensemble.

Milieu culturel italo-québécois

À mesure que le flot migratoire italien grandit au Québec, la communauté s'imposera dans le paysage culturel. Déjà, on voit l'apparition de plusieurs journaux de langue italienne comme le *Corriere Canadese* en 1952 ou bien des chaînes de radio¹⁷⁴. Celles-ci offrent des nouvelles à la fois du Québec et de l'Italie aux nombreux immigrants de la province. Quelques années plus tard, c'est au tour de la télévision d'offrir à la communauté italienne une émission destinée à eux, en italien. *Teledomenica* entre en ondes pour la première fois un dimanche de septembre 1964 au grand plaisir des Montréalais d'origine italienne¹⁷⁵. L'émission est à la fois une source d'information, de promotion locale et de nostalgie, où l'on voit beaucoup de petits commerçants italiens. On y rajoutera bientôt le segment *Saluti dall'Italia* qui donne la parole aux paysans de l'Italie rurale qui saluent leur parenté et leurs connaissances à Montréal¹⁷⁶. Tous ces médias créeront un certain sentiment d'appartenance et de cohésion au sein de la communauté italienne.

Ces quelques embryons du milieu culturel italo-québécois ouvriront aussi la voie à la deuxième génération afin de lui permettre de revendiquer sa place au sein de la communauté italienne comme de la société québécoise. Peu à peu, l'écriture devient le médium le plus utilisé pour cette génération afin d'y arriver. Les romans, les poèmes, les pièces de théâtre se multiplieront tout comme leurs créateurs. Dès le début des années 1980, on commence à voir les contours d'une littérature proprement italo-canadienne mettant en relation les différents créateurs d'origine italienne. Frank Paci, Pier Giorgio Di Cicco, Mary di Michele, C.D. Minni et Filippo Salvatore sont parmi les chefs de file et commenceront à voir certaines similarités dans leurs œuvres respectives¹⁷⁷. Les thématiques de l'exil, de la nostalgie, de l'expérience migratoire

¹⁷³ Marco Micone. *Le figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1998 (1992), p.15.

¹⁷⁴ Bruno Ramirez. « Migration, Settlement and Television : Monreal's *Teledomenica* experience », *Voices in Italian Americana*, vol. 21, n° 1, 2010, p.25.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p.21.

¹⁷⁶ *Ibid.*, p.31.

¹⁷⁷ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.102.

seront souvent abordées par ce corpus d'écrivain amenant une nouvelle forme de littérature, qu'on dénommera migrante. Celle-ci viendra défier le canon littéraire classique canadien en dévoilant une nouvelle façon de penser la littérature¹⁷⁸, mais aussi la société moderne. À cet égard, un groupe d'intellectuels italo-québécois joueront un rôle important dans cette réflexion sociétale avec la revue transculturelle *Vice Versa*. Dès 1983, Fulvio Caccia et Lamberto Tassinari¹⁷⁹ fonderont la revue qui mettra sur un même pied d'égalité la langue française, anglaise et italienne ; la revue revendique un nouveau paradigme et affirme sa différence. Le but est de « fonder un corps politique en dehors de toute communauté d'esprit, de langue et de culture »¹⁸⁰. Déjà, le caractère pluriel de la société québécoise est mis de l'avant et on revendique sa reconnaissance. Pierre Nepveu affirmera même « que la pensée transculturelle à *Vice Versa* apparaît comme une position d'avant-garde, peut-être comme la dernière vraie avant-garde qui se soit manifestée au Québec »¹⁸¹. Il aurait été difficile de la part de l'élite intellectuelle québécoise, pour les raisons que l'on devine aisément même si on ne les partage pas, d'admettre que la « dernière vraie avant-garde » ait été largement le fait d'immigrants plutôt que de bons vieux Québécois de souche¹⁸².

Comme l'écrivain Fulvio Caccia le mentionne, il s'agit d'une « communauté qui, au lieu d'être interprétée, interprète »¹⁸³. À bien des égards, il s'agit de repenser la structure de la société québécoise en soulignant des éléments qui ont peut-être été oubliés. Avant tout, le but est aussi de donner une (des) voix à la communauté italienne, qui est jusque-là restée assez silencieuse sur le plan culturel québécois. Faisant maintenant partie intégrante du paysage urbain, les Italo-québécois ont voulu transmettre leur vision de la société québécoise et de leur parcours unique. Il y eut, peut-être aussi, un désir de rééquilibrer la trame narrative québécoise et l'imaginaire littéraire s'y rattachant. De plus en plus, la relation de pouvoir entre le centre et les périphéries

¹⁷⁸ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.55.

¹⁷⁹ Entre autres, mais on compte aussi du lot Bruno Ramirez et Gianni Caccia.

¹⁸⁰ Anna Paolo Mossetto, sous la dir. de. *Le projet transculturel de « Vice Versa » : Actes du Séminaire international du CISQ à Rome – 25 novembre 2005*, Bologne, Pendragon, 2006, p.33.

¹⁸¹ Gilles Dupuis. « Vice et Versa , dix ans après », *Globe : revue internationale d'études québécoises* , vol . 13, n° 2, 2010, p.190.

¹⁸² *Ibid.*, p.190.

¹⁸³ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, *op.cit.*, p.10.

évoluera et prendra diverses formes¹⁸⁴, accordant aux cultures immigrantes une place mieux définie et plus importante. Cette prise de parole fut assez prononcée chez la deuxième génération, comme s'il existait une volonté au sein de celle-ci de briser le silence, mais aussi les stéréotypes, qui ont entouré la communauté italienne. L'écrivain et universitaire Joseph Pivato a d'ailleurs bien formulé le tout dans l'introduction de son ouvrage *Echo : Essays on other Literatures* :

I imagine that this feeling to having to « fix » certain things is not rare among those who are children of migrants. We witnessed our parents establishing themselves in this new terrain and undergoing all the traumas associated with dislocation and exile. You could say that we were involved in reading our parents in terms of gritty realism and sequential narratives. You could also say that we were aware of their exclusion from cultural franchise, that while they were of course taxpayers in the usual ways, they were unable to have a structuring role in the society in which they dwelt [...] So the burden for us [...] was that of being impelled by the fervent desire simply to participate¹⁸⁵.

À bien des égards, cette prise de parole s'est faite différemment au Québec, comparativement au reste du Canada, en raison des tribulations qu'a posées la question de la langue. Le binôme linguistique qui oppose italien et anglais dans les autres provinces en deviendra vite un trinôme à Montréal par l'incorporation du français dans l'équation¹⁸⁶. Cette ville, particulièrement, deviendra donc un espace ouvert et propice au questionnement identitaire. La cohabitation quotidienne des francophones, des anglophones et allophones dans la ville, fait de Montréal une zone où les passages identitaires sont intenses et nombreux entre les cultures¹⁸⁷. Cette situation est pourtant loin d'être toujours aisée ; ces questionnements demeurent parfois sans réponses pour les Néo-Québécois. Si Montréal est un espace dynamique qui permet le transfert culturel, il n'en demeure pas moins que le choix entre quoi garder et quoi délaisser n'est pas toujours clair. Et cela demeure principalement le fardeau des immigrants.

¹⁸⁴ Joseph Pivato. *Echo, op.cit.*, p.46.

¹⁸⁵ *Ibid.*, pp.7-8.

¹⁸⁶ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, p.16.

¹⁸⁷ Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres les Arts et les Traditions (CELAT). *Le Québec, une autre Amérique : Dynamismes d'une identité*, Paris, PUF, 2005, p.19.

En ce sens, Micone a raison de dire : « on écrit parce qu'on est immigrant... car, dans certains cas, on n'aurait sans doute jamais écrit si on ne l'avait pas été. L'état de fébrilité, de désorientation, de questionnement, d'entre-deux propre aux immigrants, est particulièrement propice à l'écriture »¹⁸⁸. Sean Mills remarque la même dynamique dans la communauté haïtienne, alors que c'est la douleur de l'exil et du déplacement qui amène les écrivains à créer¹⁸⁹. L'expérience migratoire a donc eu un impact sur la création littéraire de beaucoup de communautés ethniques. Voilà pourquoi le présent mémoire désire se pencher plus profondément sur les œuvres d'Italo-Québécois ; il s'agit de révéler le parcours d'une expérience particulière, modelée par l'immigration et l'établissement, et véhiculée à travers l'art.

¹⁸⁸ Marco Micone. « Immigration, littérature et société », *Spirale : Arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 194, 2004, p.4.

¹⁸⁹ Sean Mills. *A Place in the Sun*, *op.cit.*, p.89.

CHAPITRE 2

QUAND LE LANGAGE SE VEUT IDENTITAIRE : LA POSSIBILITÉ D'UNE VOIE MÉDIANE

*Cette langue, celle de la différence,
ou de la conscience d'être différents et de ne pas être invisibles,
nous a finalement affranchis¹⁹⁰.*

Compte tenu du contexte québécois, ce n'est pas un hasard si la question de la langue se retrouve au cœur de la réflexion identitaire qui pèse sur la deuxième génération d'Italo-Québécois. L'établissement de ces derniers dans la métropole montréalaise les oblige à s'approprier une langue qui n'est pas la leur afin de pouvoir faire leur chemin au sein de la société¹⁹¹. Si le constat est le même pour la plupart des immigrants qui s'installent au Canada, cet exercice s'avère plus complexe que prévu pour les populations venues s'installer au Québec, surtout au sortant de la Révolution tranquille. Les changements qui bouleversent la province au cours des décennies 1960 et 1970 changeront drastiquement son visage, car elle entrera dans une phase de modernisation¹⁹². Bien que des réformes politiques, économiques et sociales sont entreprises, le principal cheval de bataille demeurera néanmoins la langue française. Un remaniement linguistique s'entame à cette époque afin de faire du français la langue d'enseignement ainsi que d'affichage, concédant à celle-ci un caractère public au sein de la province québécoise¹⁹³. En donnant ses lettres de noblesse au français, le Québec s'attribuera par le fait même une nouvelle identité.

Bien qu'il soit clair que l'objectif est de se réapproprier une place majoritaire dans la société québécoise, cela amènera une attitude parfois fermée envers les groupes anglophone et allophone. La langue française deviendra une arme que les nationalistes québécois brandiront dans le combat pour l'affirmation, marquant de plus en plus un écart entre les francophones et les « autres ». Comme le souligne Sabine Choquet et Jocelyn Létourneau, « c'est l'attachement

¹⁹⁰ Antonio D'Alfonso. *En Italiques ...*, *op.cit.*, p.46.

¹⁹¹ Le français comme l'anglais, dépendamment de la langue d'intégration choisie.

¹⁹² René Durocher, *et al. Op.cit.*, p.560; p.678.

¹⁹³ À l'aide des lois 63, 22 et enfin 101. *Ibid.*, pp.606-607.

à sa langue qui fait la spécificité et tout l'intérêt du Québec [de l'époque...] Mais la langue, ce n'est pas peu. C'est une façon de se dire, une façon de penser, de percevoir, de se représenter soi-même, les autres et le monde »¹⁹⁴. Ce qui fait de la langue et de l'identité deux éléments fortement liés. En effet, la langue aura un rôle important à jouer dans le processus d'identification et de différenciation pour la deuxième génération d'Italo-Québécois. La position particulière de cette génération rend ce processus d'autant plus pertinent qu'elle possède plusieurs langues de communication. Autant de langues pour s'exprimer apporteront pourtant son lot de complication, surtout à une époque où la langue constitue un enjeu fortement politisé.

Ce chapitre cherche à montrer que le rapport qu'entretiennent les créateurs italo-québécois par rapport à la langue affecte leur processus identitaire de diverses façons d'une part, en tant que fils et filles d'immigrant et, d'autre part, comme créateurs. Tous doivent réfléchir à l'impact de chaque langue sur leur identité et leur quotidien ainsi que sur leur art. Si le français, l'anglais et l'italien jouent tous un rôle dans la (re)définition identitaire de cette génération, ils n'ont pourtant pas tous le même impact sur chacun des créateurs. Il importe de comprendre cela afin de ne pas tomber dans les stéréotypes langagiers qui ont tendance à concevoir les Italo-Québécois soit comme des unilingues italophones ou comme s'intégrant uniquement au milieu anglophone. Nous verrons que la réalité est bien plus complexe que cela, surtout durant les décennies 1980 et 1990, où se situent la plupart des œuvres à l'étude. À cet égard, les œuvres de Marco Micone, Paul Tana et Mary Melfi seront évidemment utilisées dans ce chapitre. Mais, nous y ajouterons aussi les écrits d'Antonio D'Alfonso pour offrir un portrait plus étendu, car il offre des réflexions diverses sur la question du langage.

Pour bien saisir toute la complexité reliée à cette thématique, nous diviserons ce chapitre en deux parties. Dans la première partie, nous nous intéresserons aux rapports qu'entretiennent les créateurs italo-québécois par rapport à la langue d'un point de vue plus personnel. En ce sens, c'est leur statut d'immigrants et de citoyens québécois qui nous intéressera plus que leur rôle de créateurs. En nous basant sur la théorie tétralinguistique d'Henri Gobard¹⁹⁵, nous comprendrons

¹⁹⁴ Sabine Choquet et Jocelyn Létourneau. *Le Québec, une autre Amérique : Dynamismes d'une identité*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, p.5.

¹⁹⁵ Henri Gobard. *L'aliénation linguistique : analyse tétraglossique*, Paris, Flammarion, 1976, 298 p. Voir plus loin

que tous n'ont pas la même perception et utilisation des langues créant ainsi plusieurs façons de comprendre le rôle de la langue au Québec. Selon l'éducation et le milieu de vie dans lequel ont grandi les créateurs, leur relation aux langues change et évolue, renforçant ainsi l'idée qu'on ne peut pas généraliser les allégeances linguistiques de la communauté italienne. Le but de cette section est de dévoiler comment chaque créateur perçoit les différentes langues qu'il utilise en soulignant l'impact que cela a sur son identité. Et pour cela, il importe de comprendre comment la population québécoise, mais aussi la communauté italienne, conçoit les différentes langues d'usage qui seront ici le français, l'italien et l'anglais. Les liens qu'entretient la langue avec le pouvoir (au sens politique, mais aussi symbolique) seront aussi analysés. Nous verrons qu'il existe une hiérarchisation des langues au Québec, forçant les membres de la société québécoise à s'y référer et se définir par rapport à celle-ci. De ce fait, on assistera à la marginalisation des populations allophones créant parmi ceux-ci un sentiment d'imposture. Au cours de la saga linguistique, les Italo-Québécois sont vite devenus visibles et différents au regard des Québécois francophones.

En deuxième partie, c'est plutôt le rôle d'écrivain et son rapport particulier à la langue et à la prise de parole qui sera étudiée. Il va sans dire qu'en tant qu'écrivain, romancier ou cinéaste, l'écriture joue un rôle particulier pour les créateurs italo-québécois étudiés dans ce mémoire. Les mots et la communication sont à la base même de leur travail, ce qui fait de la prise de parole un élément particulièrement sensible dans leur processus de (re)définition. Cela se reflète, d'abord, dans la langue de publication d'une œuvre, chose qui peut nous sembler bien anodine aujourd'hui, mais qui demeurerait une décision épineuse à l'époque de la loi 101. Celle-ci affectait le travail de création en entier, de sa conception à sa réception, et dictait la place qu'occupaient ces auteurs au sein de la société québécoise. Bien que nous parlions ici principalement du monde littéraire, nous pensons que cette situation affecta aussi d'autres types de médium, comme le cinéma. C'est pourquoi nous incluons les œuvres de Paul Tana, qui est cinéaste, comme étant soumises à ces mêmes aléas puisqu'il se doit de choisir une langue d'expression pour celles-ci. Il est certain que sa situation est différente, car grâce aux sous-titres, il peut plus facilement se permettre d'utiliser une mixité de langue. Bien que nous considérons cette différence majeure au sein de son travail, nous l'intégrerons tout de même à notre discussion sur le rapport entre écriture et langage.

Nous explorerons le rôle particulier que joue cette littérature « migrante » dans son rapport au langage¹⁹⁶, bien que nous éviterons d'utiliser ce terme à cause de son caractère exclusif et essentialiste. En effet, celui-ci sous-tend que cette littérature se crée en dehors de la société québécoise, ce qui n'est pas tout à fait notre constat. La littérature créée par les immigrants est toujours faite en relation avec la société et la culture hôte, seulement sous un regard différent. C'est pourquoi nous préférons emprunter le terme élaboré par les chercheurs Gilles Deleuze et Félix Guattari, soit celui de « littérature mineure »¹⁹⁷. Celui-ci a l'avantage de se comprendre en termes de langue majoritaire-minoritaire plutôt qu'en termes d'appartenance ethnique et/ou civique. En ce sens, nous verrons comment écrire dans une langue qui n'est pas celle maternelle peut devenir un exercice complexe et perturbant. C'est souvent à travers la langue de la majorité (soit ici l'anglais ou le français) que les créateurs italo-québécois devront élaborer des récits d'une expérience particulière et d'une vision différente. Le fait d'être catégorisés comme écrivains « ethniques » ou « migrants » oblige les créateurs italo-québécois à se poser des questions qui ne traverseront pas toujours l'esprit d'autres écrivains québécois. Et, c'est justement en s'attardant à celles-ci qu'il devient possible de montrer la place particulière qu'occupent ces artistes et comment cette même place affecte la perception que ces gens ont de leur identité. C'est à travers leur expérience que les créateurs italo-québécois en sont venus à refuser la hiérarchisation des langues au Québec et cela s'exprimera surtout à travers l'idée de l'hybridité et du plurilinguisme. D'ailleurs, il s'agit d'une conception qui marquera abondamment leurs œuvres et leurs écrits.

La langue chez les Italo-québécois : entre vécu, stéréotypes et subjectivité

Quand une personne ne possède qu'une langue pour s'exprimer et communiquer, il existe peu de questionnements sur sa fonction ou son utilisation. C'est toujours celle-ci qu'on emploiera dans n'importe quelle situation, car il s'agit de la seule connue. Or, avec le bilinguisme ou le multilinguisme viennent des questionnements, et un rapport plus complexe avec le langage.

¹⁹⁶ Compris ici comme « la fonction d'expression de la pensée et de la communication entre les hommes, mise en œuvre au moyen d'un système de signes vocaux (parole) et éventuellement de signes graphiques (écriture) qui constitue une langue ». Définition tirée du Dictionnaire le Robert. *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, 2007, p.1427.

¹⁹⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari. *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, 159 p.

Les types de langage : une théorie tétralinguistique

La langue, il va sans dire, est un outil particulièrement utile afin de communiquer et évoluer dans une société. Malgré tout, on l'utilise de façon différente selon la situation dans laquelle on se trouve. Nécessairement, on ne parlera pas de la même façon à sa mère qu'on le fait avec son patron ou ses amis. Peut-être même ne parlerons-nous pas la même langue à chacun d'entre eux. En ce sens, le langage se divise en plusieurs fonctions qui nous permettent de naviguer à travers les différentes sphères de nos vies. Et pour mieux comprendre ces divisions, et afin de l'appliquer à notre objet d'étude, nous nous baserons sur le modèle tétralinguistique d'Henri Gobard qui divise le langage en quatre types bien délimités, remplissant tous une fonction distincte peu importe la langue utilisée :

- I. Un langage vernaculaire, local, parlé spontanément, moins fait pour communiquer que pour communier et qui seul peut être considéré comme langue maternelle (ou langue natale).
- II. Un langage véhiculaire, national ou régional, appris par nécessité, destiné aux communications à l'échelle des villes.
- III. Un langage référentiaire, lié aux traditions culturelles, orales ou écrites, assurant la continuité des valeurs par une référence systématique aux œuvres du passé [...]
- IV. Un langage mythique, qui fonctionne comme ultime recours, magie verbale dont on comprend l'incompréhensibilité comme preuve irréfutable du sacré¹⁹⁸.

En d'autres mots, la fonction vernaculaire fait principalement référence à la langue maternelle ou celle qui nous permet de fonctionner dans notre cercle personnel/émotionnel ; la fonction véhiculaire se situe plus à l'échelle de la société, donc la langue du travail ou des échanges publics ; la fonction référentiaire se veut être plus culturelle, rattachée à des référents identitaires sociétaux ; la fonction mythique, elle, est souvent associée à la religion ou à nos diverses croyances. Comme le souligne Gobard : «il va de soi que la carte des quatre langues [(vernaculaire, véhiculaire, référentiaire et mythique)] se modifie dans l'histoire, et suivant les milieux. Il va de soi qu'elle se modifie aussi à un moment et dans un même milieu, suivant l'échelle ou le point de vue considéré. Plusieurs langues peuvent également se concurrencer pour une même fonction, en un même endroit»¹⁹⁹. Ce qui fait de la langue un outil particulièrement malléable et sophistiqué, tout en étant personnel à chacun. Et c'est pourquoi

¹⁹⁸ Henri Gobard. *Op.cit.*, p.34.

¹⁹⁹ *Ibid.*, p.10.

notre rapport et notre utilisation de ces différentes fonctions du langage ne seront pas tous les mêmes selon notre origine, notre langue maternelle, notre lieu géographique, notre éducation et notre position socio-économique. Ces fonctions peuvent varier aussi avec le temps chez un individu selon les changements dans son environnement (déménagement, promotion au travail, lois linguistiques, etc.).

Ce qui est intéressant dans la démarche de Gobard, c'est qu'elle va au-delà de l'opposition traditionnellement binaire entre une « langue haute » et une « langue basse » ; autrement dit, une langue de pouvoir et une langue du peuple²⁰⁰. De cette façon, elle dévoile la complexité rattachée à l'utilisation d'une ou plusieurs langues en y intégrant toutes les sphères d'interaction qui existent chez un individu. Cette théorie nous sera utile afin de mieux cerner comment les créateurs italo-qubécois perçoivent les langues qu'ils utilisent et quelle fonction chacune d'elles remplit. Nous constaterons bien vite qu'il n'existe pas d'association claire entre une fonction et une langue chez cette génération, et que bien souvent il y aura une rivalité entre le français, l'anglais et l'italien pour remplir une même fonction. Cette situation amènera des conflits internes et des problèmes de positionnement dans une société qui sera le lot de bien des membres de la deuxième génération.

La langue au Québec : une question de perception

Afin de bien illustrer la situation particulière des Italo-Québécois, nous commencerons par appliquer cette théorie à la deuxième génération de créateurs italiens au Canada. À bien des égards, le constat reste sensiblement le même pour tous : le dialecte régional (molisain, sicilien, napolitain, etc.) serait le langage vernaculaire ; l'anglais serait le langage véhiculaire et référentiaire pour la majorité scolarisée en cette langue ; l'italien normatif, enfin, serait la langue mythique²⁰¹. De ce fait, il existe moins de conflits internes pour savoir quelle langue occupe quelle fonction du fait d'une langue unique pour la majorité des provinces. Or, la situation se complexifie au Québec où la présence de l'anglais et du français comme langue vernaculaire

²⁰⁰ Henri Gobard. *Op.cit.*, p.10.

²⁰¹ Joseph Pivato, sous la dir. de. *Contrasts, op.cit.*, p.156.

pour l'ensemble de sa population (et même référentiaire après la Révolution tranquille) vient imposer des choix. Si Fulvio Caccia soutient que les Italiens au Québec sont passés de l'anglais au français comme langue véhiculaire et référentiaire²⁰² sous l'effet des lois linguistiques, il faut comprendre que la réalité est plus complexe. Il est possible que deux langues occupent la même fonction²⁰³ (dans ce cas-ci véhiculaire et référentiaire), brouillant ainsi les frontières de la cartographie des langages. Ce constat décrit bien la situation de la deuxième génération d'Italo-Québécois, qui doivent souvent inclure l'italien dans l'équation (bien que cette langue reste surtout associée aux fonctions vernaculaire et mythique pour la majorité). Le décalage qui s'installe entre ce que les Italo-Québécois et les Québécois d'origine perçoivent comme leur(s) langue(s) référentiaire, donc identitaire au sens large, créera un fossé entre les deux groupes.

Dans les années 1960, le constat général veut que l'anglais soit la langue du pouvoir et le français la langue du peuple. Or, la place qu'occupe une langue dans une société n'est pas un simple miroir de son organisation sociale ; c'est plutôt le reflet de la perception que l'on a d'elle²⁰⁴. Et si les Italo-Québécois ont préféré une langue plutôt qu'une autre, par exemple pour la scolarisation des enfants, c'est justement qu'il percevait cela comme un choix logique compte tenu de la situation²⁰⁵. L'arrivée des lois linguistiques et d'un changement politique en faveur des francophones placera la question de la langue au centre des divers débats politiques québécois, projetant les immigrants à l'avant-scène.

De l'anglais au français : la langue comme outil de pouvoir

*It is always a mistake to treat languages in a way
that certain nationalist ideologues treat them
– as emblems of nation-ness,
like flags, costumes, folk dances, and the rest*²⁰⁶.

²⁰² Joseph Pivato, sous la dir. de. *Contrasts, op.cit.*, p.159.

²⁰³ Henri Gobard. *Op.cit.*, p.10.

²⁰⁴ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité chez des Québécois d'ascendance italienne », *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n° 2, automne 1992, p.92.

²⁰⁵ Claude Painchaud et Richard Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure du pouvoir... », *loc.cit.*, p.103.

²⁰⁶ Benedict Anderson. *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London/New York, Verso, 2006 [1983], p.133.

Le lien qu'entretiennent la langue, le pouvoir et l'identité est puissant, créant souvent une vision manichéenne relativement à la place qu'occupent certaines langues dans une zone géographique donnée. Et c'est d'ailleurs pourquoi le changement d'une langue d'usage à une autre au Québec engendrera son lot de problèmes. On assistera alors à la politisation et l'essentialisation de la langue française qui rendra différentes, du jour au lendemain, l'insertion et l'intégration dans la société québécoise²⁰⁷. En faisant du français l'emblème de la société québécoise, les dirigeants politiques québécois viendront involontairement ostraciser tous ceux qui n'ont pas fait le choix de cette langue par le passé. Car, si le français représente un élément positif et même de fierté pour la population francophone²⁰⁸, il n'en va pas de même pour les autres groupes linguistiques. Du lot, ce sont les populations allophones, plus particulièrement, qui seront placées dans une position inconfortable en faisant du français et de l'anglais plus clairement des données politiques. Comme le souligne Antonio D'Alfonso : « au Québec, le pouvoir politique a changé si rapidement de langue que des gens comme moi sont laissés à leur solitude et sont hantés par les images d'un bien-être inexistant »²⁰⁹. De ce fait, en dévaluant la place de la langue anglaise au sein de la société québécoise, on ne s'attaque pas seulement à un problème de rapport de force entre la communauté anglophone et francophone. On en vient aussi à repositionner les immigrants qui ont choisi l'anglais comme langue principale dans la structure sociale de la province.

À bien des égards, la situation linguistique au Québec a longtemps été conçue dans une opposition anglais-français, et bien souvent selon une vision hiérarchique²¹⁰. Bien que leur position dans cette structure ait changé avec le temps, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit de savoir quelle langue dominait l'autre. En réussissant à réimposer le français comme langue du pouvoir, celle-ci deviendra à la fois langue vernaculaire, véhiculaire, référentielle et mythique pour la nation québécoise. Il faut comprendre qu'avec l'arrivée au pouvoir du Parti Québécois

²⁰⁷ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité... », *loc.cit.*, pp.91-93.

²⁰⁸ Et plus exactement, canadienne-française. À bien des égards, les immigrants francophones à l'époque ne rattacheront pas autant de fierté à cette mesure, à moins d'avoir grandi au Québec. Anne-Marie Fortier. *Langue et rapports sociaux : Analyse des langues chez des Italiens de deuxième génération*, Montréal, Université de Montréal, Département de sociologie, Thèse de doctorat, 1989, p.1.

²⁰⁹ Antonio D'Alfonso. *En Italiques ...*, *op.cit.*, p.68.

²¹⁰ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité ... », *loc.cit.*, p.91.

en 1976 et les demandes de certains groupes indépendantistes, on en viendra à favoriser la préséance du français sur l'anglais comme politique linguistique nationale avec l'adoption de la loi 101 en 1977²¹¹. Cette nouvelle politique linguistique teintera la direction que prendra le nationalisme québécois, qui se définira désormais à travers la défense de la langue française²¹². Et comme le souligne le psychologue et sociolinguiste John Edwards : « the power of language as a factor in nationalism is indisputable »²¹³. Et si le français revêt, une composante identitaire, il ne s'agit pourtant pas d'une vision partagée par tous.

En effet, le constat sera fort différent pour les populations allophones comme les Italo-Québécois justement à cause de leur conception divergente de ce que constitue pour eux la langue vernaculaire, véhiculaire, référentielle et mythique. En concevant l'anglais et le français comme deux langues vernaculaires et référentielles au Québec, la deuxième génération d'Italo-Québécois vient poser un nouveau regard sur la réalité de la province (et principalement de la métropole montréalaise). Une vision détruisant cette hiérarchie, mais qui sera mal accueillie par bien des francophones et des anglophones, comme ce fût le cas avec la crise de Saint-Léonard. De ce fait, les perceptions qu'ont les Italo-Québécois des langues d'usage au Québec créera un rapport de force inégale entre majorité et minorité, simplement pas le fait que la vision de ces derniers n'est pas réellement prise en compte. De sorte que si les Italo-Québécois reconnaissent la légitimité de l'instauration de la langue française comme langue officielle et comme langue publique commune, ils n'adhéreront pas à la définition d'une collectivité québécoise francophone perçue comme excluant les anglophones et les allophones²¹⁴. Et c'est en exposant ces divergences que la communauté italienne deviendra de plus en plus visible au Québec.

La découverte de « l'Autre » allophone

La progression du nationalisme québécois amènera beaucoup d'allophones et d'immigrants, dont certains membres de la deuxième génération d'Italo-Québécois, à se sentir comme des

²¹¹ René Durocher, *et al. Op.cit.*, p.602; pp.605-606.

²¹² Nathalie Prud'Homme. *Op.cit.*, pp.21-22.

²¹³ John R. Edwards. *Language, Society, and Identity*, New York/London, B.Blackwell, 1985, p.27

²¹⁴ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité ... », *loc.cit.*, p.99.

étrangers, et cela même s'ils ont grandi dans la province. Le fait de parler anglais les a coupés de ce projet de société qui semblait exclusif aux francophones. Avec des événements comme la Crise de Saint-Léonard ou la loi 101, ils comprendront rapidement qu'ils n'appartiennent réellement à aucune communauté linguistique ; l'une les rejetait, alors que l'autre les utilisait²¹⁵.

On en vint à concevoir les Italiens du Québec comme de farouches opposants à la politique de francisation, et plus largement du nationalisme québécois. En leur imposant des étiquettes réductrices, les Québécois marquaient les Italo-Québécois comme « Autre ». Si les Québécois francophones réussissent à renverser leur statut minoritaire au sein de la province, d'autres devront pourtant occuper cette place : les allophones. À cet effet, le poème *Speak What* de Marco Micone est assez éloquent, soulignant l'hypocrisie de certains intellectuels québécois qui, s'étant enfin décolonisés linguistiquement et économiquement de la minorité anglophone, recréent les mêmes dynamiques avec les immigrants. Citons quelques passages :

Il est si beau de vous entendre parler
de la « Romance du vin »
et de *L'Homme rapaillé*
[...]
speak what

comment parlez-vous
dans vos salons huppés
vous souvenez-vous du vacarme des usines
and the voice des contremaîtres
you sound like them more and more

speak what now
que personne ne vous comprend
ni à Saint-Henri ni à Montréal-Nord
nous y parlons
la langue du silence
et de l'impuissance²¹⁶

²¹⁵ Par soucis de clarification, la rejection vient de la part de la communauté francophone. René Durocher, *et al. Op.cit.*, pp.603-604.

²¹⁶ Marco Micone. « Speak What », *Jeu : revue de théâtre*, no° 50, 1989, pp.84-85.

Ce poème est aussi une réponse flagrante au poème *Speak White* de Michèle Lalonde paru en 1968 qui dénonçait le statut colonisé des Québécois francophones. En reprenant la même structure et la même rythmique que le poème de Lalonde, Micone cherche à interpeller la population francophone en leur faisant comprendre qu'il existe un problème dans la façon dont l'intégration linguistique se fait. Le texte de Micone a été accueilli assez froidement²¹⁷ malgré le fait que celui-ci soit un fervent défenseur du fait français au Québec écrivant même dans son poème : « parlez-nous de votre Charte [...] délestez-vous de la haine et du cilice, imposez-nous votre langue »²¹⁸. Sa position francophile n'empêche pas Micone de garder une réserve avec la gestion du gouvernement québécois dans le dossier de l'intégration des populations allophones. En effet, il affirmera lors d'une entrevue de 1984 : « le grand problème, c'est qu'on a marginalisé les Québécois allogènes. On n'a pas essayé de comprendre les exigences et les problèmes spécifiques vécus par les communautés immigrantes. [...] c'est seulement les milieux progressistes de la communauté italienne qui font un effort honnête. De la part du gouvernement, hélas, il n'y a pas eu d'effort réel »²¹⁹. Si cette idée semble un peu dure à l'égard du gouvernement québécois, c'est pourtant une conception partagée par plusieurs, dont Mary Melfi :

Avant que le Parti québécois nous mette les uns contre les autres, j'éprouvais beaucoup de sympathie pour les Québécois, leur besoin de s'affirmer, de s'exprimer dans leur langue au travail, dans le milieu des affaires. C'est logique de vouloir diriger ses affaires dans la langue de la majorité. Quand le gouvernement québécois s'est mis à blâmer le Canada et tous les Canadiens pour les problèmes qu'il a, je n'ai plus marché. Le gouvernement n'avait pas le droit de se servir de ceux qui n'étaient pas francophones comme boucs émissaires. Alors que je faisais des efforts pour parler français avant les élections, j'ai arrêté de le faire après le référendum. [...] Nous sommes « les autres » et le demeurerons toujours²²⁰.

De fil en aiguille, les Italiens se sentirent exclus de la société québécoise à cause de leur statut d'allophone. Pour ceux qui décidèrent de s'intégrer à la frange anglophone, le poids de la différence fut encore plus dur à supporter comme le mentionne Melfi :

²¹⁷ Jacques Lanctôt. « Cantique des plaintes: Assez, c'est assez! », *Le Devoir*, vendredi 24 décembre 1994, p.A9; Theodora Vassaramva. « Speak Whatever », *Le Devoir*, vendredi 28 janvier 1994, p. A9; Gabrielle Juneau-Garneau. « Speak White Speak What », *Le Devoir*, lundi 31 janvier 1994, p. A6.

²¹⁸ Marco Micone. « Speak What », *loc.cit.*, p.85.

²¹⁹ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, p.270.

²²⁰ *Ibid.*, pp.194-195.

Le gouvernement québécois veut que les anglophones ici aient honte de leur passé et de leur présence au Québec. Il veut nous rendre responsables des difficultés que connaissent les pauvres francophones qui ont maintenant les meilleurs emplois dans le gouvernement québécois et les services publics. Je me sens coincée au Québec, et pleine d'amertume. [...] Les politiques actuelles veulent exclure ceux qui n'appartiennent pas à la race canadienne-française. [...] Il n'est pas suffisant de parler français pour être accepté au Québec. Il faut porter un nom français²²¹.

Avec la loi 101 passée, les immigrants qui ont choisi l'anglais ne se sentiront pas nécessairement inclus dans la nouvelle direction que prend le gouvernement québécois. Parler anglais, c'est s'opposer aux Québécois francophones dans l'esprit de plusieurs. Ceci dit, les rares qui furent scolarisés en français, ou qui choisirent le français comme langue véhiculaire, n'étaient pas nécessairement mieux acceptés. Ils demeuraient d'origine italienne, ce qui perpétuait les stéréotypes. Du moins c'est ce que Paul Tana affirmera de son expérience à l'école française : « il y avait un autre Italien ; dans toute l'école, on était deux. Ça a été, je me rappelle, assez difficile à cause des préjugés véhiculés à l'époque. Quand tu es jeune, entre enfants, tu te fais traiter de 'spaghetti' [ou] 'macaroni.' »²²². Le rejet de ses camarades a pourtant engendré quelque chose de plus grand, car cela représentait la conception que la société québécoise avait des Italiens :

« J'étais Italien à la maison, mais à l'extérieur j'essayais de me fondre, de disparaître en tant qu'Italien et ça je le vivais assez douloureusement. Ça n'a pas été facile du tout de me conformer [...]. J'avais honte de mes origines émigrantes. Le contexte de l'époque n'aidait pas. L'immigrant était inévitablement italien. Les préjugés, les farces racistes pleuvaient. J'essayais d'atténuer mon côté italien²²³.

Langue et culture

Il devient difficile de savoir pour la deuxième génération d'Italo-Québécois, de par leurs nombreux référents identitaires et linguistiques empruntés à plusieurs cultures, quelle place ils occupent dans la société québécoise. C'est une question que beaucoup d'entre eux se posent, et à laquelle plusieurs n'arrivent pas à répondre. Prenons comme exemple la discussion entre Pierre Curzi et Toni Nardi dans le documentaire *Caffè Italia Montréal*. Si les deux sont acteurs pour

²²¹ Melfi, cité dans Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, pp.193-194.

²²² *Ibid.*, p.222.

²²³ *Ibid.*, p.223.

les scènes de reconstruction historique dans la première partie du film, ils deviendront protagonistes par la suite en se livrant à la caméra, témoignant de leur situation spécifique. Curzi semble savoir très bien à quelle communauté il appartient, ayant été élevé par une mère québécoise francophone et un père italien : « je suis vraiment pas de la communauté italienne, j'suis vraiment d'la communauté québécoise... avec comme une couleur, c'est juste comme une couleur pour moi »²²⁴. Son père ayant été peu présent à la maison, Pierre Curzi n'a jamais vraiment appris l'italien et s'est donc intégré presque exclusivement à la communauté francophone²²⁵. Pour ce dernier, le positionnement social n'a pas été très difficile, car il n'a que très peu connu la culture italienne, ou même anglophone. Pourtant, cette situation est l'exception plutôt que la règle chez la deuxième génération qui côtoie généralement plusieurs milieux sociaux (écoles anglophones, amis francophones, famille italienne, etc.). À cet effet, le témoignage de Toni Nardi reste un des plus percutants permettant ainsi d'exposer la confusion qui traverse l'homme :

C'est vraiment étrange parce que quelqu'un, disons toi tu penses que je suis plus intégré, disons avec les Italiens, mais c'est étrange parce que quand je vais chez nous, ma mère a m'a déjà dit une fois que j'étais pas un vrai Italien. A m'a dit, « toé t'es pas Italien ». A m'a dit « t'es pas vraiment, tu »... je fais pas les choses que les Italiens font, je sais pas [c'est] quoi ça [...], mais en tout cas. [...] Mais c'est étrange, parce que quand je suis à Toronto les gens me disent que je suis Italien, je suis ethnique là, et je viens au Québec, je suis pas Québécois, j'va chez nous, j'suis pas Italien. Je connais les Québécois, je connais les anglophones, je connais les Italiens, mais avec cette expérience-là, moi je suis ni un, ni l'autre²²⁶.

Ce sentiment de ne pas savoir à quoi et à qui appartenir est souligné par beaucoup, affectant la perception qu'ont ces gens d'eux-mêmes et de leur identité. Ne faisant partie ni de la communauté italienne ni de la population francophone ou anglophone, les Italo-Québécois deviennent tiraillés entre plusieurs pôles d'attraction. Si certains savent bien où ils se positionnent socialement et culturellement, d'autres ne peuvent qu'être confus. Le poète et éditeur montréalais Antonio D'Alfonso ira dans le même sens dans son essai autobiographique *En Italiques* :

²²⁴ Paul Tana. *Caffè Italia Montréal*, Prod. ACPAV, 1985, vidéocassette (81 min.) : son., coul. ; 1/2 po. VHS.

²²⁵ *Ibid.*

²²⁶ *Ibid.*

Ce parcours personnel fait de moi un étranger en Amérique comme en Europe. [...] Enfant, j'ai vite compris que je ne possédais aucun pays d'origine, aucun pays d'appartenance et que, paradoxalement, je n'avais que des origines, des appartenances, mais pas de pays. Et c'est cette idée d'être sans pays qui m'a rendu différent de mes parents et de mes voisins francophones et anglophones²²⁷.

Cette étiquette a un effet pervers et néfaste, car elle contribuera à ostraciser cette génération d'Italo-Québécois qui ont de la difficulté à s'intégrer dans une ou l'autre des communautés. Cela contribue aussi à renforcer l'idée qu'une personne ne peut appartenir qu'à un seul groupe, négligeant ainsi son caractère pluriel. Nous verrons qu'à travers leurs œuvres de création, ces Italo-québécois s'attaqueront à cette idée en proposant une conception plus fluide du statut d'allophone. Il s'agira aussi de montrer que le multilinguisme propre aux communautés immigrantes constitue une richesse plus qu'un problème.

L'écriture romanesque, poétique, théâtrale et cinématographique : se (re)définir grâce à la/au(x) langue(s)

Si la question linguistique affecte la deuxième génération d'Italo-Québécois, ce sont probablement les créateurs de cette même génération qui resteront les plus chamboulés par cette situation. De par leur occupation, le langage se trouve au cœur de leur prise de parole et de leur (re)définition identitaire. C'est l'écriture et les mots qui sont leurs principaux médiums, les obligeant nécessairement à se questionner sur le choix de la (des) langue(s) de leur œuvre. En étant tous écrivains, ils ne peuvent échapper à cette réflexion. En ce sens, notre réflexion porte non pas sur le conflit linguistique, mais plutôt sur cette littérature dite « immigrante » qui en est le reflet²²⁸.

« Littérature mineure » : la nécessité dans le paradoxe

La situation des créateurs italo-québécois est particulière, car leur art est le récit d'une expérience marginale exprimée dans la langue de la minorité²²⁹. Selon les dires de Joseph Pivato,

²²⁷ Antonio D'Alfonso. *En Italiques*, op.cit., pp.17-18.

²²⁸ Fulvio Caccia. *La République métis*, St-Hippolyte, Balzac-Le Griot, 1997, p.60.

²²⁹ Dans le sens où le Québec constitue une minorité francophone dans la majorité d'anglophone que forme le Canada.

il s'agit de : « a minority literature in a minority literature »²³⁰, s'accordant l'appellation de *littérature mineure*. Il nous faut d'abord revenir sur la théorie littéraire de Gilles Deleuze et Félix Guattari pour bien comprendre ce que le terme implique : « une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, mais plutôt celle d'une minorité faite dans une langue majeure. [...] [Ainsi, le] caractère des littératures mineures, c'est que tout y est politique [...] [et] que tout prend une valeur collective »²³¹. Si toutes les créations italo-québécoises n'ont pas l'ambition d'être un récit collectif et politique, elles le sont bien malgré elles. Elles exposent toutes des visions personnelles de l'expérience migratoire qui, mises ensemble, forment un récit collectif dans tout ce qu'il offre de diversité.

En ce sens, la littérature italo-québécoise revêt nécessairement ce caractère mineur, du moins pour les auteurs écrivant en français et en anglais. Il faut noter que la grande majorité des créateurs italo-québécois écrivent dans l'une ou l'autre des langues officielles du pays, et cela est d'autant plus vrai chez la deuxième génération. Les quelques écrits en italien sont l'effort de la première génération principalement, et sont des récits avec nécessairement moins de visibilité. Et bien souvent, les récits qu'écrivent les créateurs italo-québécois portent sur l'expérience migratoire, mais ne s'adressent pas nécessairement aux Italiens : ils veulent parler aux Québécois. L'écrivain Pasquale Verdicchio le mentionne dans sa discussion avec Antonio D'Alfonso dans *Duologue* : « What is the use of publishing books in Italian in North America if you have alienated the Italian community here. You are not speaking to them. Your initial assessment and your initial intention is to distinguish yourself from them, which you do at every level »²³². En ce sens, écrire dans la langue majoritaire permet à l'écrivain immigrant de porter sa voix plus loin en atteignant la population hôte. Comme Joseph Pivato le mentionne : « by using only the language of the immigrant minority the Italian writer remains an outsider, often marginalized behind the language barrier. When he uses English or French, he encounters both an obstacle and a powerful attraction »²³³. Bien que l'anglais et le français apportent ses

²³⁰ Joseph Pivato. *Contrasts, op.cit.*, p.11.

²³¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari. *Op.cit.*, pp.29-31.

²³² Antonio D'Alfonso et Pasquale Verdicchio. *Duologue : On Culture and Identity*, Toronto, Guernica, 1998, p. 48.

²³³ Joseph Pivato. *Echo, op.cit.*, p.137.

restrictions dans l'exercice de création, ils permettent aussi d'ouvrir un dialogue et d'intégrer de nouveaux récits au canon littéraire québécois.

Plusieurs croient que parler la langue de la majorité, c'est se soumettre à sa façon de faire et à sa culture. Comme le mentionne Frantz Fanon dans *Peau noire, masques blancs* : « un homme qui possède un langage possède par contrecoup le monde exprimé et impliqué par ce langage »²³⁴. Bien sûr, il fait référence à la situation coloniale qui impose un pouvoir réel et symbolique sur des populations colonisées. La langue étant aussi une façon d'imposer le pouvoir colonial en marginalisant la langue de la majorité. Or, les Italiens de Montréal ne rentrent pas dans la catégorie des colonisés à proprement parler ; leur expérience est différente. En fait, selon Fulvio Caccia, l'immigration serait une colonisation inversée : « l'italophone ne peut évoquer la langue déssaisie, puisqu'il n'a pas vécu objectivement la colonisation. Sa position se trouve aux antipodes du colonisé. L'immigration étant une colonisation à l'envers, l'intellectuel immigrant n'aura donc pas à effectuer, à l'instar du Québécois de souche, un retour sur soi, puisqu'il sait qu'il perdra sa langue et sa culture »²³⁵. En en sens, l'appropriation de la langue majoritaire par les populations immigrantes est plutôt une façon de se faire une place dans la société d'accueil et d'obliger la population dominante à écouter leur discours.

Pourtant, il y a quelque chose d'un peu paradoxal à représenter l'expérience de la minorité dans la langue de la majorité. À cet effet, beaucoup croient qu'il n'est possible de représenter l'expérience de la différence culturelle d'un groupe qu'en le faisant à travers sa propre langue²³⁶. C'est ce que remarquent Gilles Deleuze et Félix Guattari à travers leur analyse de Kafka : « ce qui peut être dit dans une langue ne peut être dit dans une autre, et l'ensemble de ce qui peut être dit et de ce qui ne peut l'être varie nécessairement d'après chaque langue et les rapports entre ces langues [...]. Une langue peut remplir telle fonction dans telle matière, une autre dans une autre matière. Chaque fonction de langage se divise à son tour, et comporte des centres de pouvoir multiples »²³⁷. Justement parce que certaines langues sont associées à des souvenirs ou

²³⁴ Frantz Fanon. *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, p.14.

²³⁵ Fulvio Caccia. *La république métis*, *op.cit.*, p.65.

²³⁶ Joseph Pivato. « Representation of ethnicity as problem ... », *loc.cit.*, p.50.

²³⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari. *Op.cit.*, p.44.

des fonctions particulières, il est difficile d'exprimer pleinement une expérience dans une langue autre que celle par laquelle on l'a vécu et, ce, sans altérer le récit. Cette conversation entre Mary Melfi et sa mère expose ce problème, bien qu'il s'agit d'un exemple très imagé : « language also affects taste close your eyes and say *i pomodori*. And then tomato ... For an Italian a tomato doesn't have the rich, red flavour of *una pomodora*. One's mother tongue adds colour and texture; it enhances the flavour, adds spice. Change the vocabulary of the food you eat, and you change its taste »²³⁸. Pour elle, certaines choses ne peuvent être dites qu'en italien si on désire garder son essence. À bien des égards, la mère de Mary Melfi a bien raison de dire : « something is lost in the translation »²³⁹. Il apparaît difficile pour les créateurs italo-qubécois de construire un récit qui ne se déroule que dans une langue, simplement parce que leur quotidien est bien plus éclaté au niveau linguistique. Joseph Pivato a d'ailleurs beaucoup réfléchi au phénomène langagier chez les créateurs italiens : « languages, like mothers, are identities we grow within. If I experience life in one language, that experience belongs to that language²⁴⁰ ». En ce sens, choisir une langue de création est quelque chose d'assez particulier chez la deuxième génération d'Italo-Québécois pour qui le français, l'anglais et l'italien n'occupent pas toujours les mêmes fonctions. Voyons comment chacun a jonglé avec cette décision.

Écriture et langage : méthode de (re)positionnement

Nous remarquons vite que, de toutes les œuvres étudiées dans ce mémoire, aucune n'a fait de l'italien la langue principale de son contenu. Bien que Mary Melfi, Marco Micone, Antonio D'Alfonso et Paul Tana soient tous de descendance italienne, l'italien n'a jamais été la langue de prédilection pour leurs œuvres. Derrière cela se trouve surtout une question de circonstance. En fait, la plupart des jeunes de la deuxième génération ne maîtrisent plus assez bien l'italien pour pouvoir écrire dans cette langue²⁴¹. Or, si pratiquement aucun auteur de deuxième génération n'utilise l'italien comme langue principale de création, la majorité s'en sert pour

²³⁸ Mary Melfi. *Italy Revisited : Conversations with my mother*, Toronto, Guernica, 2009, p.33.

²³⁹ *Ibid.*, p.94.

²⁴⁰ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.96.

²⁴¹ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, *op.cit.*, p.196; D'Alfonso, Antonio. *Avril ou l'anti-passion*, Montréal, VLB éditeur, 1990, p.128.

agrémenter leurs textes que cela soit dans le titre de leurs livres ou poèmes, ou dans les dialogues²⁴². Dans le cas des dialogues, on utilise souvent l'italien pour conférer plus d'authenticité aux personnages. L'italien étant souvent la langue vernaculaire, elle reste celle par laquelle on arrive à mieux exprimer des émotions, des récits personnels ou des états d'âme. Cette langue est aussi, pour la deuxième génération, la langue du souvenir, mais aussi de l'exil²⁴³. Bien que cette langue soit peu présente, elle l'est assez pour colorer le récit. Car, qu'il le veuille ou non, le créateur d'origine italienne se voit forcé de se définir par rapport à la relation qu'il entretient avec la langue italienne²⁴⁴. La maigre présence de l'italien reste symbolique pour plusieurs : il s'agit d'une façon de rendre visible leur origine italienne. Car, comme le souligne J. Pivato : « people with the nationalistic conformist mentality want to believe that if a writer uses English or French he or she has adopted one of the majority cultures and no longer identifies with the ethnic community »²⁴⁵. L'utilisation de la langue n'a pourtant rien à voir avec la culture, nous y reviendrons.

À la lumière de cette information, la deuxième génération d'artistes italo-québécois s'exprimera alors soit en français ou en anglais dans leurs œuvres. Or, le fait d'utiliser l'une ou l'autre de ces langues (ou même les deux) ne résulte pas toujours d'un choix ; il s'agit parfois d'une nécessité. N'étant à l'aise à écrire que dans une de ces deux langues, certains créateurs n'ont pas eu besoin de choisir réellement. Le tout s'est imposé par lui-même en leur permettant toutefois d'exercer un contrôle sur cette langue et sur l'acte d'interprétation de celle-ci²⁴⁶. Chaque créateur exerce son art dans une, ou plusieurs, langues qui rend compte de sa réalité sociohistorique, sa subjectivité et son regard particulier.

Pour Marco Micone, c'est le français qui a toujours été sa langue de prédilection dès le début de sa carrière. Écrire en français devient un geste conscient et calculé qui lui permet d'amorcer un dialogue entre la culture francophone et italienne. Il est peut-être un des seuls créateurs à

²⁴² Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.97.

²⁴³ Fulvio Caccia. *La République métis*, *op.cit.*, p.61.

²⁴⁴ Joseph Pivato. *Contrasts*, *op.cit.*, p.159.

²⁴⁵ *Ibid.*, p.28.

²⁴⁶ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, pp.60-61.

n'avoir pas choisi d'écrire dans la langue de sa scolarisation ; par choix. Pierre L'Hérault le mentionnera justement : « représenter en français dans l'espace scénique québécois ce qui se passe dans le *villaggio*, c'est forcer l'espace québécois et l'espace italo-québécois à se voir non plus comme deux 'villages' fermés et isolés, mais comme un espace ouvert et complexe, éclaté et hybride »²⁴⁷. De ce fait, Micone est probablement le créateur italo-québécois à qui on peut le plus associer la thématique de la langue et qui a, selon Fulvio Caccia, le mieux exprimé le dilemme linguistique qui frappe les immigrants²⁴⁸. Pourtant, sa vision reste très axée sur l'intégration de ces derniers par le biais de la langue française. Une vision qui sera exprimée dans la pièce *Gens du silence*. On remarque une mise en abîme du choix de l'auteur à avoir pris la décision d'écrire en français à travers le personnage de Nancy : « Il faut que tu écrives en français pour que tout le monde te comprenne. Il faut que les jeunes puissent se reconnaître dans des textes écrits par quelqu'un qui a vécu comme eux, qui les comprend et qui veut les aider. [...] Tu écriras ce que tu voudras [Gino], mais c'est seulement si tu écris en français que notre culture aura une chance de s'affirmer et devenir une partie de la leur. C'est le temps ou jamais. »²⁴⁹. Dans les pièces du dramaturge, bien que les personnages soient clairement présentés comme des Italiens et que l'action se déroule souvent dans le domicile familial, la langue de communication demeure le français. Tous les échanges, ou presque, sont dans cette langue. Or, sachant que la situation montréalaise fait de ce portrait l'exception plutôt que la règle, cela relève d'une stratégie intéressante de Micone. Car si c'est le français que les personnages utilisent, ils le parlent différemment des Québécois de souche, principalement parce que leur rapport à cette langue est différent. À cet effet, le dramaturge écrit : « la recherche d'un niveau de langue que parleraient mes personnages a été longue et pénible. Les Québécois d'origine italienne n'ont pas encore une langue française bien à eux. On ne peut pas les faire parler comme des personnages québécois francophones [...]. Je ne voulais pas non plus les folkloriser et les ridiculiser en soulignant des lacunes linguistiques. Finalement, j'ai opté pour une langue populaire non joulisante »²⁵⁰. D'une certaine façon, le français représente

²⁴⁷ Pierre L'Hérault. « L'intervention italo-québécoise ... », *op.cit.*, p.196.

²⁴⁸ Joseph Pivato. *Contrasts*, *op.cit.*, p.156.

²⁴⁹ Marco Micone. *Gens du silence*, *op.cit.*, p.95.

²⁵⁰ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, *op.cit.*, p.267.

symboliquement la langue italienne dans l'ouvrage de Micone²⁵¹, c'est pourquoi il est parsemé d'expressions uniques et d'un son différent.

En ce sens, l'écriture de Micone se veut accessible, et évite de tomber dans une langue pittoresque qui aurait eu tendance à marginaliser et ethniciser les personnages²⁵². Mais, si le français occupe une grande place dans les pièces de Micone, ce n'est pourtant pas la langue unique de ses œuvres. On remarque souvent la présence de l'anglais et de l'italien au sein des dialogues. En effet, la pièce *Gens du silence* ouvre avec cette phrase : « Ceux qui nous ont chassés de notre pays et ceux qui nous ont marginalisés ici sont de la même race », qui est répétée tout au long des six premiers tableaux en 2 ou 3 langues des immigrants du Québec, en arrière-fond²⁵³. Cette juxtaposition de langues est là pour souligner la situation linguistique québécoise qui n'est pas totalement une opposition entre français et anglais. Avec cette simple phrase traduite, Micone souligne la présence d'autres langues qui existent au Québec, et d'autres cultures. Au-delà de cela, il éclaire aussi des dynamiques plus pernicieuses associées à la langue, comme l'association entre le français et le statut de citoyenneté. Dans *Déjà l'Agonie*, Danielle qui est une Québécoise de langue française discute avec son mari d'origine italienne, Luigi :

Danielle : C'est drôle... J'oublie toujours que tu es italien. Mes parents, mes amis : personne ne pense que tu es italien. Ils te trouvent tous... Je ne sais pas pourquoi tu insistes tant sur ton origine. Tu pourrais facilement passer pour un *vrai* Québécois.
Luigi (amusé) : Un vrai Québécois? Dis-moi ce que je dois faire! Est-ce que j'ai l'air plus vrai quand je suis debout ou assis? nu ou habillé? au soleil ou à l'ombre? quand je mange des pâtes ou des cretons? quand j'écoute du Vigneault ou du Verdi? si je vote PQ ou le NPD? Il faut que tu me le dises, mon amour. Je suis prêt à tout pour devenir un *vrai* Québécois (*Il se fait plus ironique.*) Peut-être que c'est le résultat d'une opération très complexe, d'une combinaison de plusieurs comportements. [...] (*Il modifie sa façon de parler.*) Il se peut que ce soit une simple question d'accent. Est-ce que je me rapproche plus du Québécois pure laine quand je parle italien avec un accent québécois ou lorsque je parle français avec un accent italien?²⁵⁴

²⁵¹ Jean-Pierre Dufiet. « Le *plus que français* ou la représentation de la langue italienne dans la *Trilogia* de Marco Micone », dans Alessandra Ferraro et Anna Pia de Luca. *Parcours migrants au Québec : l'italianité de Marco Micone à Philippe Poloni*, Udine/Italie, Forum, 2006, p.36.

²⁵² *Ibid.*, p.34.

²⁵³ Marco Micone. *Gens du silence*, *op.cit.*, p.19.

²⁵⁴ Marco Micone. *Déjà l'Agonie*, Montréal, L'Hexagone, 1988, p.29.

Le fait que même la femme de Luigi ne le voit pas comme un *vrai* Québécois est révélateur d'un problème entre la langue française et le nationalisme québécois, qui tire vers le nationalisme ethnique²⁵⁵. Malgré le fait que Luigi parle très bien français, celui-ci n'est toujours pas considéré comme un Québécois, alors que de toute évidence il semble s'être bien intégré à la frange francophone (femme francophone, milite pour le PQ, etc.)²⁵⁶. Pour être Québécois, il faut plus que simplement parler français, il faut être un « pur laine » aussi. Constat qui fait mal à Micone, qui conçoit cela différemment.

La réflexion de Micone sur la langue parle aussi de son absence : le silence. Par son titre « gens du silence », il souligne la difficulté pour les immigrants de s'intégrer complètement d'un point de vue linguistique. Ce que Joseph Pivato comprendra ainsi : « Marco Micone's plays, *Addolorata* and *Gens du Silence*, explore the loss of language and the suppression of the story of the immigrant. It is ironic that in Quebec where the immigrant has two or more languages to choose from he or she is left voiceless »²⁵⁷. Les gens du silence de Micone sont justement très volubiles :

À la fin des années soixante-dix, j'ai écrit *Gens du silence*. Je voulais donner la parole aux sans-voix, à ceux dont la langue était celle du silence et de l'impuissance. Je voulais que les spectateurs de n'importe quelle origine puissent se reconnaître dans ces personnages. Il fallait donc qu'ils s'expriment en français pour être compris par le plus grand nombre, un français populaire d'une grande simplicité et évitant le joutil, puisque celui-ci était l'apanage des francophones. Quelques mots italiens émaillant les dialogues rappelaient qu'Antonio, Anna et Annunziata parlaient une langue qui n'était pas la leur²⁵⁸.

La thématique du langage reste un aspect important pour Marco Micone, influençant la langue d'écriture et sa personnalité. Dès son arrivée au Québec, il comprit vite que sa situation linguistique²⁵⁹ était analogue à celle des francophones du Québec, c'est pourquoi il se porta solidaire de leur lutte²⁶⁰.

²⁵⁵ Pierre L'Hérault. « L'intervention italo-québécoise ... », *op.cit.*, p.192.

²⁵⁶ Marco Micone. *Déjà l'Agonie*, *op.cit.*, pp.38-39; pp.50-52.

²⁵⁷ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.99.

²⁵⁸ Marco Micone. « Traduire, tradire », *Spirale : arts • lettres • sciences humaines*, n° 197, 2004, p.28.

²⁵⁹ Il parle ici du rapport avec les différents dialectes et patois italien en rapport avec la langue italienne normative.

²⁶⁰ Marco Micone. *Speak What*, Montréal, VLB éditeur, 2001, p.9.

Pour Mary Melfi, le constat est toutefois différent. Celle-ci a opté pour l'anglais, dans un but de contestation, mais aussi et surtout par confort. S'étant intégrée au milieu anglophone, et déçue par la tournure du nationalisme québécois, celle-ci n'a jamais vraiment écrit en français. Il faut dire que cette dernière ne maîtrise pas très bien cette langue, ce qui rend inconcevable de l'utiliser pour la création. Cela n'empêche pourtant pas Melfi de porter une réflexion sur sa situation linguistique en tant qu'écrivaine anglophone au Québec :

Nous abordons ici un sujet délicat dont il m'est difficile de parler de façon objective. Comme écrivain ayant choisi de m'exprimer dans la langue anglaise, au Québec, je me sens délaissée, exclue du milieu culturel québécois. Le gouvernement ontarien m'a offert deux bourses d'études bien que je n'aie jamais vécu dans cette province. J'ai seulement été publiée là. Mais le gouvernement québécois n'a pas pris la peine de m'envoyer sa lettre de refus en anglais²⁶¹.

Melfi entretiendra donc un rapport particulier avec le langage marquant la forme et le contenu de ses œuvres, et surtout ses poèmes. Celui-ci est pourtant fort différent de celui de Micone, puisque l'écrivaine ne se portera pas vraiment à la défense de l'anglais. Sa relation avec le langage se fait plus par la forme de ses œuvres que par leur contenu, à l'opposé de Micone. Selon l'analyse de William Anselmi : « Melfi's poetry represents a form of language that does not pretend to speak *for* everyone. This language does not allow itself to be translated into one simple meaning; it has the ability to refer beyond the content of the text and beyond the here-and-now, thereby preserving the dynamics of quality of the text »²⁶². Son style d'écriture, qui comprend beaucoup de parenthèses et de trait d'union dans un effort de déconstruire les mots, est un exercice langagier. Melfi veut dissocier le mot de son sens propre ; une façon de montrer son refus d'une compréhension unique du langage²⁶³. Sans explicitement traiter de la thématique du langage dans ses œuvres, Melfi propose pourtant une écriture traversée par une réflexion profonde sur celui-ci. À cet effet, Antonio D'Alfonso et Pasquale Verdicchio soulèvent le caractère particulier des œuvres de Melfi : « You invented a language that will fit your needs. [...] Mary Melfi is doing that [too]. Not necessary in the same way that I do it, but somewhere

²⁶¹ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, *op.cit.*, p.193.

²⁶² Louise Hogan. « Acts of Figuration in Displacement », dans William Anselmi. *Mary Melfi : essays on her works*, Toronto, Guernica, 2007, p.60.

²⁶³ *Ibid.*, p.59.

else along the spectrum of language »²⁶⁴. La façon dont écrit Melfi se veut donc particulière. Dans un certain sens, son écriture demeure parfois conflictuelle, représentant les diverses identités qui la traversent²⁶⁵. L'impossibilité de concilier toutes les facettes de sa personnalité l'amène à aller au-delà de la langue, à travailler davantage la syntaxe pour illustrer cette conflictualité.

Au Québec, la situation des écrivains anglophones est parfois difficile, du moins l'expérience de Melfi semble l'avoir été. Elle n'est pourtant pas la seule à soulever ce fait, et à révéler un certain sentiment de peur ou d'imposteur. L'auteur Antonio D'Alfonso en sait aussi quelque chose. Bien que celui-ci soit né au Québec, maîtrisant aussi bien l'anglais que le français, son travail sera difficile par moment et cela est principalement dû à son rôle d'éditeur de la maison d'édition Guernica. C'est principalement son statut trilingue qui dérangera. La situation entre le Québec et le Canada anglais rendra la tâche complexe. Au Canada à cette époque, on ne peut être à la fois éditeur québécois francophone et éditeur canadien anglophone, ou bien éditeur québécois anglophone et éditeur canadien francophone ; il faut choisir une seule langue de travail²⁶⁶. Comme éditeur, D'Alfonso se heurta donc aux politiques linguistiques strictes qui l'empêchent de toucher des subventions²⁶⁷. Dans son travail d'écrivain, la question de la langue sera vécue plus intérieurement et sera une thématique qui animera ses écrits, surtout sa poésie. Il écrira : « Fasciné par le langage comme par un paysage. L'expérience tactile des mots [...] Pourquoi le langage a-t-il modifié ma façon de vivre? »²⁶⁸. Il est de ceux qui s'amuse avec les langues et les mélangeront de façon toujours très fluide. Son poème Babel en est un bon exemple :

Nativo di Montréal
élevé comme Québécois
forced to learn the tongue of power
viví en Mexico come alternative
figlio del sole e della campagna²⁶⁹

²⁶⁴ Antonio D'Alfonso et Pasquale Verdicchio. *Duologue*, *op.cit.*, pp.30-31.

²⁶⁵ William Anselmi. « Mary Melfi's Poetry in Parentheses » dans William Anselmi. *Mary Melfi*, *op.cit.*, pp.63-64.

²⁶⁶ Antonio D'Alfonso. *En Italiques*, *op.cit.*, p.88.

²⁶⁷ *Ibid.*, pp.88-89.

²⁶⁸ Antonio D'Alfonso. *L'autre rivage*, Montréal, Édition du Noroît, 1999, p.74.

²⁶⁹ *Ibid.*, p.47.

L'écriture est pour D'Alfonso une sorte de laboratoire qui lui permet d'explorer le lien entre identité et langue. Pour lui, l'auteur italien²⁷⁰ au Canada est comme un enfant sans langue maternelle : il n'a pas de vocabulaire²⁷¹. Ce n'est qu'en saisissant d'abord le sens de son identité que celui-ci pourra trouver les mots par lesquels s'exprimer²⁷².

La situation de Paul Tana est plus singulière que celle de Micone, D'Alfonso ou Melfi, du seul fait que son médium de création est différent. Le cinéma lui permet d'aborder autrement la question de la langue dans son art. Au début de sa carrière, Paul Tana s'est d'ailleurs beaucoup interrogé sur ce que devait être sa langue de création, et aussi sur le fait d'introduire des personnages italiens dans ses films²⁷³. Faire parler ses personnages en italien plutôt qu'en français consistait aussi à révéler au grand jour son appartenance et identité italienne. Pourtant, comme Tana s'est intégré par sa scolarisation à la portion francophone, le choix ne s'est pas posé entre l'anglais et le français. Le français restait la seule langue par laquelle il lui était possible de créer. C'est pourquoi ses premiers films ne sont tournés qu'en français, et sans personnages italiens. Même dans *Les Grands Enfants*, qui est son premier film à mettre en scène un personnage d'origine italienne dans un rôle important, les dialogues se déroulent exclusivement en français. Le personnage de Jeanne Rossi est pour Tana le produit de sa réconciliation entre son appartenance québécoise et italienne²⁷⁴, qu'il avait jusqu'alors vécu difficilement. Rossi se veut donc une Italienne de deuxième génération qui parle un français aux accents québécois prononcés et très peu d'italien²⁷⁵. En quelque sorte, il s'agit de Paul Tana.

Ce n'est réellement qu'avec *Caffè Italia Montréal* que Tana affirme sa place au sein de la communauté italienne de Montréal. Comme il s'agit d'un docu-fiction, les langues présentes varient énormément. Pour la portion de reconstitution historique, Tana utilise l'italien, l'anglais et le français selon les situations et dans un souci de véracité²⁷⁶. Ce qui demeure intéressant,

²⁷⁰ Il s'agit d'un terme utilisé par D'Alfonso pour désigner les auteurs d'origine italienne sans utiliser un terme nationaliste.

²⁷¹ Antonio D'Alfonso. *En Italiques*, op.cit., p.52.

²⁷² *Ibid.*, p.52.

²⁷³ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, op.cit., pp.224-225.

²⁷⁴ *Ibid.*, p.226.

²⁷⁵ Paul Tana. *Les Grands Enfants*, Prod. ACPAV et al., 1980, vidéocassette (83 min.) : son., coul.; ½ po. VHS

²⁷⁶ Paul Tana. *Caffè Italia Montréal*, op.cit.

c'est que la plupart des témoignages de la part de membres de la communauté italienne sont faits en français. Quelques-uns sont en anglais ou en italien, mais la plupart s'expriment en français. *La Déroute* va dans ce sens, montrant une famille d'origine italienne qui parle en français à la maison et dans ses communications extérieures. Pourtant, il y a toujours la présence de l'italien et de l'anglais qui se fait sentir dans l'œuvre de Tana. S'il tourne principalement en français, il ne le fait pas exclusivement. Déjà, *La Sarrasine* est tournée en grande partie en dialecte sicilien. Tentant d'être le plus fidèle possible à la situation linguistique des immigrants de première vague que représentent Ninetta et Giuseppe, Tana a pu se permettre cela à cause de la présence de sous-titres²⁷⁷. Pour Tana, « la langue utilisée dans les films est importante parce qu'elle crée des modèles, ou du moins une référence au niveau de l'imaginaire »²⁷⁸. Bien que le film demeure une exception dans le curriculum de Tana, qui a priorisé le français pour le reste de ses films, il n'en est pas moins important. Évidemment, le choix du dialecte italien est dicté partiellement par le souci documentaire. Pourtant, faire parler Giuseppe et Ninetta en italien, c'est aussi une façon de les rendre visibles et de confronter les Québécois à cette présence italienne qui est là pour rester. La scène finale est d'ailleurs très percutante. On y voit Ninetta, toute de noir vêtue, marcher dans un paysage d'hiver blanc ; une tache noire sur un fond blanc. Pour Tana, le blanc représente l'uniformité d'une culture qui se verra modifiée peu à peu par l'arrivée de ces « taches » noires au milieu de cette neige²⁷⁹.

Pourtant, il faut comprendre que pour certains, le choix de la langue de création n'est jamais totalement réjouissant. Ce n'est pas chose facile que de transmettre une expérience particulière dans des langues qui nous sont toutes un peu étrangères, ce qui est le cas de beaucoup d'immigrants. Prenons la confiance de l'auteur Pasquale Verdicchio à ce propos : « I felt it was not a language adequate for what I wanted to say. It did not represent me »²⁸⁰. En ce sens, la connaissance de diverses langues cause parfois une désappropriation qui crée un vide chez le créateur. C'est un constat qui semble s'étendre à d'autres. À cet effet, Antonio D'Alfonso se

²⁷⁷ Gilles Marsolais. « Le chemin du non-retour », *24 images*, n° 60, 1992, p.6.

²⁷⁸ Marie-Claude Loiselle. « Entretien avec Paul Tana », *24 images*, n° 60, 1992, p.8.

²⁷⁹ Carlo Mandolini. « Paul Tana », *Séquences : la revue de cinéma*, n° 158, 1992, p.18.

²⁸⁰ Antonio D'Alfonso et Pasquale Verdicchio. *Duologue, op.cit.*, p.31.

dira déçu de la qualité de son écriture, car même s'il peut utiliser l'anglais, le français et l'italien, il dit pourtant ne maîtriser aucune de ces langues complètement²⁸¹.

Un plaidoyer pour un pluralisme linguistique

À bien des égards, la littérature italo-québécoise est un reflet de la situation politique et linguistique au Québec et dans le reste du Canada, et plus précisément entre les francophones et les anglophones²⁸². Leur vision permet d'insérer dans ce récit binaire une troisième voie qui éclaire des dynamiques et problématiques différentes. La situation linguistique du Québec et la relation qu'entretiennent les créateurs italo-québécois avec l'anglais, le français et l'italien les amènent à vouloir montrer que chaque langue a une place dans leur quotidien, ne serait-ce que minimalement. On constate rapidement à travers les œuvres de création de Melfi, Tana, Micone et D'Alfonso que ceux-ci ont une façon propre à eux de s'exprimer. Beaucoup le font à partir d'une langue hybride, qui entremêle français, anglais et italien dans une certaine fluidité. Et comme le remarque l'historienne Ioanna Laliotou, l'hybridation de la langue nationale est un gage de l'expérience migrante²⁸³. Pour les Italo-Québécois, il s'agit de briser la hiérarchie linguistique qui oppose français et anglais en offrant une langue métissée qui les met sur un même pied d'égalité. En effet, « il y a dans cette pratique multilingue, et la [non—] hiérarchie linguistique qui en fait parti, un élément de résistance dans la mesure où l'on revendique la reconnaissance du pluralisme linguistique de la population québécoise »²⁸⁴. C'est l'accumulation des connaissances linguistiques qui marque la distinction positive proposée par ces Québécois et non pas les langues elles-mêmes²⁸⁵, proposant un nouveau modèle de compréhension des langues au Québec. C'est pourquoi, aussi, on retrouve autant de cette langue hybride dans les œuvres italo-québécoises, qui est surtout le fait de la deuxième génération. Par exemple, dans *La Déroute* de Paul Tana, Bennie s'exprime dans un français teinté de termes et expressions anglophones²⁸⁶. Naviguant entre plusieurs communautés linguistiques, les jeunes

²⁸¹ Joseph Pivato. « Representation of ethnicity ... », *loc.cit.*

²⁸² Du moins, c'est ce que croit Joseph Pivato et Fulvio Caccia. Joseph Pivato. *Contrasts, op.cit.*, p.155.

²⁸³ Ioanna Laliotou. *Op.cit.*, p.129.

²⁸⁴ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité ... », *loc.cit.*, p.98.

²⁸⁵ *Ibid.*, p.97.

²⁸⁶ Paul Tana. *La Déroute, Prod. ACPAV, 1998, vidéocassette (111 min.) : son., coul.; ½ po. VHS.*

italo-québécois auront donc ce réflexe de combiner les différentes langues véhiculaires de leur quotidien. Il s'agit d'une dynamique qu'on retrouve aussi chez beaucoup de personnages de Micone, bien que ceux-ci y intègrent davantage l'italien²⁸⁷. Ce pluralisme linguistique est un élément qui semble unifier la deuxième génération et qui apporte même un élément de fierté chez ces derniers. Voici quelques commentaires que la chercheuse Anne-Marie Fortier a recueillis auprès d'Italo-Québécois de deuxième génération au début des années 1990 : « Je me sens supérieur de connaître une autre langue. Je me sens supérieur à toi, par exemple, si tu ne parles pas plus [que le français] » ou bien « Je me sens orgueilleuse de savoir trois langues »²⁸⁸. L'utilisation d'une langue hybride est donc quelque chose de positif, et qui permet d'affirmer un pan de l'identité de cette génération. On le constate dans les témoignages des plus jeunes dans le documentaire *Caffè Italia*. Carmine De Angelis, Martha De Angelis ou même Tony Nardi et Aldo Nova ont tous une façon bien à eux de s'exprimer qui mélange langues, expressions et références culturelles²⁸⁹. Si leur façon de s'exprimer est pour chacun différente, il s'agit pourtant chez tous d'une forme de métissage de la langue.

Leur utilisation d'une langue hybride est aussi un message : celui d'arrêter de systématiquement associer langue, culture, identité et nation. Et, là-dessus, c'est le poète et éditeur Antonio D'Alfonso qui est le plus virulent :

On nous apprend que deux cultures prévalent dans ce pays, mais parfois 'l'étranger' qui entend parler de ces deux soi-disant cultures distinctes dans une troisième langue, celle de son origine, n'en voit qu'une seule. Il n'y a pas de différences quand elles sont traduites dans une troisième langue. La culture ne peut pas être réduite à la langue et la langue elle-même ne [peut] pas englober toute la culture²⁹⁰.

Cette prise de parole sera importante dans l'histoire de la communauté italienne, car elle marquera l'intégration claire de celle-ci au sein de la société québécoise, tout en affirmant sa « couleur » particulière et son identité distincte. C'est pourquoi elle ne pourra que difficilement

²⁸⁷ Pensons à Mario et Gino dans *Gens du silence* ou bien Johnny dans *Addolorata*.

²⁸⁸ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité... », *loc.cit.*, p.97.

²⁸⁹ Paul Tana. *Caffè Italia Montréal, op.cit.*

²⁹⁰ Antonio D'Alfonso. *En Italiques, op.cit.*, p.58.

se faire en une seule langue, d'où l'utilisation d'une langue hybride. Bien que cela ne soit pas propre à la communauté italienne²⁹¹, c'est une dimension qui reste importante pour elle.



À la lumière de cette analyse, il est permis de constater que la langue pose un défi majeur dans la (re)définition identitaire des créateurs italo-québécois de deuxième génération. Peu importe quelle langue sera utilisée pour le travail, la vie quotidienne et les échanges, aucune situation ne semble idéale dans une société qui vit difficilement avec la présence de deux langues de communication officielles (et officieuses après les lois linguistiques). L'opposition entre la langue française et anglaise affectera le quotidien des Italo-Québécois qui ont dû faire un choix entre ces deux langues, ou du moins c'est ce qu'on leur a fait croire. Cette impossibilité de faire consensus amènera parfois un sentiment d'imposture pour certains, ou bien de rancunes pour d'autres. Pourtant, plus largement, cela amènera aussi la possibilité de choisir une troisième voie : celui du pluralisme linguistique. Les créateurs italo-québécois de deuxième génération essaieront d'éviter la hiérarchisation entre le français et l'anglais en tentant de comprendre les langues plutôt comme un outil rassembleur plutôt que diviseur. Cette troisième voie sera celle de l'hybridité et du métissage. Évidemment, chaque créateur a une préférence pour une langue ou une autre dans leur création. Cela est le reflet de leur éducation et de leur socialisation bien plus qu'une prise de position. Même Micone, qui a une opinion très claire sur la place du français au Québec, ne conçoit pas l'anglais comme étant inférieur au français. Dans tous les cas, le choix d'une langue d'écriture imposera à cette génération une définition d'eux-mêmes avec laquelle ils devront vivre. Et c'est à travers leurs œuvres que cette hybridité linguistique ressortira le plus, en dévoilant ainsi d'autres façons de vivre la situation linguistique au Québec. Leur art est aussi une prise de parole, afin de briser le silence entourant parfois la situation des immigrants. C'est pourquoi les créateurs italo-québécois utilisent leur voix afin de parler de leurs parents. Il s'agit d'une façon de les rendre visibles aux yeux des Québécois francophones et anglophones. Comme le constate Joseph Pivato : « these authors are using their work to speak

²⁹¹ Sean Mills constate la même dynamique chez plusieurs Haïtiens qui passe de l'anglais au français dans la même phrase sans s'en apercevoir; une dynamique où identité et langue se mélange naturellement. Sean Mills. *A Place in the Sun*, *op.cit.*, p.93.

for the generation of their parents; that silent group of immigrants who came here to work, people who have remained inarticulate because of language education and struggle. [... They are using their work] to make this invisible generation of parents visible, to make them real »²⁹².

Pourtant, la place qu'occupent les parents dans les œuvres de création de cette deuxième génération n'est pas toujours des plus agréables. Car, parler des parents revient à parler de relations intergénérationnelles, qui sont parfois conflictuelles. À bien des égards, le fait de n'avoir pas de langue commune joue beaucoup sur ces relations. Comment est-il possible d'échanger, de raconter, de parler sans mots communs? Si la situation linguistique crée un fossé entre les générations, il ne faut pas croire qu'il s'agit de la seule raison de cet écart. À bien des égards, les relations intergénérationnelles se comprennent plus largement qu'en termes de langues. Il s'agit bien souvent d'une question de valeurs et de cultures. Comme le mentionne la mère de Mary Melfi : « *Cara*, I understood you. It's not a question of language. Even if you spoke better Italian, and I, English, we would have problems communicating. You sit across the table, but there is an ocean between us. The distance can never be bridged »²⁹³. Cette distance, nous le constaterons, s'installera aussi à cause des divergences entre le système familial, qui se veut souvent très patriarcal, et le système sociétal plus moderne qui apportera de nouvelles idées aux jeunes du Québec. La deuxième génération d'Italo-Québécois sera de plus en plus attirée par ce que la modernisation du Québec apporte, dont le discours féministe. Bien vite, cela les amènera à s'opposer à la structure familiale patriarcale, et par le fait même à leurs parents.

²⁹² Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.113.

²⁹³ Mary Melfi. *Italy Revisited*, *op.cit.*, p.126.

CHAPITRE 3

RÉCITS ET REGARDS FÉMININS CHEZ LA DEUXIÈME GÉNÉRATION : QUAND LES RAPPORTS DE GENRE RIMENT AVEC LES RELATIONS INTERGÉNÉRATIONNELLES

Parcourir la thématique de la langue nous a permis de constater que la prise de parole est importante au sein de la deuxième génération, et d'autant plus chez les créateurs. C'est à partir de la langue qu'ils arriveront à partager leur expérience migratoire et à rendre visible une histoire encore méconnue de la population québécoise. Or, la prise de parole permise à travers la création artistique ne représente pas la même charge identitaire pour chacun. Pour les femmes, elle devient aussi le symbole d'une certaine émancipation. Parler, écrire, s'exprimer, c'est autant de façon de briser l'image de la « femme italienne » soumise et silencieuse. C'est rejeter aussi les rôles traditionnels associés aux femmes. De plus en plus, les auteures d'origine italienne réussiront à s'imposer dans le paysage littéraire italo-québécois en apportant une vision particulière de l'expérience migratoire : celle des femmes. Pourtant, elles ne seront pas les seules à le faire. Leurs compatriotes masculins aborderont eux aussi de plus en plus cette perspective. En mettant en avant-plan la réalité féminine dans leurs œuvres, les créateurs et créatrices italo-québécois(es) de la deuxième génération tentent de rééquilibrer la trame narrative de l'histoire migratoire en donnant une voix à ces femmes et à rompre le silence qui les entoure. Ce sont les écrivains, et non les historiens, qui transmettront cette histoire pour la première fois²⁹⁴.

L'histoire féminine et les rapports de genre demeurent des thèmes importants chez les créateurs italo-québécois. Et comme le patriarcat imprègne fortement la structure familiale italienne, la réflexion sur les rapports de genre est aussi une réflexion sur la première génération et le fossé intergénérationnel qui les sépare de la deuxième. Le sociologue Kurt Danziger le constatera dans son étude sur l'acculturation chez les jeunes filles italiennes : « the allocation of responsibilities within the family may be more clearly divided by sex in Italian families than in

²⁹⁴ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.164.

non-immigrant families. [...] There would be pressures on [young immigrant females] to adhere to a sex-role pattern that clearly deviates from what constitutes the norm in the community that surrounds them »²⁹⁵. En ce sens, la question du genre est intimement liée aux relations intergénérationnelles, puisqu'on détermine d'emblée les rôles que doivent tenir les femmes et les hommes au sein de la famille ainsi que les libertés qu'on leur attribue. Pourtant, il faut être vigilant avec l'interprétation de Danziger qui offre peu de nuances. Si la structure familiale italienne est bel et bien marquée par une conception de genre, la réalité se veut plus complexe.

Selon Elena Piezzo :

... to suggest that Italians seek to control daughters to maintain culture does not seem to be consistent with the general patterns of the Italian immigrant community or their motivation for cohesiveness. More appropriately, the demands placed on daughters have more to do with participating in the division of labour than in training girls to accept a prescribed Italian cultural identity. Italian girls, at a young age, are expected to learn household duties because it is unacceptable to be idle. [...] Although they are being prepared to be a wife and mother, a role clearly defined by sex, it has more to do with empowerment, to be able to one day run their own households, than cultural persistence²⁹⁶.

Avancer l'hypothèse d'une persistance culturelle apparaît un peu erroné, surtout que l'on sait que la division sexuelle des tâches en Italie rurale n'était pas aussi marquée²⁹⁷. La vie paysanne n'était pas divisée au couteau entre la sphère privée féminine et la sphère publique masculine, le rôle de reproductif des femmes et le rôle de producteur des hommes ou bien entre le « travail » et la « vie »²⁹⁸. En fait, les divisions n'apparaissent pas toujours clairement puisque tous deux se partageaient les tâches au champ et à la maison ; on peut donc dire que le modèle de domination masculine/soumission féminine est trop simple et laisse peu de place aux nuances²⁹⁹. À bien des égards, la séparation des rôles basés sur le sexe s'est plutôt accentuée avec l'arrivée

²⁹⁵ Kurt Danziger. « The Acculturation of Italian Immigrant Girls », *International Journal of Psychology*, vol. 9, n° 2, 1974, p.130.

²⁹⁶ Elena Piezzo. *The Crucible of Culture: Ethnicity and the Second Generation Italian-Canadian Woman in Toronto*, Toronto, Université de Toronto, Département d'éducation, histoire et philosophie, mémoire de maîtrise, 1997, p.29.

²⁹⁷ Mary Melfi. *Italy revisited*, *op.cit.*, p.36.

²⁹⁸ Donna Gabaccia. *From the Other Side*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, p.17.

²⁹⁹ Franca Iacovetta. « From Contadina to Worker : Southern Italian Immigrant Working Women in Toronto, 1947-62 », dans Jean Brunet. *Looking into my sister's eyes : an exploration in women's history*, 1985, p.200.

des immigrants italiens en Amérique du Nord, avec la disparition du mode de vie agricole. Selon l'interprétation de Piezzo, cette division se veut plus une émancipation qu'une persistance culturelle en permettant aux femmes d'être plus en contrôle de leur maisonnée et de pouvoir se débrouiller seules. Danziger a pourtant raison d'affirmer que « whether it is a question of role specialization or of individual autonomy, traditional patterns affect the girl more than they do her brothers »³⁰⁰.

En ce sens, la (re)définition identitaire des membres de la deuxième génération part bien souvent de leur milieu familial et surtout de la relation qu'ils ont avec leurs parents. On ne s'étonnera pas que ceux-ci fassent office de modèles pour cette génération qui se servira d'eux comme point de départ à leur identité. Qu'ils soient des modèles positifs ou négatifs, la structure familiale et les relations intergénérationnelles forment un élément important de cette génération afin de se (re)positionner dans la société. Parler des parents et de la famille dans leur œuvre revient aussi à parler d'eux, de leurs valeurs et de leur identité. Dans bien des cas, cela prend la forme d'une opposition, d'un conflit générationnel. Les parents véhiculent un système de valeurs et de référence qui ne concordera pas toujours avec le système dans lequel évolueront les enfants à travers leur scolarisation et leur socialisation en sol québécois. En ce sens, cette génération se retrouve souvent dans une position où elle croit devoir choisir entre la culture traditionnelle italienne et la culture nord-américaine plus ancrée dans les valeurs de modernité. Pierre L'Hérault affirme d'ailleurs que « le conflit des générations sert à opposer deux discours : le discours des parents, celui du vécu direct ; le discours des enfants, celui du vécu distancé. L'opposition est renforcée par le fait que ces derniers ont des moyens d'analyse que n'ont pas les premiers »³⁰¹. Le conflit intergénérationnel dans les familles italo-québécoises de l'après-Révolution tranquille, c'est un conflit de valeurs et d'idéaux bien souvent. Si ce type de conflit n'est pas propre aux familles immigrantes, il se retrouve pourtant accentué par la situation migratoire.

³⁰⁰ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.32.

³⁰¹ Pierre L'Hérault. « Entre essai et autofiction : l'indécision générique dans l'écriture de Marco Micone », dans Alessandra Ferraro et Anna Pia de Luca, sous la dir. de. *Parcours migrants au Québec : L'italianité de Marco Micone à Philippe Poloni*, 2004, pp.27-28.

Ce chapitre se propose donc d'explorer les récits féminins dans le travail des créateurs et créatrices italo-qubécois(e)s, et plus particulièrement son intersection avec les relations familiales. La structure traditionnelle familiale, les parents et la relation qu'entretiennent les enfants avec ces derniers forment la trame narrative de nombreux récits. On constate que le père comme la mère occupent un rôle précis dans la famille italienne qui s'aligne souvent avec les stéréotypes de l'époque concernant les rôles genrés. Plus que le père, c'est la mère qui fait office d'élément central dans les écrits de la deuxième génération. Dans bien des cas, on se servira d'elle comme élément de base d'identification, tant au niveau culturel, linguistique que de la personnalité. On voit en elle ce qu'on veut devenir (ou ce qu'on veut éviter de devenir), tout comme les éléments que l'on garde et rejette de la culture italienne traditionnelle. Nous explorerons donc davantage la figure maternelle dans ce chapitre, bien que nous n'écartions pas l'impact de la figure paternelle. Malgré son absence physique au sein de plusieurs familles italiennes, il n'en demeure pas moins que le père évoque des sentiments chez les enfants qui affectent le processus d'identification. Il représente souvent le patriarcat et la figure emblématique de la domination des femmes. Le père, c'est souvent l'ennemi à abattre, celui contre qui toute la famille se dresse. Toute la famille parce que les enfants, comme le souligne Pierre L'Hérault, « se place[nt souvent si ce n'est pas toujours] du côté des femmes ; du côté du féminisme »³⁰².

Que ce soit Mary Melfi, Paul Tana ou Marco Micone, tous aborderont, à un moment ou un autre, une perspective féminine dans leurs œuvres. Elena Piezzo écrira à propos de la littérature italo-canadienne : « while historians have begun to record the Italian immigrant woman's role in Canada, in some ways it is creative literature that has best recorded the emotional, and psychological impact of immigration on women »³⁰³. D'une part, les écrits de la deuxième génération sont à la fois une façon de rendre visible une histoire encore majoritairement invisible et permettent de retravailler une image des femmes italiennes qui se veut plus proche de la réalité. D'autre part, cela reflète aussi le climat sociopolitique de l'époque qui voit apparaître la résurgence du féminisme au Québec³⁰⁴. Cette deuxième vague féministe y est pour beaucoup et

³⁰² Pierre L'Hérault. « Entre essai et autofiction... », op.cit., p.28.

³⁰³ Elena Piezzo. *Op.cit.*, pp.44-45.

³⁰⁴ Denyse Baillargeon. *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, p.181.

semble avoir eu un impact chez les créatrices, mais aussi les créateurs. Pourtant, il existe une différence notable entre les écrits des hommes et des femmes. Marino Tuzi expliquera que : « the difference in emphasis between male and female writers indicates that there is a correlation between the fictional construction of gender and the way that gender is socially and culturally constituted. Italian Canadian women's writing invokes not just a feminized awareness of gender identity, but also the social text which historically has enclosed the life of the female subject »³⁰⁵.

Nous accorderons donc une attention particulière aux créatrices dans ce chapitre. Pour les jeunes femmes, l'époque est au changement et au progrès. Les avancées en matière d'emploi et d'éducation vont de pair avec la résurgence du féminisme qui, contrairement à celui de la première vague, s'attaque aux fondements même des rapports de genre³⁰⁶. On dénonce alors les « inégalités entre les hommes et les femmes, de la discrimination sexuelle et de la domination masculine tant dans l'espace public que dans la sphère privée »³⁰⁷. Plus que les hommes, les femmes de la deuxième génération seront particulièrement marquées par ce sentiment d'entre-deux qui caractérise la plupart des immigrants. En plus de devoir naviguer entre plusieurs langues et plusieurs cultures, elles devront aussi évoluer à travers une époque où les rôles traditionnels féminins (mère, épouse, ménagère) commencent à être remis en question. Les femmes prennent peu à peu conscience que le modèle imposé par leur milieu familial n'est pas l'unique modèle à suivre. Elles devront donc se positionner par rapport à ce que la société patriarcale leur dicte et ce que le mouvement féministe leur propose. À cet effet, les trajectoires identitaires des créatrices italo-québécoises seront semblables, bien que divergentes. Elles devront non seulement assumer leur identité en tant que femme, mais aussi en tant qu'Italienne. Dans bien des cas, ce sont les créatrices qui arriveront le mieux à déconstruire, ou du moins questionner, les stéréotypes de genre. Leur position et leur expérience concrète les rendront plus conscientes de ces idées préconçues et tenteront de les remettre en question.

³⁰⁵ Marino Tuzi. *The Power of Allegiances : Identity, Culture, and Representational Strategies*, Toronto, Guernica, 1997, pp.17-18.

³⁰⁶ Denyse Baillargeon. *Op.cit.*, p.181.

³⁰⁷ *Ibid.*, p.181.

Le fossé générationnel : quand la deuxième génération parle des parents

En venant s'installer au Canada, les parents avaient en tête d'offrir de meilleures chances à leurs enfants ; ironiquement, c'est l'éducation que ces derniers ont reçue en terre québécoise qui les a éloignés de leur famille et de leurs racines³⁰⁸. Bruno Ramirez explique bien ce phénomène dans son texte « Italiens et Québécois » :

Par ailleurs, ni l'autorité des parents ni leurs attentes n'ont pu empêcher l'éducation de servir également d'instrument de socialisation hors du foyer et de mettre la jeunesse italienne en contact avec la modernité. Il devenait, dès lors, inévitable que les valeurs des enfants se heurtent à celles des parents, ce qui engendrait tensions, désaccords, et parfois violence dans nombre de foyers italiens. Il ne s'agissait pas seulement d'un conflit entre générations affectant les couches les plus intimes de la vie communautaire : dans ce contexte d'immigration et d'établissement en terre étrangère, la mise en question ou le rejet des valeurs parentales – en l'occurrence, patriarcales – ont pu facilement être perçus comme obstacles à la réussite des objectifs inhérents à la migration³⁰⁹.

Cette image de famille brisée va à l'encontre du mythe pourtant important de la famille italienne heureuse et unie³¹⁰. Soit, elle est peut-être plus fidèle à la réalité, du moins à la perception qu'a la deuxième génération de son milieu familial. À mesure que les enfants s'intègrent dans les milieux francophone ou anglophone, le fossé générationnel se creusait peu à peu. En l'occurrence, et comme le souligne Ramirez : « ce type de conflit a aussi frayé la voie aux problèmes d'identité sociale et culturelle qui se sont manifestés chez de nombreux éléments de la jeunesse italienne. Il n'est pas étonnant que ce thème ait été le sujet privilégié de plusieurs romanciers, dramaturges et cinéastes d'origine italienne »³¹¹. Pris entre deux mondes qui semblent parfois aux antipodes, soit celui des parents et celui de l'école et des amis, la deuxième génération sent le besoin de choisir l'un des deux, ou du moins de sélectionner ce qui leur ressemble le plus, dans chacun des mondes. C'est à travers ce processus de (re)positionnement qu'ils tenteront de cerner leur identité, de trouver qui ils sont et quelles valeurs leur sont importantes.

³⁰⁸ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.141.

³⁰⁹ Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », *op.cit.*, p.86.

³¹⁰ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.177.

³¹¹ Bruno Ramirez. « Italiens et Québécois », *op.cit.*, p.86.

Dans les œuvres de la deuxième génération, le conflit générationnel sert alors plus à transmettre un discours, une idéologie³¹². Nathalie Prud'homme conclura que « le discours social s'incarne dans des personnages multiples qui permettent à l'écrivain soit de créer des porte-parole uniques, soit la plupart du temps de figuraliser l'hétérogène grâce à une panoplie de personnages »³¹³. En ce sens, la deuxième génération s'oppose aux parents davantage comme une métaphore ; c'est bien souvent aux valeurs conservatrices qui structurent la famille italienne auxquelles ils s'opposent réellement. Selon Frank Paci, si la deuxième génération rejette la culture traditionnelle italienne, et par le fait même la langue italienne, c'est parce qu'ils voient leurs parents et leurs coutumes comme étrangers à leur sensibilité canadienne³¹⁴. La mise en scène que les créateurs font de la première génération tombe souvent dans le stéréotype justement pour accentuer l'opposition entre deux systèmes de valeurs. Entre le père autoritaire et la mère silencieuse, on retrouve surtout les vestiges d'une culture qui fait prédominer l'homme sur la femme, délimitant ainsi clairement les rôles de genre.

La figure du père autoritaire

La position autoritaire du père est une image qui traverse plusieurs créations italo-québécoises. Dans bien des cas, on dépeint le père comme une figure du patriarcat, faisant de lui le principal ennemi des femmes et du féminisme. Dans *Gens du silence*, il est possible de constater l'opposition entre deux discours : un très conventionnel qui provient du père, et un autre, féministe, qui découle de l'expérience de sa fille, Nancy. La révolte de Nancy envers son père aura pour effet de dénoncer une situation de plus en plus intolérable dans la foulée des mouvements féministes, dont ce dialogue fait mention :

Nancy : Moi, j'ai été comme maman une servante pour toi chaque fois qu'elle n'était pas là. Et si Mario avait été plus vieux, je l'aurais été pour lui aussi une servante.

Antonio : Une servante? Ta mère est ma femme.

Nancy : T'as raison. C'est comme ça qu'on appelle les servantes à Chiuso : « ma femme », « ma sœur », « ma fille », et même « ma mère ». Aux personnes comme moi il ne reste que la révolte et, la mienne, j'ai voulu qu'elle soit organisée. C'est pour ça que j'ai étudié³¹⁵.

³¹² Natahlie Prud'Homme. *La problématique identité collective*, op.cit., pp.38-39.

³¹³ *Ibid.*, p.39.

³¹⁴ Marino Tuzi. *The Power of Allegiances*, op.cit., p.10.

³¹⁵ Marco Micone. *Gens du silence*, op.cit., p.134.

Même si ces propos semblent crus à l'égard du père, elle rend compte d'une structure particulière de la famille italienne. Le rôle de l'homme est de fournir le principal revenu au foyer, laissant à la femme un nombre croissant de responsabilités dont s'occuper des enfants ou des travaux à l'intérieur de la maison³¹⁶. En ce sens, le père de famille est celui à qui tous répondent. Dans *Addolorata*, l'image de servante est aussi présente à travers le personnage de Lolita qui lave les planchers sous la gouverne de son père ayant pris soin de les salir au préalable³¹⁷.

Outre sa tendance à dominer la gent féminine, le père typique ne semble pas accorder beaucoup d'importance aux femmes en général, et au futur de ses filles en particulier. Les propos comme « l'avenir c'est pas important pour les femmes »³¹⁸ ou « l'école est inutile »³¹⁹ font partie du discours du père, qui ne semble pas se préoccuper de l'avancement social, économique et intellectuel des femmes. Ceci relève bien souvent plus du mythe que de la réalité, car dans les faits les études étaient fortement encouragées dans la plupart des familles italiennes, pour les garçons comme les filles³²⁰. Certes, l'impact était moins grand dans l'esprit du père, si les jeunes filles décidaient d'abandonner leurs études. Ceux-ci savaient que si leur fille n'avait pas un niveau d'études adéquat, elle aurait du moins toujours un mari pour subvenir à ses besoins. Comme les filles étaient destinées à devenir des épouses et des mères, leur éducation apparaissait moins utile que celle de leur frère³²¹.

La « femme italienne typique »

Bien plus que les hommes, les femmes italiennes portent le poids de conceptions stéréotypées à leur égard qui les dépeignent souvent de manière péjorative. Que ce soit dans la société hôte ou

³¹⁶ Mauro Peressini. *Op.cit.*, pp.140-141.

³¹⁷ Marco Micone. *Addolorata*, Montréal, Guernica, 1987 (1984), p.13; p.23.

³¹⁸ Marco Micone. *Gens du silence, op.cit.*, p.75.

³¹⁹ Marco Micone. *Addolorata, op.cit.*, p.62.

³²⁰ Mauro Peressini. *Op.cit.*, p.144.

³²¹ *Ibid.*, p.144.

bien au sein de la communauté italienne, l'image de la « femme italienne »³²² n'a pas beaucoup évolué depuis le début du XXe siècle et reste ancrée dans une conception archaïque de la femme soumise. Elena Piezzo en dresse d'ailleurs un portrait clair : « cast as submissive beings, trapped in traditions, and denied access to the language and culture of the new world, [the typical Italian woman is] characterized by stereotypical preconceptions of the immigrant [...who create] a character of sort with exaggerated, traditional mannerisms and antiquated beliefs.³²³ ». Bien qu'il s'agisse d'un portrait réducteur qui s'applique difficilement à l'ensemble des femmes italiennes, il est resté néanmoins fermement ancré dans la conception populaire. Ce qui explique pourquoi les créatrices et créateurs italo-québécois arrivent difficilement se défaire de cette conception stéréotypée dans leurs récits, quoique plusieurs arrivent parfois à mieux nuancer ce portrait.

Pour les femmes de deuxième génération, l'exercice de définir la femme italienne est ardu. Dans bien des cas, leur portrait est plus sévère afin de s'en dissocier au maximum. Par exemple, quand Elena Piezzo a demandé à un groupe de fille de définir la « femme italienne typique », elles ont toutes répondu à quelques rares exceptions, « that she is a woman who was raised by strict parents and therefore, not allowed to socialize frequently outside the confines of family. She is rather domestic and she assumes household responsibilities at a young age. She is a woman defined by marriage and children; and who has been accustomed to the overbearing behaviour of the men of her family. The typical Italian woman has limited education, and lacks professional ambition »³²⁴. Il est intéressant de noter qu'aucune femme ne se reconnaît dans ce portrait, alors que toutes y ont vu leur mère, du moins en partie³²⁵. Rares sont celles qui veulent représenter cette image de femme soumise à l'homme, occupant le rôle traditionnel de l'épouse et de la mère.

³²² J'utilise le singulier, ici, pour illustrer qu'il s'agit d'une conception délimitée. La « femme italienne » n'existe pas à proprement parlé.

³²³ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.1.

³²⁴ *Ibid.*, pp.97-98.

³²⁵ *Ibid.*, p.98.

L'expérience féminine vue par les hommes : entre stéréotype et agentivité

La femme, l'épouse, la mère est si centrale à la famille et dans la communauté que les préoccupations féminines semblent être à la base d'une grande partie de la littérature de ce groupe ethnique³²⁶. À un point tel que des créateurs comme Frank Paci ou Marco Micone, pour qui les femmes font office de principales protagonistes, peuvent être perçus comme des écrivains féministes³²⁷. Si c'est un récit féminin dont il est question, il est pourtant basé sur un regard d'homme. Cette perspective nous amène à mieux comprendre comment les créateurs dressent le portrait des femmes d'origine italienne, qu'elles soient de première ou de deuxième génération. Surtout, cela nous indique comment les créateurs conçoivent les relations de genre dans la culture italienne et comment ils se positionnent face à ceux-ci. Dans bien des cas, leur regard masculin se veut progressiste et souvent celui d'un allié, mais il n'est pourtant pas à l'abri des préconceptions associées aux rôles traditionnels dans la famille italienne. L'image qu'on fait des femmes balance souvent entre stéréotype et agentivité. Que les images préconçues soient utilisées de manière consciente ou non, cela a pour effet de renforcer cette conception bien délimitée de ce qu'est une mère ou une femme italienne. Bien que l'exagération des traits « typiques » soit parfois utilisée pour illustrer qu'il reste du chemin à faire quant à la situation féminine dans la culture italienne, cela a tendance à victimiser les femmes. Pour bien développer ce thème, nous nous pencherons sur quelques œuvres en particulier : *Black Madonna* de Frank Paci, *Gens du Silence* et *Addolorata* de Marco Micone, *La Sarrasine* et *La Déroute* de Paul Tana et *Avril ou l'anti-passion* d'Antonio D'Alfonso. Ces œuvres ont toutes en commun d'exposer des réalités féminines, ou des préconceptions liées à celles-ci.

Domination masculine et femmes soumises

Si le modèle de la domination masculine/soumission féminine est trop simpliste, comme il a déjà été mentionné, il est pourtant bien présent dans les œuvres de créateurs italo-québécois. Et c'est principalement les deux auteurs que les critiques qualifient de féministes, soit Micone et Paci, qui utiliseront le plus ce modèle. En effet, le portrait que dresse Marco Micone des femmes

³²⁶ Joseph Pivato. *Echo*, op.cit., p.183.

³²⁷ *Ibid.*, p.183.

italiennes, et particulièrement de celles de première génération, est relativement sombre. Dans les œuvres de Micone, les femmes sont victimes de la voix autoritaire et dominante des hommes faisant en sorte de créer des personnages silencieux et effacés³²⁸. Dans *Gens du silence*, Anna est la « femme typique » qui a émigré pour suivre son mari et non par sa propre décision. On voit d'ailleurs qu'elle aurait voulu rester en Italie, mais qu'elle est venue pour ne plus être surveillée par la famille de son mari et pour le bien sa fille : « c'est pour Annunziata que j'suis là. [...] Elle] avait besoin de voir son père »³²⁹. De son arrivée au Québec jusqu'au moment où ses enfants décident de s'émanciper du contrôle paternel, Anna semble se limiter à sa vie dictée par son mari. Bien qu'on ne mette pas en scène la période où ses enfants grandissent, on suppose, grâce à la mise en scène, qu'elle n'a jamais tenté de s'opposer réellement à son mari. Quand elle le fait, celui-ci semble déconcerté comme si c'était la première fois qu'elle lui répliquait :

Anna : Tais-toi, Anto', i savent ben mieux que toi et moi qu'est-ce qu'i' doivent faire [parlant de sa fille]

Antonio : Tiens, tu dis jamais un mot quand on est tout seuls...

Anna : T'es pas parlable!

Antonio :... mais quand ta fille est là y a rien pour t'arrêter

[...]

Antonio : Y'a pu de respect

Y'a pu de respect

Anna : Y faut qu'y en ait des deux côtés.

Antonio : Justement. Quand la femme respecte pus son mari comment veux-tu que les enfants respectent leur père?³³⁰

Ce qui est particulier, c'est qu'Anna n'arrive à s'exprimer qu'en présence de sa fille. On se rend compte que la révolte de sa fille, Nancy, influence celle d'Anna et que c'est justement Nancy qui lui a donné les armes pour comprendre mieux sa situation. En effet, Anna s'est mise à participer au colloque féministe de sa fille lui donnant les moyens de revendiquer un meilleur salaire à son emploi à l'usine³³¹ et de confronter son mari sur la manière dont il la traite³³². Quelquefois, c'est même Nancy qui parle à son père au nom de sa mère. Comme si la première génération avait besoin de la deuxième pour comprendre sa situation et s'en défaire. Cette

³²⁸ Natasha Alynn Nestman. *Babel et Silence : La problématique de la langue et son expression dans l'œuvre de Marco Micone*, Halifax, Université Dalhousie, Département d'études françaises, mémoire de maîtrise, 1996, p.82.

³²⁹ Marco Micone. *Gens du silence, op.cit.*, pp.107-108; p.37.

³³⁰ *Ibid.*, pp.59-60.

³³¹ *Ibid.*, pp.65-66.

³³² *Ibid.*, pp.106-111.

interprétation est problématique, surtout pour les femmes de première génération, car cela les dépeint comme des victimes dépourvues d'agentivité. La résistance féminine face au pouvoir patriarcal masculin n'a certes pas commencé avec la deuxième génération, même si c'est celle-ci qui nous apparaît la plus visible. À bien des égards, les premières femmes à avoir émigré ont su trouver un équilibre entre traditionalisme et progressisme, en faisant croire à leurs maris qu'ils dirigeaient la maisonnée alors que dans les faits, il s'agissait plutôt du contraire³³³.

De plus, les femmes sont souvent soumises économiquement à leur mari dans les œuvres de Micone. Que ce soit Addolorata ou bien Anna, on remarque que ce sont les maris qui gèrent et dépensent les chèques de paye de leurs femmes, renforçant d'autant plus leur soumission³³⁴. Or, cela ne semble pas aller dans le sens du constat de plusieurs historiens. Comme le souligne Franca Iacovetta : « the wife frequently acted as the family's financial manager, allocating funds for groceries, furniture, and clothing, paying the bills, and depositing savings in the bank or putting them towards payments. Several women described how at the end of each week their husbands would hand over their pay cheques. »³³⁵. En règle générale, il s'agit plus d'un mythe que de la réalité si on se fie aux entrevues orales réalisées par Mauro Peressini avec des immigrants frioulains à Montréal en 1981-1982³³⁶ ou bien les propos de la mère de Mary Melfi qui affirme que c'était les femmes qui géraient le portefeuille familial alors que les hommes donnaient leurs chèques de paye, et non l'inverse³³⁷. Même si les femmes sont soumises économiquement à leurs maris, puisque souvent seul pourvoyeur, cela ne veut pas dire qu'elles n'ont pas une certaine latitude dans la gestion de l'argent. En effet, dès 1929, les femmes mariées au Québec obtinrent le droit de propriété et de gestion de leur salaire pour les soustraire à des maris abusifs³³⁸. D'autant plus qu'avec la croissance du nombre de responsabilités des femmes, le mari travaillant à l'extérieur pratiquement toute la journée, les femmes italiennes acquièrent plus de liberté dans leur ménage et dans leur vie³³⁹.

³³³ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.96;p.114.

³³⁴ Marco Micone. *Addolorata, op.cit.*, p.44; p.49.; Micone Micone. *Gens du silence, op.cit.*, p.115-117.

³³⁵ Franca Iacovetta. «From Contadina to Workers ...», *op.cit.*, p.207.

³³⁶ Mauro Peressini. *Op.cit.*, pp.140-143.

³³⁷ Mary Melfi. *Italy Revisited...*, *op.cit.*, pp.90-91.

³³⁸ Denyse Baillargeon. *Op.cit.*, p.148.

³³⁹ *Ibid.*, pp.140-141.

En ce sens, le geste d'Addolorata de quitter son mari³⁴⁰ est très révélateur d'une prise de conscience de son pouvoir. Elle se rend compte qu'il est possible, même après dix années, de changer de vie et de s'offrir un autre avenir. Pourtant, Addolorata nous apparaît encore comme un personnage aux valeurs archaïques. La décision de quitter son mari n'est prise qu'à la suite du décès de sa mère, car elle n'aurait pu supporter de lui faire cela de son vivant³⁴¹. En ce sens, Addolorata est prise dans cette structure où les apparences comptent plus que son bien-être et où elle joue le rôle de la parfaite fille et femme. On comprend à travers le récit qu'Addolorata est battue et violée par son mari, rendant sa situation conjugale des plus difficiles³⁴². Son émancipation tardive nous renvoie une image mitigée du personnage. En nous montrant un seul côté de la médaille, Micone passe aussi sous silence les avancées qui ont été faites en matière de condition féminine. Même s'il est vrai qu'en 1982-1984 il reste beaucoup à faire, il ne faut pas non plus les ignorer.

La mère silencieuse

Dans les œuvres de ces créateurs, c'est d'abord la mère qui est racontée. Elle est un personnage récurrent dans la littérature italo-québécoise, bien que souvent le produit d'une culture archaïque qui relègue les femmes au second plan. Dans *Black Madonna*, Paci nous raconte le récit d'une famille italienne de Toronto à la suite du décès du père. C'est pourtant la relation entre la mère, Assunta Barone, et sa fille, Marie, qui est au cœur du récit. Déjà, le titre nous indique qu'Assunta représente assez fidèlement le mythe de la « femme italienne »³⁴³ : elle est silencieuse, ancrée dans les vieilles coutumes et ne fait rien pour s'intégrer à la société hôte. En effet, Assunta représente bien la tradition conservatrice puisque « Black Madonna refers to this figure of a woman who, at her husband's death, decides to wear the deepest mourning, thus following one of the fundamental dictates of the culture she belongs to... »³⁴⁴. Pourtant, Paci a voulu aller plus loin que le stéréotype. Il l'utilise pour le déconstruire, en quelque sorte. Si Assunta représente une vision archaïque du sud de l'Italie, on comprend aussi qu'elle souffre et qu'elle a de la

³⁴⁰ Marco Micone. *Addolorata*, *op.cit.*, pp.84-94.

³⁴¹ *Ibid.*, p.21.

³⁴² *Ibid.*, p.38; pp79-83.

³⁴³ Joseph Pivato. *F.G. Paci: Essays on His Works*, *op.cit.*, p.29.

³⁴⁴ *Ibid.*, p.28.

difficulté à se faire comprendre par sa famille. Enoch Padolsky écrira : « in a Paci novel such as *Black Madonna*, [...] it is precisely the perspective of that immigrant woman that is at the centre, and as the discussion of Paci's novel that follows makes amply evident, the life of that immigrant woman is hardly 'simple' and certainly not to be envied. Such is the difference between an ethnic minority and an ethnic majority perspective on that experience »³⁴⁵. Bien qu'Assunta demeure un mystère pour ses enfants jusqu'à la fin du récit, ces derniers commencent pourtant à réaliser qu'ils l'ont jugé trop sévèrement. Ce que Joseph Pivato expliquera ainsi :

The novel ends with Marie making her pilgrimage to Italy to meet her mother's sister, Zia Pia. On this trip she retraces her mother's steps as an immigrant bride. By putting herself not only in her mother's black dress but also in her place, Marie is [finally] able to translate the inarticulate Italian immigrant experience for the articulate Canadian mind. In one sense Marie becomes the other and also becomes herself³⁴⁶.

En ce sens, Paci ouvre la voie à un dialogue intergénérationnel et à une ouverture envers la première génération de la part de la deuxième.

Relations intergénérationnelles

Dans les récits italo-québécois, c'est aussi la sœur ou bien l'amie dont on parle. Et dans un sens, le portrait féminin de la deuxième génération est étroitement lié à l'espace familial et aux relations avec les parents. En effet, la « révolte » de Marie dans *Black Madonna*³⁴⁷, de Nancy dans *Gens du Silence*³⁴⁸ et Bennie dans *La Déroute*³⁴⁹ est propre à cette génération qui balaie souvent du revers de la main les traditions familiales en choisissant de se conformer (du moins en partie) aux valeurs nord-américaines qui apparaissent plus modernes. C'est le déchirement de la famille et le début d'un conflit intergénérationnel³⁵⁰. Évidemment, rien n'est tranché au couteau et il s'agit plutôt d'un partage confus des deux systèmes de valeur qui amène un certain problème identitaire. Dans *Black Madonna*, le conflit entre la mère et la fille concerne les

³⁴⁵ Joseph Pivato. *F.G. Paci: Essays on His Works*, op.cit., p.44.

³⁴⁶ Joseph Pivato. *Echo*, op.cit., p.144.

³⁴⁷ Frank Paci. *Black Madonna*, Ottawa, Oberon Press, 1982, 198 p.

³⁴⁸ Marco Micone. *Gens du silence*, op.cit., p.91-121.

³⁴⁹ Paul Tana. *La Déroute*, op.cit.

³⁵⁰ Mauro Peressini. *Op.cit.*, p.150-154.

différentes conceptions rattachées aux femmes. Alors qu'Assunta élève sa fille pour en faire une bonne épouse et une mère, Marie caresse l'idée d'être une femme indépendante, libre des restrictions de la domesticité³⁵¹. Dès qu'elle a pu, elle a choisi de quitter le nid familial pour poursuivre ses études et s'immerger dans la culture canadienne. Elle réalisera peu à peu que les différences entre les cultures canadienne et italienne ne sont pas si grandes. Dans la société canadienne urbaine, la responsabilité des enfants et de la maison retombe elle aussi sur les femmes, au détriment de leurs activités professionnelles et intellectuelles³⁵². En ce sens, Marie devra oublier ses études en sociologie pour élever ses enfants et ainsi permettre à son mari d'aller chercher des opportunités d'emploi plus intéressantes³⁵³. Elle deviendra alors de plus en plus consciente des éléments qui la rapprochent de sa mère. Comme le souligne Marino Tuzi, « Marie had repudiated Assunta's domineering maternalism, but she herself is overprotective and intolerant towards her son's behaviour: she reprimands him for refusing to eat her nutritious meal. Despite Marie's choice of a way of life (a choice of life that is different from Assunta's), she is endowed with some of her mother's characteristics »³⁵⁴.

Le film *La Déroute* explore les relations intergénérationnelles à travers le regard du père et celui de sa fille. Marie-Claude Loiselle explique la relation entre Bennie et Joe ainsi : « cette impossible réconciliation entre Joe et sa fille [début suite au] générique de début, dans cette sorte de poursuite chorégraphiée où les deux personnages ne cessent de se rater. Tout le film repose sur ces constantes confrontations sans issue entre la 'lourdeur' de Joe, du passé dont il témoigne, de ses racines, et la 'légèreté' de Bennie, l'état de flottement dans lequel elle vit, sa jeunesse, mais aussi la 'volonté de puissance' d'une part et la 'volonté de liberté' d'autre part. »³⁵⁵. La relation entre les deux dévoile la complexité et l'interaction des rapports intergénérationnels avec les rapports de genre. En effet, pour Bennie, s'opposer à son père c'est aussi délaisser une culture qui contrôle les femmes. C'est en devenant de plus en plus autoritaire

³⁵¹ Joseph Pivato. *F.G. Paci, op.cit.*, p.95.

³⁵² *Ibid.*, p.85.

³⁵³ *Ibid.*, pp.138-139.

³⁵⁴ *Ibid.*, p.73.

³⁵⁵ Marie-Claude Loiselle . « Ici, ailleurs ou autre part : La Déroute de Paul Tana », 24 Images, n° 91, 1998, pp.9-10.

et contrôlant que Joe voit sa fille s'éloigner de lui³⁵⁶. À mesure que le récit avance, on sent que la relation devient plus tendue. Déjà, on sent le conflit concernant l'éducation de Bennie et son programme à l'École des Hautes Études Commerciales (HEC). Quand Bennie lui répond : « Fais-toi z'en pas, tu vas l'avoir TON diplôme », alors que son père lui reproche de ne pas aller à ses cours, on comprend vite que le choix de l'école est plus celui de Joe que de Bennie³⁵⁷. D'autant plus que si Joe décide de pousser sa fille vers les études, et surtout aux HEC, ce n'est pas totalement dans un geste réfléchi d'émancipation féminine, mais plutôt dans un geste égoïste de préservation de l'héritage familial puisqu'il veut léguer son entreprise à sa fille. Dans tous les cas, l'attitude de Joe n'aide pas à ce que sa fille le voie comme un allié.

Lasse de ses gestes contrôlants, Bennie finira par quitter le nid familial au grand désarroi de son père. À la croisée des chemins et dans un questionnement sur son futur, Bennie représente bien la deuxième génération avec son (re)positionnement identitaire. Comme le souligne Marie-Claude Loisel, « chez Bennie, cette difficulté de l'enracinement se trouve dédoublée en une impossibilité de prolonger la mémoire du père et une incapacité à se trouver une réelle raison d'être dans le présent. »³⁵⁸. Elle ne sait pas où elle se situe ni ce qu'elle veut de la vie. Mais quelque chose lui apparaît pourtant clair, elle ne veut pas de la vie que son père a planifiée pour elle. Dans la maison familiale, Bennie étouffe : « je veux effacer toute les traces de marde que t'as laissé dans ma vie. [...j'veux te parler], mais je peux pas. J'essaie pi chaque fois j'reste *stuckée*, j'suis comme dans un trou. Entre deux murs [...mais toi] t'écoute jamais. J'suis tellement fuckée [...] j'suis même pas capable d'aller voir mon frère pour lui acheter une crème glacée parce que t'es là. [...] Pi même quand t'es pas là, t'es là. Quessé tu veux de plus!»³⁵⁹. Elle a besoin de prendre sa vie en main et d'expérimenter, hors du contrôle de son père : « si que j'me trompe ou pas, [c'est pas grave. Au moins] c'est ma décision »³⁶⁰. Ce qu'elle ne pourra faire qu'en quittant son père et en commençant à vivre pour elle plutôt que pour lui.

³⁵⁶ Paul Tana. *La Déroute*, *op.cit.*

³⁵⁷ *Ibid.*

³⁵⁸ Marie-Claude Loisel. « Ici, ailleurs ou autre part ... », *loc.cit.*, p.9.

³⁵⁹ Paul Tana. *La Déroute*, *op.cit.*

³⁶⁰ *Ibid.*

Regard et agentivité féminine

Les créateurs ne mettent pas en scène que des femmes, ils racontent aussi le récit de leur point de vue. Ce qui fait qu'ils doivent se mettre dans la peau de femmes de première ou de deuxième génération afin d'exposer ce qu'ils croient être leur expérience. En réalité, c'est leur propre subjectivité dont il est question. *La Sarrasine* aborde, plus que n'importe quel autre œuvre de Tana, cette vision féminine. Alors que le film débute comme un récit masculin qui s'articule autour de Giuseppe Moschella, le regard basculera peu à peu vers sa femme, Ninetta. Dans les premières scènes du film, elle semble plutôt effacée s'affairant à ses tâches quotidiennes et ne se mêlant pas trop aux discussions des hommes. Elle n'est pourtant pas sans caractère, on le voit à ses discussions avec son mari³⁶¹. À la suite du conflit entre Théo et Giuseppe qui se solde par l'arrestation de ce dernier, le récit prend une tournure différente. Progressivement, c'est Ninetta qui devient la principale protagoniste puisque son mari est derrière les barreaux. Désormais à la tête de la maisonnée qui ne compte pas d'enfants, mais quelques chambreurs, Ninetta prend de plus en plus conscience de son pouvoir d'agir. *La Sarrasine* devient une épopée féminine alors qu'on suit le regard de Ninetta. Peu à peu, elle se réapproprie son destin et décide de rester au Canada, sans son mari. En ce sens, « Ninetta défie [...] la volonté de deux hommes, celle de son époux qui l'avait enjointe de rentrer au pays, et celle de son beau-frère venu la chercher pour la ramener en Italie »³⁶². Si Paul Tana a conçu un personnage féminin déterminé, « il faut éviter toutefois de voir en Ninetta une féministe *ante litteram* » prévient Filippo Salvatore, puisque « ce serait peu vraisemblable dans le contexte du Montréal du début du siècle »³⁶³. Il est vrai qu'il faut faire attention à ne pas porter des intentions féministes à Ninetta qui n'a probablement pas conscience qu'un tel mouvement existe, surtout qu'il vient de faire son apparition³⁶⁴ et reste donc embryonnaire à l'époque. Néanmoins, la subjectivité de Tana, qui est bien ancrée dans l'époque de la deuxième vague féministe, teinte son traitement de l'histoire.

Même pour ses créateurs, il est difficile de catégoriser le film comme étant féministe. Bruno Ramirez, co-scénariste de *La Sarrasine*, affirmera d'ailleurs : « when we're asked if we tried to

³⁶¹ Paul Tana. *La Sarrasine*, Prod. ACPAV/ONF, 1992, vidéocassette (109 min.) : son., coul.; ½ po. VHS

³⁶² Filippo Salvatore et Anna Gural-Migolal. *Op.cit.*, p.138.

³⁶³ *Ibid.*, p.139.

³⁶⁴ Denyse Baillargeon. *Op.cit.*, p.10.

make a feminist film, we answer that, although the characters and their actions may be interpreted in that sense, we didn't impose on them a feminist ideology. In her own fashion – she is unlettered, she expresses herself in very basic terms – Ninetta reaches quite a heightened degree of awareness. Once she understands what has been happening to her and around her, she accepts no nonsense from anybody. But she never stops being a wife»³⁶⁵. *La Sarrasine* est pourtant un film qui met de l'avant un récit féminin et s'attaque au mythe de la femme soumise. Ninetta aurait très bien pu suivre les directives de son mari et de son beau-frère. En choisissant délibérément de ne pas suivre cette voie, Tana nous dévoile une réalité encore peu connue de l'histoire migratoire : l'agentivité féminine. Peu connue parce qu'il existe, à l'époque, peu d'études sur l'histoire des femmes italiennes au Canada³⁶⁶. Ce qui laisse une très grande place à la conception de la femme soumise et silencieuse. En choisissant de mettre en scène Ninetta de cette façon, Tana nous informe aussi de sa conception des relations hommes-femmes. Nécessairement, il y a un traitement moderne qui s'intègre ici au récit. *La Sarrasine* est au fond un film qui parle d'hommes et de femmes, mais surtout des relations culturelles et de genre – plus précisément des politiques culturelles et sexuelles – qui existent au Canada à l'époque³⁶⁷ et à l'époque de la création du film. En fait, ce n'est pas Ninetta qui est féministe, c'est peut-être plus Paul Tana.

Tana n'est pourtant pas le seul à écrire du point de vue féminin, Antonio D'Alfonso mettra en scène ce même regard d'une façon poignante dans *Avril ou l'anti-passion*. Un seul chapitre du livre est écrit du point de vue de Lucia, la sœur de Fabrizio. C'est pourtant l'un des chapitres les plus lourds du récit alors qu'on y raconte une scène de viol et l'impuissance de Lucia³⁶⁸. L'agresseur se révèle être son père. Le chapitre semble pourtant irréal puisque l'action se déroule sur le balcon, à la vue de tous, et que Lucia est soudainement en fauteuil roulant. Si la scène semble surréelle comparativement au reste du roman, elle est hautement symbolique. Le

³⁶⁵ Bruno Ramirez et Paul Tana. *Sarrasine : A screenplay*, Toronto, Guernica Editions, 1997, p.161.

³⁶⁶ Selon Franca Iacovetta, il existe une certaine indifférence à l'égard des femmes dans l'histoire des communautés ethniques. De ce fait, peu de place est accordés à ces dernières dans l'historiographie, du moins dans les années 1970-1980. Franca Iacovetta. *Les immigrants dans l'historiographie anglo-canadienne*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 22, 1997, pp.1-2.

³⁶⁷ Bruno Ramirez et Paul Tana. *Sarrasine, op.cit.*, p.154.

³⁶⁸ Antonio D'Alfonso. *Avril ou l'anti-passion, op.cit.*, pp.113-119.

confinement de Lucia à son fauteuil roulant est représentatif de la culture de confinement des femmes dans la tradition italienne³⁶⁹. D'Alfonso nous disent au fond que la culture italienne confine les femmes au silence. À travers ce chapitre, Fabrizio donne à sa sœur l'opportunité de s'exprimer dans une tentative pour compenser les injustices subies par les femmes au sein de la culture italienne³⁷⁰. Plutôt que de parler pour sa sœur, c'est elle qui nous raconte son histoire et ses impressions. Elle finira le chapitre en parlant de son père, mais davantage de la domination masculine :

Je me souviens de l'explication, apparemment si sincère, que me donne père sur l'importance de partager mon corps. Tout ce qu'il me dit me semble compliqué, mais aujourd'hui, le sens de ses paroles est clair comme de l'eau de roche. Cela m'a pris vingt ans pour comprendre ce que voulait dire père. Je suis peut-être une moitié de femme, mais une femme est une femme. Père ne me considère pas comme une femme. Il pense que je suis restée la jeune fille naïve dont le sourire est un grand *oui*. J'ai changé, c'est-à-dire que j'ai dû m'adapter aux changements qui s'opéraient autour de moi. Cependant, sur toutes ces choses-là, père ne me dit rien³⁷¹.

Rôle de genre et privilège masculin

Pour Antonio D'Alfonso, la question du genre se pose autrement. Sans nécessairement aborder un point de vue féminin, ses personnages masculins réfléchissent pourtant à l'impact du genre sur la deuxième génération. Dans *Avril ou l'anti-passion*, Fabrizio est bien conscient des privilèges associés à son sexe en remarquant par le fait même que cela se fait parfois au détriment de sa sœur. Cela se produira à la mort du grand-père paternel. Fabrizio dira : « c'est avec ma sœur que je partage ma chambre [...]. Lorsque meurt Nonno Nicolas, Lucia quitte notre chambre et va partager le lit de Nonna Angiolina qui n'arrive plus à dormir seule. Du jour au lendemain, ce qui était à nous deux devient mien, moment pénible pour ma sœur qui perd ainsi toute vie intime »³⁷². À bien des égards, Fabrizio sait que le fait d'être un garçon l'aide et lui donne une place particulière au sein de sa famille. Une place que sa sœur Lucia ne peut pas prétendre occuper. D'Alfonso écrira pour Fabrizio : « le fait d'être un garçon me donne un

³⁶⁹ Licia Canton. *Question of Identity in Italian-Canadian Fiction*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études anglaises, thèse de doctorat, 1997, p.185.

³⁷⁰ *Ibid.*, p.186.

³⁷¹ Antonio D'Alfonso. *Avril ou l'anti-passion*, *op.cit.*, pp.117-118.

³⁷² *Ibid.*, p.47-48.

avantage sur elle. Par contre je ne me sers jamais de cet avantage sur ma sœur. Bien au contraire. Mon sentiment de culpabilité fait que je cherche à tout prix à offrir à Lucia tout ce qu'elle désire »³⁷³. Plus encore de ne pas utiliser cet avantage sur sa sœur, il utilise celui-ci *pour* elle. On constate au fil du récit qu'il use de son statut masculin afin de donner plus de liberté à sa sœur en suggérant à ses parents des actions concernant Lucia. Par exemple, il proposera à sa mère de faire « [s]a chambre dans la cave[, car] Lucia a besoin d'une chambre bien à elle [...]. Je veux bien lui laisser ma chambre et descendre au sous-sol »³⁷⁴. Bien que sa mère soit réticente au début, Fabrizio la convainc assez vite puisqu'il offre une solution. Il est prêt à prendre la cave, même si elle « est mal éclairée » et mal divisée pour permettre à sa sœur d'avoir un espace à elle³⁷⁵. Il sait, au fond de lui, que Lucia n'aurait pas pu demander cela par elle-même sans que les parents refusent. Fabrizio, c'est aussi un peu Antonio D'Alfonso. Il est bien conscient que son rôle de genre et ses privilèges sont imbriqués dans une structure familiale rigide, mais non pas dépourvue d'amour. Ce qui explique pourquoi il prend le parti de sa sœur, car il sait que la structure familiale italienne pèse plus lourd sur elle. Quand Lucia annonce à Fabrizio qu'elle quitte définitivement l'école dès qu'elle finit le secondaire, ce dernier est déçu³⁷⁶. Plus que tout au monde, il souhaite voir sa sœur terminer ses études. Malgré tout, il ne lui impose pas ce choix et tente plutôt de comprendre son désir :

Lucia quitte définitivement l'école [...], « pour se libérer », dit-elle, « de l'emprise de père ». [...] Je souhaite voir Lucia terminer ses études collégiales. Rien à faire : elle décide de les interrompre et de travailler comme secrétaire dans une usine de textile de la rue Masson. Mais c'est surtout qu'elle nourrit l'espoir de se marier au plus vite, de quitter la maison de ses parents, qui ressemble de moins en moins à un refuge et de plus en plus à une prison. Tant qu'elle vit sous son toit, elle est obligée d'obéir sans discussion aux ordres de père³⁷⁷.

D'Alfonso prend alors peu à peu conscience que la situation entre sa sœur et lui n'est pas du tout la même. Même si les deux ont eu la chance d'aller à l'école et de s'éduquer, ce n'est qu'en vivant dans la maison familiale qu'ils auront cette opportunité. Dans celle-ci, chacun n'a pas le

³⁷³ Antonio D'Alfonso. *Avril ou l'anti-passion*, *op.cit.*, p.48.

³⁷⁴ *Ibid.*, p.65.

³⁷⁵ *Ibid.*, p.65.

³⁷⁶ *Ibid.*, pp.126-127.

³⁷⁷ *Ibid.*, pp.126-127.

même degré de liberté ce qui fait que l'impact de cette décision de continuer les études n'est pas le même. Pour beaucoup de femmes, le mariage représente l'issue afin d'échapper au contrôle paternel³⁷⁸. On le voit d'ailleurs aussi dans *Addolorata*, alors que la jeune Addolorata veut se marier le plus vite possible parce qu'elle n'en « peut plus de rester avec [s]on père [...] »³⁷⁹. Il existe un décalage entre les hommes et les femmes dans la culture traditionnelle italienne, que plusieurs hommes commencent à comprendre. Et, c'est souvent les femmes de la deuxième génération qui devront le plus conjuguer avec cette réalité. Comme Antonio D'Alfonso l'écrira si bien : « plus que ma mère ou ma grand-mère, c'est ma sœur qui m'enseigne ce que veut dire être femme dans ce monde »³⁸⁰.

L'expérience féminine : les récits de créatrices italo-québécoises

Bien que toutes les créatrices aient un style et un rapport différents à l'écriture, elles abordent plusieurs thématiques communes qui reflètent leurs subjectivités et leurs trajectoires identitaires en tant que femmes d'origine italienne. Nous discuterons principalement des œuvres de Mary Melfi et de Mary di Michele puisque les deux ont vécu au Québec (bien que la dernière a résidé à Toronto la plus grande partie de sa vie). Si le corpus féminin est moins garni numériquement, il n'est certainement pas moins riche en analyse. Plus que les hommes, les femmes ont tendance à aborder la question familiale et du genre de front. En termes d'héritage familial, ces femmes voient le rôle traditionnel accordé au sexe féminin comme étant trop restrictif et surtout incompatible avec leurs conceptions modernes de la maternité canadienne comme avec leurs conceptions féministes rattachées à la féminité³⁸¹. En ce sens, leurs écrits reflètent la difficulté de se définir à la fois dans le milieu familial et dans la société québécoise.

Relation mère/fille

Dans la majorité des œuvres féminines, la relation mère/fille demeure un point d'intersection important. C'est souvent une thématique qui s'insère dans le discours sur les rôles de genre et

³⁷⁸ Giovanna Del Negro. *Op.cit.*, p.19.

³⁷⁹ Marco Micone. *Addolorata, op.cit.*, p.37.

³⁸⁰ Antonio D'Alfonso. *Avril ou l'anti-passion, op.cit.*, p.48.

³⁸¹ Lisa Bonato. *Mothers and Daughters in Italian-Canadian Women's Narratives*, Edmonton. Université de l'Alberta, Département de littérature comparée et de cinématographie, mémoire de maîtrise, 1994, p.4.

l'identité féminine. À l'instar de leurs compatriotes masculins, les auteures italo-qubécoises attribuent peut-être à la mère quelques traits de la « femme italienne typique », mais certainement pas celui d'être silencieuse. Comme le souligne Marianne Hirsch, « maternal absence and silence rob the heroine of important role models for her development, of the matriarchal power which could facilitate her own growth into womanhood. To forget the past is to ignore a matriarchal heritage that would enable the heroine to find her own 'distinctive female power'. The assumption is that even within patriarchy, women can be powerful if connected with each other »³⁸². En ce sens, la figure maternelle renvoie à la deuxième génération une image de la femme qui chamboule son processus identitaire et remet en question la place elle veut occuper dans la société. Dans bien des cas, la mère représente un modèle à éviter pour les jeunes filles qui voient sa participation à la tradition italienne comme trop restrictive.

Dans plusieurs cas, la figure de la mère est celle d'une ennemie alors que les femmes de la deuxième génération aspirent à plus de liberté et de possibilités. On retrouve donc une mère attachée aux traditions et qui souhaite imposer à sa fille le même type de vie que la sienne. Comme le souligne Genni Donati Gunn : « most first-generation immigrant women, although in Canada, continued to enforce upon their daughters the same rules and roles given to them by their mother, while, at the same time, they desired a better life for their daughters, one filled with the opportunities they never had. Second-generation Italian women have grown up in this dual environment, oppressed from inside and outside. Not surprising, then, are the recurrent themes of duality and alienation present in the literature »³⁸³. C'est le cas dans *Infertility Rites* alors que la relation entre Nina et sa mère confine les deux femmes dans leurs mondes respectifs. Ce que Nina voit comme de la liberté, alors permise par l'ouverture de la société canadienne, sa mère le voit comme de la débauche et de l'instabilité³⁸⁴. Tout au long du récit, on sent que Nina est ambivalente envers sa mère. D'un côté, elle lui reproche de lui imposer les standards oppressifs de la culture italienne et d'avoir des attentes décalées avec la réalité³⁸⁵. Plutôt qu'une

³⁸² Marianna Hirsch. *The Mother/Daughter Plot*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1989, p.44.

³⁸³ Genni Donati Gunn. « Avoiding the Stereotypes », dans *Writer in transition : The proceedings of the First National Conference of Italian-Canadian Writers*, Montréal, Guernica, 1990, p.143.

³⁸⁴ Licia Canton. *Op.cit.*, pp.203-204.

³⁸⁵ Lisa Bonato. *Op.cit.*, p.36.

figure réconfortante, la mère est décrite comme critique et déçue de sa progéniture qui n'arrive pas à combler ses attentes autant dans sa vie professionnelle que personnelle. D'un autre côté, Nina voit en sa mère une force positive dans l'optique où elle lui a donné la liberté de choisir sa voie, et par le fait même une alternative au rôle traditionnel féminin³⁸⁶. Il est clair que sa mère a dû faire de nombreux sacrifices pour permettre à Nina de s'éduquer et d'atteindre un niveau de vie différent du sien. En ce sens, les deux femmes ont plus en commun qu'elles ne le croient, puisque toutes deux sont soumises à deux traditions culturelles, en l'occurrence italienne et canadienne, qui dévalue les femmes bien que de manières différentes³⁸⁷. Ce qui peut expliquer, en grande partie, la difficulté dans leur relation.

Le conflit laisse parfois place à l'émotion et à la compréhension. Quand la mère de Nina aura l'opportunité de la confronter, elle montrera que cette opposition est parfois dure pour elle : « Nina, I do hope you have this baby and become a mother yourself. Maybe then you'll stop being so hard on your mum »³⁸⁸. Cette phrase résonnera longtemps en Nina, puisqu'elle ne semblait pas réaliser la dureté avec laquelle elle traite sa mère ; elle a toujours pensé qu'il s'agissait de l'inverse³⁸⁹. On comprend alors que le rôle qu'occupe la mère n'est pas toujours aisé dans une société qui laisse de plus en plus de liberté aux jeunes filles ; liberté que la première génération n'a jamais connue. Elles tentent de guider leurs filles au meilleur de leur connaissance et avec les outils dont elles disposent. En ce sens, les créatrices laissent à la première génération l'opportunité de s'exprimer dans leurs œuvres à travers la mère. On délaisse le rôle de victime qu'on lui attribue souvent pour en faire un personnage complexe avec sa part d'humanité. Dans le poème « Ave », Mary di Michele ira aussi dans cette voie en racontant la vie de sa mère. Elle y étalera les difficultés qu'elle a vécues, tout en reconnaissant que sa mère n'est pas la femme italienne sans agentivité comme le veut le stéréotype. Les connaissances de la mère sont différentes de sa fille, mais non moins importantes : « the intelligence of hands / without books »³⁹⁰. Malgré les conflits et les différences d'opinions, les femmes de la deuxième

³⁸⁶ Lisa Bonato. *Op.cit.*, p.36.

³⁸⁷ *Ibid.*, p.37.

³⁸⁸ Mary Melfi. *Infertility Rites*, Montréal, Guernica, 1991, p.166.

³⁸⁹ *Ibid.*, p.166.

³⁹⁰ Mary di Michele. *Bread and Chocolate*, Ottawa, Oberon Press, 1980, p.29.

génération savent que leurs mères ont traversé des épreuves qu'elles-mêmes ne connaîtront probablement jamais. Une jeune femme de la deuxième génération s'exprimera sur ce sujet dans une entrevue conduite par Elena Piezzo :

I could never do what my mother did, and if I could do half as much as my mother did for her children I would be a great mother. She was an immigrant, just arrived from Italy and my father still expected her to do things women did there. She didn't drive, didn't know the language, she worked, and then went home to deal with a husband who was at the time a typical Italian. I'm sure that there are things that she hasn't even told us about what they experienced when they came here. When I think about it I'm almost sad, I feel guilty because I could never do that; and I'm 26 and I went to university, and my mother had a grade 3 education and look at how much she has done for us, look where we are today because of them³⁹¹.

Si les mères sont quelques fois décrites comme des ennemies, elles ne se positionnent pas nécessairement toujours contre leurs filles. Dans nombre de cas, ces mères encourageaient leur progéniture à s'éduquer. Elles savaient que l'éducation supérieure augmenterait les possibilités d'emploi pour les jeunes filles, modifiant ainsi leur perspective d'avenir et constituant la meilleure voie de socialisation au sein de la société. Si les deux générations ne répondent pas aux mêmes valeurs ou ne conçoivent pas leur rôle de la même façon, cela ne veut pas dire qu'elles ne s'aident pas pour autant.

Le rejet du rôle traditionnel et du patriarcat

Selon Mary Melfi, la femme italienne idéale, selon la tradition italienne, doit :

d'abord et avant tout, avoir un sens pratique. Elle doit être soumise, jolie si possible, ou tout du moins être bien habillée. Elle doit assumer le rôle de conciliatrice, de mère, de prodigue d'amour. [...] Elle] peu[t] exercer un contrôle sur la vie domestique et possiblement la vie personnelle des hommes, mais on ne l[a] veut d'aucune façon à l'extérieur de leur maison. On s'attend à ce que les femmes assument le rôle de la *Madonna* ou du moins de celui de la déesse du sourire, de la reine de la beauté. Ou encore mieux, qu'elles deviennent invisibles³⁹².

³⁹¹ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.92.

³⁹² Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix, op.cit.*, pp.189-190.

Si c'est ce qui dirige la culture italienne, on peut difficilement dire que c'est ce qui définit les créatrices italo-québécoises. Déjà, le choix de la littérature comme champ d'études et d'écrivaine comme emploi est un grand pas les éloignant des rôles traditionnels féminins. Alors que l'université a longtemps été réservée aux hommes, ces femmes ont grandi à une époque où l'éducation devenait de plus en plus ouverte à tous avec la réforme Parent³⁹³. Même si leurs trajectoires font d'elles des femmes italiennes éduquées et de classe moyenne, leurs écrits nous indiquent qu'elles doivent pourtant vivre avec un héritage culturel dans lequel la femme est encore dévaluée³⁹⁴. Pour se défaire de ces traditions, elles devront souvent se confronter au pouvoir patriarcal qui prend l'apparence du père ou du mari dans leurs œuvres.

Il est intéressant de remarquer que le père brille par son absence dans les œuvres de Mary Melfi ou Mary di Michele. Les relations père/fille telles que décrites par les créatrices sont souvent inexistantes soit en raison de l'absence du père, soit à cause de son travail ou bien parce qu'il est mort³⁹⁵. Dans *Infertility Rites* de Melfi, il n'est même jamais mentionné. Cette omission est pourtant révélatrice d'une conception rattachée au père italien et de ses absences répétées. L'une des seules apparitions du père dans les œuvres à l'étude est dans le poème de Mary di Michele, « How to kill my father » :

You are alone on the high way to the sun.
Your north American education
has taught you how to kill a father,
but you are walking down an Italian
way, so you will surrender
and visit him in the hospital
where you will be accused
of wishing his death
in wanting a life
for yourself³⁹⁶.

³⁹³ Denyse Baillargeon. *Op.cit.*, p.196.

³⁹⁴ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.48.

³⁹⁵ Lisa Bonato. *Op.cit.*, p.78.

³⁹⁶ Mary di Michele, Mary. « How to kill your father », dans *Pain et chocolat*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996 [1980], p.18.

Ici, le père est en fait une métaphore pour le patriarcat et la domination masculine. Pivato écrira au sujet de ce poème : « Mary di Michele's metaphor of killing the father [...] suggests a new order must be found, a new accomodation between the old world and the new »³⁹⁷. L'absence de la figure paternelle est aussi une façon de rééquilibrer certaines injustices : si les hommes ont maintenu les femmes au silence, alors ces dernières feront de même dans leur œuvre. Elles reprennent le contrôle de leur histoire et décident de ce qui en fera partie. Dans le même ordre d'idées, les maris n'occupent pas une énorme place dans les récits, bien qu'ils y soient bien plus présents. Leur position est pourtant rarement celle d'un allié. Que ce soit dans *Infertility Rites* ou bien *Dialogue with Masks* de Melfi, les maris sont ceux qui empêchent les femmes de progresser : « You want to reduce me to an extension of yourself, a piece you are missing [...] »³⁹⁸. Au fil du dialogue, on comprend que la femme se sent retenue par son mari non pas physiquement, mais bien psychologiquement. Il est étrange de constater que peu de récit ou de poèmes semblent dépeindre le mariage comme un fait positif chez Melfi. La même chose peut être observée chez di Michele, surtout dans son poème « The story of marrying man » :

He had to whistle for his wife
 but never for his mother,
 his mamma never needed to be told,
 the things was done
 even before he could think to want it. [...]
 Trained by her mother-in-law
 she became an acceptable wife so when he whistled
 she never barked,
 she came running with her sleeves rolled up,
 her hot face dusted with flour. [...]
 She slipped into the role of mother ...³⁹⁹

Pour di Michele, le mari ne fait donc que recréer la figure paternelle traditionnelle. Ce qu'il voit dans sa mère, il veut le voir aussi chez sa femme. Or, cela ne fait que renforcer la structure patriarcale qui dévalorise le statut de la femme par rapport à celui de l'homme. En ce sens, il est difficile de voir les hommes comme des alliés. Il faut pourtant nuancer le tout. Comme il s'agit

³⁹⁷ Joseph Pivato. *Echo*, *op.cit.*, p.95.

³⁹⁸ Mary Melfi. *Dialogue with masks*, Oakville (New York), Mosaic Press, 1985, p.29.

³⁹⁹ Mary di Michele. «The story of marrying man », dans *Mimosa and other poems*, Ontario, Mosaic Press/Valley Editions, 1981, pp.34-35.

d'œuvres de fiction, on utilise souvent les extrêmes pour faire passer un message, qui ici est féministe. Alors on accorde au père, et à l'homme en général, le rôle central au sein du patriarcat et comme gardien des rôles traditionnels genrés. En ce sens, elles épousent bien l'idée que « le privé est politique » qui est défendu par certaines féministes de l'époque⁴⁰⁰. La question du pouvoir est au cœur des relations hommes-femmes au sein même du couple et de la famille⁴⁰¹. À travers leurs œuvres, les créatrices s'opposent donc symboliquement à la domination masculine qui demeure un problème de l'émancipation féminine. Pourtant, les créatrices ne font pas de l'homme la seule figure représentant le patriarcat. On oublie souvent que cette attitude peut très bien venir de la mère. Les femmes de la deuxième génération, contrairement à leur compatriote masculin, soulèveront ce point. Dans la famille de Mary di Michele, c'est d'abord sa mère qui souhaitait qu'elle se conforme au standard italien de la féminité. Quand on demande à di Michele si ses parents l'ont encouragé à poursuivre ses études à l'université, cette dernière répondra : « my mother was dead against it, but my father supported me in my wish to go to university. This is very ironic too, but my father was very indulgent on one level. [...] My mother thought it was a waste because she had very traditional views of what my role would be. She expected me to marry and have children »⁴⁰². C'est donc en partie la mère qui renforce les structures de genre au sein de la famille di Michele, et non seulement le père.

La maternité

Dans les écrits des créatrices italo-québécoises, la maternité prend une place très particulière et parfois ambiguë. En effet, la maternité est associée au rôle traditionnel féminin par excellence dans la culture italienne. Comme le souligne Marianne Hirsch, « since the patriarchy commanded women to be mothers (the thesis), we had to rebel with our own polarity and declare motherhood a reactionary cabal (antithesis). Today [in 1978,] a new synthesis has emerged; the concept of mother-right, affirmation of a woman's child-bearing and/or child-rearing when it is a woman's choice »⁴⁰³. Même si une nouvelle compréhension de la maternité a vu le jour dans

⁴⁰⁰ Denyse Baillargeon. *Op.cit.*, p.201.

⁴⁰¹ *Ibid.*, p.201.

⁴⁰² Joseph Pivato. « Interview with Mary di Michele », dans Joseph Pivato, sous la dir. de. *Mary di Michele : Essays on Her Works*, Toronto, Guernica, 2007, p.193.

⁴⁰³ Marianne Hirsch. *Op.cit.*, p.163.

le discours féministe, il apparaît tout de même difficile de se défaire de cette vision de la maternité reliée au patriarcat. Cela est d'autant plus vrai pour les femmes d'origine italienne, qui doivent aussi se défaire du stéréotype de la « femme typique italienne ». *Infertility Rites* est peut-être l'œuvre qui arrive le mieux à aborder cette réflexion. Nina n'a jamais voulu d'enfant pensant que seulement les femmes sans éducation et sans ambition sentent le besoin de procréer⁴⁰⁴. Or, le roman commence avec le désir de Nina de porter un enfant. Celui-ci vient avec une réflexion troublante sur son identité et sur qui elle aspire à être. Pour Nina, la question de la maternité est reliée directement à sa quête identitaire : « in spite of her career aspirations and feminist ideals, Nina seeks to alter her status as outsider and find a unified identity through motherhood »⁴⁰⁵. Pourtant, le choix de la maternité reste difficile pour Nina qui associe le tout à la culture italienne traditionnelle. Elle est soudain réduite à la femme qu'elle méprise : une femme dépendante de son mari, qui veut faire l'expérience de la maternité et qui se rapproche un peu trop de ce que sa mère a toujours voulu pour elle⁴⁰⁶. Le fait d'associer la maternité avec l'identité italienne féminine a tout de même quelque chose de problématique puisque cela perpétue l'idée qu'une femme a comme unique rôle d'enfanter. Ce stéréotype sera renforcé par le mari de Nina qui aura une vision très manichéenne de la maternité, ce qui n'aide pas Nina à naviguer dans cet univers. À l'annonce de Nina, il répondra : « when we married you wanted reassurances from me that I wouldn't expect you to behave like a traditional Wop – have babies and keep house for me [...]. Really the problem with you is that you're a Wop. No other woman would be so obsessed with having a baby, certainly not in this day and age »⁴⁰⁷. Instinctivement, il associe le désir de Nina d'avoir un enfant à ses origines italiennes. Conception qui balance entre le racisme et le sexisme, montrant encore une fois que le mari n'est pas réellement l'allié de Nina.

Pour la génération de Nina, il existe deux paradigmes de féminité qui semblent acceptables : la mère à plein temps, comme sa cousine Dora, ou bien la professionnelle à plein temps

⁴⁰⁴ Mary Melfi. *Infertility Rites*, *op.cit.*, p.6.

⁴⁰⁵ Lisa Bonato. *Op.cit.*, p.32.

⁴⁰⁶ Licia Canton. *Op.cit.*, p.161.

⁴⁰⁷ Mary Melfi. *Infertility Rites*, *op.cit.*, p.8.

personnifiée par son amie Mary⁴⁰⁸. Pourtant, les deux représentent des modèles restrictifs de la féminité, mais surtout de la maternité, renforçant l'idée qu'on ne peut pas être à la fois une mère et une professionnelle⁴⁰⁹. C'est justement en refusant ces deux modèles que Nina trouvera sa voie et construira peu à peu son identité. Dans ce cas-ci, la maternité est un fait choisi par la protagoniste et non qui lui est imposé. Nina comprendra à la fin du récit que son identité ne doit pas se définir à travers la naissance d'un enfant, mais bien l'inverse : qu'elle doit d'abord trouver le sens de son identité avant de mettre au monde un enfant⁴¹⁰. Pour Nina, c'est dans cette différence que la maternité devient un acte qui dépasse la tradition italienne et devient émancipateur. C'est le cas aussi pour Mary Melfi, qui a su conjuguer famille et écriture tout au long de sa vie adulte⁴¹¹. Mary di Michele abordera, elle, une vision plus positive de la maternité sans toutefois l'idéaliser. Son recueil de poèmes *Necessity Sugar* tourne beaucoup autour de cette thématique. Le concept de maternité est très souvent relié à la créativité, à la construction et à des images très poétiques chez Di Michele. Elle est de celles qui tentent de créer une place pour la perspective maternelle telle que vécue par les femmes de deuxième génération, en exposant à la fois la beauté de la maternité comme ses difficultés⁴¹².

Le statut d'écrivaine

Être une écrivaine immigrante vient avec un statut qui est parfois lourd à porter. Plusieurs sentent qu'il existe certaines attentes à leur égard, comme si le fait d'être des femmes immigrantes dictait l'œuvre dans son entièreté. Même s'il est vrai que beaucoup de thématiques abordées par les femmes touchent au genre et à l'immigration, ces catégories ne sont pas exclusives. Mary Melfi fait d'ailleurs une intéressante mise en abîme de cette situation dans *Infertility Rites*. Nina est en fait une artiste qui peint des toiles macabres, sombres et déformées sur la vie urbaine. Son professeur et ses collègues sont très critiques envers elle croyant que les femmes doivent plutôt peindre des toiles avec une touche d'humour, de luminosité qui

⁴⁰⁸ Lisa Bonato. *Op.cit.*, pp.34-35.

⁴⁰⁹ *Ibid.*, p.35.

⁴¹⁰ Lucia Canton. *Op.cit.*, p.158.

⁴¹¹ Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, op.cit., pp.192-193.

⁴¹² Lisa Bonato. *Op.cit.*, p.71.

représente l'optimisme et la chaleur humaine⁴¹³. Les toiles de Nina ne sont perçues qu'à travers sa qualité de femme italienne lorsqu'on rencontre ce type de commentaires : « Nina's paintings, like most immigrant art focus on failure », « Nina's has defined Italian culture solely by its machismo. It's an unjust simplification » ou bien « Your paintings suggest the immigrant experience is a negative one »⁴¹⁴. Cette réalité devient difficile à supporter pour les créatrices italo-qubécoises. D'ailleurs, Melfi le soulignera bien : « pour se faire reconnaître dans le domaine des arts ou des sciences, une femme doit toujours travailler beaucoup plus fort que son partenaire, et le prix qu'elle doit payer dans sa vie de tous les jours est beaucoup plus élevé. Parce que les femmes ne sont pas encouragées à prendre la première place, celles qui le font ne se sentent pas à leur place, manquent d'assurance et n'ont aucun support de leurs collègues. [...] Je n'ai pas eu le choix. Je suis devenue féministe »⁴¹⁵. Confrontées aux doubles standards de la société canadienne comme de la communauté italienne, les femmes de la deuxième génération se sont souvent radicalisées. C'est du moins l'expérience de Mary di Michele : « I feel that [being a immigrant girl] has made me more radical in my responses [as a woman writer]. My family situation was a very patriarchal one. Both my father and my mother tried to make me conform, to behave and direct my expectations to a limited and very female role. Because I was unhappy with the constrictions of that role I rebelled. In this way my immigrant experience made me more radical »⁴¹⁶.

Que ça soit pour Melfi ou di Michele, leur (re)définition identitaire est passée par l'écriture. C'est grâce à leurs œuvres, leurs subjectivités et aux réflexions qui les ont fait naître qu'elles ont réussi à mieux cibler leur identité. Bien souvent, ces réflexions ont émergé de leur milieu familial et de la relation qu'elles entretiennent avec celui-ci. En choisissant d'être écrivaines, elles ont aspiré et ont demandé plus que de remplir le rôle de la femme typique. Elles ont voulu offrir à leurs enfants un modèle féminin différent du leur. Pour Mary di Michèle, être une femme italienne représente quelque chose de positif : « [As a writer], I began to look back into my own

⁴¹³ Mary Melfi. *Infertility Rites*, *op.cit.*, p.31; pp.175-177.

⁴¹⁴ *Ibid.*, pp.176-177.

⁴¹⁵ Citée dans Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, *op.cit.*, pp.189-190

⁴¹⁶ Joseph Pivato. « Interview with Mary di Michele », *op.cit.*, p.192.

immigrant experience, and as a result I found my voice. Dealing with that background was fundamental in my development as a writer, in terms of my identity and my voice. Understanding my experience as an immigrant and as a woman was absolutely essential for me and for my work »⁴¹⁷. Si les écrivaines de deuxième génération ont tendance à s'opposer à la culture traditionnelle italienne, elles nous montrent aussi qu'il existe plus d'un modèle de la femme italienne.



Cette lecture du corpus de sources nous permet de dire que le regard féminin est très présent dans les œuvres de la deuxième génération d'Italo-Québécois. Beaucoup de place est accordée aux femmes en tant que personnages et aux rapports de genre comme trame narrative dévoilant des récits qui sont parfois manquants dans l'histoire sociale et migratoire au Québec. À cet égard, les rapports de genre s'entrecroisent avec les relations intergénérationnelles de manière inévitable. L'opposition aux parents c'est aussi une opposition à une culture qui se veut encore très patriarcale. En utilisant les figures parentales comme métaphores de la culture traditionnelle italienne, les créateurs et créatrices de deuxième génération se positionnent comme ses détracteurs. S'attaquer à cette tradition, c'est aussi s'opposer à des rôles fixés par le genre et au silence qui pèse sur l'expérience féminine. C'est surtout le silence qui entoure la mère qu'il apparaît important de briser, car elle est celle qui a le plus subi ce système patriarcal, du moins on le suppose. C'est donc des représentations très stéréotypées de la figure maternelle et paternelle qu'on retrouve dans nombre d'écrits de la deuxième génération. Souvent, il s'agit d'un exercice afin de s'attaquer à la culture traditionnelle à travers les personnages des parents.

En dévoilant des récits féminins à travers leurs œuvres, hommes et femmes de la deuxième génération nous offrent un aperçu de leur subjectivité respective concernant leur conception de la société. On constate chez les hommes un désir d'être un allié dans la lutte pour l'égalité des femmes et un effort pour comprendre ce que vivent les femmes de deuxième comme de première génération. Si leur traitement n'est pas toujours juste alors qu'ils exagèrent ou omettent certains détails, leurs efforts sont bel et bien présents. Pour les écrivaines, le processus est différent, car

⁴¹⁷ Joseph Pivato. « Interview with Mary di Michele », *op.cit.*, p.195.

il touche plus directement leur identité et la façon de se définir en tant que femmes. Ayant choisi comme carrière l'écriture, ces femmes détonnent de la voie traditionnelle à laquelle on les prédestine dans la culture italienne. À travers leurs œuvres, elles repensent les rapports de genre, la féminité et la maternité tout comme elles arrivent à dessiner peu à peu les contours de leur identité respective. Être femme et Italienne marquera certainement ce processus, mais chacune déterminera dans quelle mesure. La « femme italienne typique » n'existe pas et les créatrices tentent de nous montrer qu'elle n'a d'ailleurs jamais existé.

CONCLUSION

*Nos voix ne suivent peut-être pas toutes la même mélodie,
mais du moins restent-elles en harmonie.
C'est sans doute pourquoi il y a autant de visions différentes du fait italique
qu'il y a d'écrivains italiques⁴¹⁸.*

- *«You told me you wanted to put together a Memory Book,
but it's history you wanted. I could give you memories,
but history, am not so sure...»*
- *« No, no », I say « History is made all the time »⁴¹⁹.*

Il apparaît clairement que nous ne pouvons pas parler d'une identité italo-qubécoise nette et précise, du moins à la lumière des sources présentées dans ce mémoire. Chez les écrivains et cinéastes de la deuxième génération, le rapport à l'identité évolue constamment : le lien qu'entretiennent ces écrivains avec la réalité italienne comme qubécoise subit forcément des altérations dans le temps et dans l'espace⁴²⁰. L'identité est extrêmement difficile à définir, car elle est en constante transformation. Ce qui explique pourquoi nous ne pouvons pas cibler une identité unique sans tomber dans la généralisation et l'essentialisation. En ce sens, ce mémoire a pour but de travailler sur les référents identitaires plutôt que sur l'identité en soi. Le but était de montrer comment les créateurs italo-qubécois de deuxième génération ont dépeint un processus d'établissement propre à leur expérience personnelle, mais qui se veut assez universel afin de cibler des thématiques mettant en lumière un processus plus global. À partir des œuvres de Marco Micone, Mary Melfi et Paul Tana, nous avons pu cibler des éléments qui affectent le processus identitaire de ce groupe de la deuxième génération. La langue, les rapports de genre et les relations intergénérationnelles participent tous à modeler la subjectivité de chaque membre de cette génération. Pourtant, ces thèmes sont perçus et affectent différemment chacun des créateurs. Tous devront trouver une façon de se définir par rapport à ces éléments et suivre une voie identitaire dans laquelle ils sont à l'aise.

⁴¹⁸ Antonio D'Alfonso. *En italiques, op.cit.*, p.46.

⁴¹⁹ Mary Melfi. *Italy Revisited, op.cit.*, p.329.

⁴²⁰ Alessandra Ferraro et Anna Pia de Luca, sous la dir. de. *Parcours migrants au Québec, l'italianité de Marco Micone à Philippe Poloni*, Udine/Italie, Forum, 2006, p.9.

Les années 1970-1980 semblent être une décennie charnière au Québec en ce qui a trait au malaise identitaire, tant pour les Québécois que pour les Néo-Québécois⁴²¹. On fait face à un désenchantement quant à un projet de société commun, laissant pourtant la voie à d'autres visions dont celles des communautés migrantes. C'est à ce moment précis que la deuxième génération d'Italo-Québécois devient plus présente sur la scène culturelle comme politique. On remarque en eux une volonté de prendre une place qui leur revient de droit en tant que membres de la société québécoise. Sa situation particulière, qui ne se situe ni totalement à l'intérieur du groupe dominant ni totalement à l'intérieur des groupes minoritaires, apporte une vision qui viendra confronter le peuple québécois dit de souche. Fulvio Caccia écrira à propos des créateurs italo-québécois : « leurs paroles, leurs silences, leurs frustrations, leurs colères tissent une toile complexe qui, tout en éclairant des variations de l'imaginaire de la communauté italienne depuis son implantation ici, évoque en creux l'autre, les autres : les Québécois, bien sûr, mais aussi les Canadiens anglais »⁴²². Par le biais de la création artistique, la deuxième génération parle de la société québécoise de son point de vue. Elle parle aussi d'elle, de son expérience et de ses valeurs, qui forgent bien souvent cette génération. Comme le soulignera Mario Tuzi : « the various Italian-descended protagonists hold a spectrum of beliefs which ironically connects them to, but also separates them from, other members in the Italian community and from the surrounding social order »⁴²³. Ce qui explique pourquoi si l'on ne peut parler d'une identité commune, on peut néanmoins parler de référents identitaires communs.

Il faut comprendre que les thématiques identitaires qui affectaient la deuxième génération dans les années 1970 et 1980 sont intimement reliées au contexte de l'époque. Comme nous avons mentionné, l'identité évolue avec le temps et en fonction de chaque personne, ce qui implique que certains aspects du processus identitaire de la deuxième génération ne sont pas nécessairement valides aux années 1990 ou 2000. D'autres aspects les remplaceront certainement en fonction de l'époque, cela est normal. La question de la langue, des rapports de genre et des relations intergénérationnelles a fait partie du processus identitaire des Italo-

⁴²¹ Nathalie Prud'Homme. *La problématique identité collective*, op.cit., pp.21-22.

⁴²² Fulvio Caccia. *Sous le signe du Phénix*, op.cit., p.10.

⁴²³ Marino Tuzi. *The Power of Allegiances*, op.cit., p.162.

Québécois de deuxième génération à une époque bien précise. À bien des égards, ces thèmes sont directement liés au contexte sociohistorique de l'époque.

À travers le chapitre un, on en vient à mieux comprendre comment les immigrants italiens, et surtout ceux de deuxième génération, s'y prendront afin de s'insérer dans la société québécoise. Bien que facilitée par une scolarisation dans l'une ou l'autre des langues officielles et la socialisation avec de jeunes Québécois, l'insertion des jeunes d'origine italienne au sein du Québec ne se fera pas sans heurt. On constatera que certains événements, comme la Crise de Saint-Léonard et le débat linguistique, auront un impact plutôt négatif chez cette génération. Certains éléments viendront incontestablement peser dans le processus de (re)définition identitaire auquel fait face la deuxième génération d'Italo-Québécois. Des éléments qui sont empreints d'histoire, autant au sens personnel qu'au sens « scientifique ». C'est, en quelque sorte, la situation politique, sociale, culturelle et économique du Québec durant les décennies étudiées qui façonnera le processus identitaire de chacun des créateurs. Bien peu de choses sont immuables aux pressions sociétales, pas même l'identité.

Dans le chapitre deux, on constate que l'un de ces éléments est le langage, au sens large. C'est d'ailleurs pourquoi il nous semblait important de consacrer un chapitre entier sur la question afin de bien comprendre quel rapport entretiennent les membres de cette génération avec la/le(s) langue(s) et comment cela affecta leurs référents identitaires. La reconfiguration linguistique qui eut cours au Québec ne changea pas seulement la perception envers la langue française ; elle changea aussi l'attitude envers ceux qui ne la parlaient pas. Et comme c'est près de 90 % des enfants d'immigrants italiens qui ont reçu une scolarisation en anglais en 1978⁴²⁴, on en viendra vite à les pointer du doigt. C'est pourquoi beaucoup de membres de la deuxième génération, bien que pour la plupart élevés au Québec et pour quelques-uns nés ici, se verront donc attribué un qualificatif d'étranger. Pour eux, la langue marque leur différence et modifie leur perception de la société dans laquelle ils vivent. En abordant la langue à la fois du point de vue de citoyen et de créateur, nous offrons une analyse approfondie de son impact sur cette génération. À bien des égards, les créateurs italo-québécois de deuxième génération révèlent un malaise à classer

⁴²⁴ Donat J. Taddeo et Raymond C. Taras. *Op.cit.*, p.77.

les langues de façon hiérarchique et à les traiter comme une composante fixe de l'identité. Pour eux, le français, l'anglais et l'italien remplissent tous une fonction et deviennent nécessaires à leur développement identitaire. C'est l'accumulation des connaissances linguistiques qui a une valeur positive pour ces Italo-Québécois, et non pas les langues elles-mêmes⁴²⁵. En tant qu'écrivain, chacune de ces langues leur permet de s'exprimer en totalité et de dévoiler une vision particulière de leur expérience. Comme le disait Edward Saïd : « [les œuvres littéraires] sont nées à la fois comme texte et comme expériences historiques »⁴²⁶, ce qui en fait un objet particulièrement intéressant à analyser. Le fait d'utiliser l'écriture comme forme d'expression place ces créateurs dans une position où la langue joue un rôle primordial dans leur (re)définition identitaire.

On constate que le(s) langue(s) affecteront différemment le processus identitaire de chacun de ces créateurs. Marco Micone sera celui qui aura le parcours le plus teinté par cette thématique, car il demeure le seul créateur de ce mémoire à avoir pu choisir sa langue de création. Ayant fait sa scolarité en anglais, Micone n'a donc pas écrit dans la langue dans laquelle il a été socialisé contrairement à Tana ou Melfi. En ce sens, il dévoile sa position favorable au fait français et son désir d'élargir le dialogue entre la culture italienne et québécoise francophone. Le choix d'écrire en français est une façon pour lui de s'intégrer dans la société. Pourtant, cela ne veut pas dire qu'il accepte la manière dont le gouvernement gère ce dossier. Il constate plutôt que le gouvernement a énormément marginalisé les allophones au Québec, ce qui explique pourquoi il se porte à la défense d'un pluralisme ethnique et linguistique. De son côté, Paul Tana est le seul à avoir été scolarisé en français faisant de cette langue celle de son art et de son quotidien. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il ne s'est jamais senti exclu par la société. Tana dévoile alors une certaine forme de racisme qui l'a amené à avoir honte de ses origines italiennes. Ceci explique pourquoi en début de carrière, Tana n'a jamais mis en scène des personnages italiens. Ce n'est qu'après avoir accepté son identité italienne et ses racines qu'il a pu faire parler ses personnages en italien. À cet effet, son médium, le cinéma, lui permet cette liberté que d'autres n'ont pu avoir⁴²⁷. Pour Mary Melfi, la question de la langue se pose

⁴²⁵ Anne-Marie Fortier. « Langue et identité chez des Québécois d'ascendance italienne », *loc.cit.*, p.97.

⁴²⁶ Edward Saïd. *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, p.440.

⁴²⁷ Comme on peut intégrer des sous-titres dans un film, la liberté langagière de Tana demeure un peu plus grande.

autrement puisqu'elle est la seule à créer en anglais. Son discours est souvent teinté d'amertume et de déception à l'égard des politiques linguistiques. Le fait d'être une anglophone dans une province francophone l'a coupée d'une partie de la vie sociale et politique du Québec. Melfi voit donc la langue anglaise comme le symbole de sa différence et de son exclusion de la société québécoise. Pourtant, il s'agit aussi de son outil de travail qu'elle déconstruit et exploite au maximum.

Le chapitre trois nous apprend que la langue n'est pas le seul élément qui façonne la subjectivité et la trajectoire identitaire des créateurs de deuxième génération. Le milieu familial et la relation qu'entretiennent les créateurs avec leurs parents affectent aussi leur (re)définition identitaire. Les parents et la famille sont les premiers modèles auxquels cette génération est confrontée, l'amenant à se questionner sur son héritage culturel et ses valeurs. On constate alors que les relations familiales ont tendance à être abordées sous l'angle du conflit. Parents et enfants s'opposent sur plusieurs aspects, dont un qui est récurrent : le statut des femmes au sein de la structure familiale et au sein de la société. Cette opposition entre les deux générations sert aussi à opposer deux discours : le patriarcat et le féminisme. À travers leurs œuvres, la deuxième génération d'Italo-Québécois dévoile des récits féminins et des questionnements sur les rôles de genre. En ce sens, ce sont les femmes qui sont au cœur des œuvres de la deuxième génération dévoilant ainsi une histoire encore plutôt marginale à l'époque. Pour ce qui est des hommes, ils tentent de confronter les valeurs traditionnelles italiennes en dévoilant un portrait plus lumineux pour les femmes de deuxième génération dans leurs œuvres. Or, il leur est difficile d'échapper aux conceptions préétablies concernant le genre, ce qui fait des œuvres masculines des récits qui hésitent entre stéréotype et agentivité. Ce seront alors les écrivaines plus spécifiquement qui parleront plus en profondeur de certains éléments restés invisibles aux yeux de leurs compatriotes masculins. L'expérience est différente entre celle des fils et celle des filles d'immigrants, principalement parce que ces dernières doivent lutter pour acquérir du pouvoir social⁴²⁸. Nécessairement, le genre et les relations de genre ont un impact plus grand sur les femmes de deuxième génération qui devront naviguer entre deux mondes d'une manière plus

⁴²⁸ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.2.

intense. Bien souvent, l'imposition des valeurs familiales traditionnelles et les attentes à leur égard les ont laissées étrangères à la fois à la société canadienne et à la famille italienne⁴²⁹. Leur trajectoire identitaire sera unique à chacune, mais soulèvera des questionnements et des étapes auxquels les femmes italo-québécoises de deuxième génération se heurteront toutes. Les femmes luttent non seulement contre l'inégalité sociale, mais aussi contre les diverses structures de pouvoir qui pèsent plus lourd sur les Italo-Québécoises à cause de leur ethnicité.

Des trois créateurs étudiés dans ce mémoire, c'est sans doute la subjectivité et l'identité de Mary Melfi qui sera la plus affectée par les relations intergénérationnelles et les rapports de genre. La difficulté de Melfi à se définir à la fois comme féministe et femme italienne vient teinter ses œuvres et nous dévoile certains aspects propres aux femmes immigrantes. Entre le désir de conserver un certain héritage culturel et pouvoir vivre une vie hors de la domesticité, le poids de la structure patriarcale pèse toujours. Melfi développera sur les relations mère/fille, la maternité et la domination masculine dans l'espoir de développer un nouveau discours. Plutôt que de s'aligner sur le modèle traditionnel de la « femme italienne », elle fera comme plusieurs autres femmes de cette génération en créant de nouveaux modèles féminins. Elle défend alors l'idée qu'il est possible d'être à la fois mère et travailleuse, italienne et féministe. Étant la seule femme du corpus, Melfi dévoile ainsi certaines réalités et expériences dont Marco Micone ou Paul Tana n'ont pas toujours conscience. Pourtant, cela ne veut pas dire que ces derniers ne sont pas affectés par ces dynamiques. Pour le premier, la question du genre est bien présente dans ses œuvres et il se positionne du côté des femmes. Micone dresse un portrait parfois sombre de la condition des immigrantes italiennes dans l'espoir de rendre visible cette problématique. Pourtant, cela conçoit les femmes, et surtout celles de première génération, comme des victimes de la domination masculine. En voulant être un allié et dévoiler certaines expériences féminines, Micone n'échappe pourtant pas à une conception stéréotypée qui renie aux femmes leur agentivité. Tana s'intéresse plutôt à la dynamique intergénérationnelle qui ressort de ses œuvres. À travers son œil, l'héritage familial italien pose parfois problème à la deuxième génération qui ne sait pas toujours comment allier celle-ci avec les valeurs plus modernes qui leur sont

⁴²⁹ Elena Piezzo. *Op.cit.*, p.96.

proposées. Tana ne donne pas de réponses, mais dévoile ces questionnements et cette négociation propre à la deuxième génération.

S'il est possible de constater une certaine similarité dans les éléments qui façonnent l'identité et la subjectivité de cette génération, on constate qu'il existe pourtant différentes interprétations de ces mêmes éléments par les membres de la deuxième génération. Même si certains aspects sont récurrents et ont affecté de façon quasi universelle cette génération, ils n'ont cependant pas tous la même signification ou le même impact sur le processus identitaire de chacun. Certains seront davantage touchés par la question linguistique alors que pour d'autres, ce sera les rapports de genre ou la dynamique familiale qui pèseront le plus lourd dans leur trajectoire identitaire. C'est, en quelque sorte, le parcours historique et personnel de chaque créateur qui dictera son (re)positionnement identitaire au sein de la société québécoise. Ainsi, la situation de la deuxième génération nous force à repenser certains thèmes de l'histoire migratoire italienne comme l'insertion linguistique des Italo-Québécois et la situation d'entre deux des femmes de deuxième génération.

Nous sommes conscients que ce mémoire ne constitue pas une étude exhaustive des thématiques qui influencent le processus identitaire de la deuxième génération. La langue, les rapports de genre et la dynamique intergénérationnelle ne sont que quelques éléments parmi d'autres pouvant expliquer les trajectoires personnelles des créateurs italo-québécois. Or, selon le corpus de sources à l'étude, il s'agissait des thématiques communes à la plupart des œuvres. Il était important de sélectionner les thématiques à partir des œuvres et non l'inverse. En ce sens, il est possible de constater que certains aspects sont presque complètement évacués des récits des créateurs à l'étude, comme la religion ou bien la dynamique économique. À l'opposé, il y a aussi des sujets qui touchent des créateurs plus que d'autres, rendant leur discours unique. Par exemple, les œuvres de Melfi abordent plus sérieusement les questions de classe sociale et de race que le font celles de Micone ou Tana. Peut-être que pour Melfi, le fait d'être une femme l'a rendue plus sensible aux différentes structures de pouvoir qui régissent la société. Pour Marco Micone, c'est la situation linguistique et politique au Québec qui teinte la majorité de ses œuvres contrairement à celles de Tana ou de Melfi qui ne font qu'effleurer le sujet. Pour sa part, Paul Tana est habité par un souci d'historicité dans ses œuvres, qui est probablement dû à son

travail de scénarisation avec l'historien Bruno Ramirez. Au fil de ses œuvres, Tana affirme de plus en plus la dimension italienne de son identité en choisissant des thématiques liées à l'immigration italienne. Plusieurs avenues restent donc à défricher pour pouvoir bien cerner toutes les thématiques qui influent sur le processus identitaire de la deuxième génération de créateurs italo-québécoise.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

D'Alfonso, Antonio. *Avril ou l'anti-passion*, Montréal, VLB Éditeur, 1990, 198 p.

___ *L'autre rivage*, St-Hippolyte, Édition du Noroît, 1999, 119 p.

Di Michele, Mary. *Bread and Chocolate*, Ottawa, Oberon Press, 1980, 80 p.

___ «The story of marrying man », dans *Mimosa and other poems*, Ontario, Mosaic Press/Valley Editions, 1981, pp.34-35.

___ «How to kill your father », dans *Pain et chocolat*, Montréal, Éditions du Noroît, 1996 [1980], pp.16-19

Melfi, Mary. *A Dialogue with masks*, Oakville (New York), Mosaic Press, 1985, 111 p.

___ *Infertility rites : a novel*, Montréal, Guernica, 1991, 181 p.

Micone, Marco. *Gens du silence*, Montréal, Québec/Amériques, 1982, 140 p. (Coll. « Premières »)

___ *Addolorata*, Montréal, Guernica, 1987 (1984), 94 p.

___ *Déjà l'Agonie*, Montréal, L'Hexagone, 1988, 81 p.

___ « Speak What », *Jeu : revue de théâtre*, no° 50, 1989, pp.83-85.

___ *Le Figuier enchanté*, Montréal, Boréal, 1998 (1992), 116 p.

___ *Speak What*, Montréal, VLB éditeur, 2001, 30 p.

Paci, Frank G. *Black Madonna*, Ottawa, Oberon Press, 1982, 198 p.

Tana, Paul. *Les Grands Enfants*, Prod. ACPAV et al., 1980, vidéocassette (83 min.) : son., coul. ; ½ po. VHS

___ *Caffé Italia Montréal*, Prod. ACPAV, 1985, vidéocassette (81 min.) : son., coul. ; 1/2 po. VHS.

___ *La Sarrasine*, Prod. ACPAV/ONF, 1992, vidéocassette (109 min.) : son., coul. ; ½ po. VHS

___ *La Déroute*, Prod. ACPAV, 1998, vidéocassette (111 min.) : son., coul. ; ½ po. VHS

Journaux

Juneau-Garneau, Gabrielle. « Speak White Speak What », *Le Devoir*, lundi 31 janvier 1994, p. A6.

Lanctôt, Jacques. « Cantique des plaines : Assez, c'est assez! », *Le Devoir*, vendredi 24 décembre 1994, p.A9

Vassaramva, Theodora. « Speak Whatever », *Le Devoir*, vendredi 28 janvier 1994, p. A9

Ouvrages de référence et de synthèse

« D'Alfonso, Antonio », dans Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, p.98.

« di Michele, Mary », dans Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, pp.109-110.

« Melfi, Mary », dans Toye, William. *The Concise Oxford Companion Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, p.325.

« Micone, Marco », dans Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, p.329.

« Paci, F.G. », dans Toye, William. *The Concise Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press Canada, 2001, p.369.

Baillargeon, Denyse. *Brève histoire des femmes au Québec*, Montréal, Boréal, 2012, 281 p.

Dictionnaire le Robert. *Le Nouveau Petit Robert de la langue française*, Paris, 2007, 2837 p.

Durocher, René, Paul-André Linteau, François Ricard et Jean-Claude Robert. *Histoire du Québec contemporain : Le Québec depuis 1930, tome II*, Montréal, Boréal, 1989, 834 p.

Iacovetta, Franca. *Les immigrants dans l'historiographie anglo-canadienne*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 22, 1997, 38 p.

Perin, Roberto. *L'Église des immigrants : les allophones au sein du catholicisme canadien, 1880-1920*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 25, 1998, 39 p.

Ramirez, Bruno. *Les Italiens au Canada*, Ottawa, Société historique du Canada, brochure n° 14, 1989, 28 p.

Zucchi, John. *Une histoire des enclaves ethniques au Canada*, Ottawa, Société ethnique du Canada/Société historique du Canada, brochure n° 31, 2007, 28 p.

Monographie

Anderson, Benedict. *Imagined Communities : Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London/New York, Verso, 2006 [1983], 240 p.

Boissevain, Jeremy. *Les Italiens de Montréal : l'adaptation dans une société pluraliste*, Ottawa, Informations Canada, 1971, 87 p.

Caccia, Fulvio. *La République métis*, Montréal, Balzac-Le Griot, 1997, 156 p.

_____. *Sous le signe du Phénix : entretiens avec 15 créateurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, 1985, 305 p.

_____ et Antonio D'Alfonso, sous la dir. de. *Quêtes : Textes d'auteurs italo-québécois*, Montréal, Guernica, 1983, 280 p.

Centre interuniversitaire d'Études sur les Lettres les Arts et les Traditions (CELAT). *Le Québec, une autre Amérique : Dynamismes d'une identité*, Paris, PUF, 2005, 276 p.

Choquet, Sabine, et Jocelyn Létourneau. *Le Québec, une autre Amérique : Dynamismes d'une identité*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, 276 p.

D'Alfonso, Antonio. *En Italiques : réflexions sur l'ethnicité*, Montréal, Les Éditions de l'Interligne, 2005 [1996], 128 p.

_____ et Pasquale Verdicchio. *Duologue : On Culture and Identity*, Toronto, Guernica, 1998, 119 p.

Del Negro, Giovanna. *Looking Through my Mother's Eyes : Life Stories of Nine Italian Immigrant Women in Canada*, Montréal, Guernica, 1997, 146 p.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari. *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Éditions de Minuit, 1975, 159 p.

Edwards, John R. *Language, Society, and Identity*, New York/London, B.Blackwell, 1985, 245 p.

Fanon, Frantz. *Peau noire, masques blancs*, Paris, Éditions du Seuil, 1952, 188 p.

Ferraro, Alessandra, et Anna Pia de Luca, sous la dir. de. *Parcours migrants au Québec : l'italianité de Marco Micone à Philippe Poloni*, Udine/Italie, Forum, 2006, 115 p.

Fratta, Carla, et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, 246 p.

Gabaccia, Donna. *From the Other Side*, Bloomington, Indiana University Press, 1994, 192 p.

Gobard, Henri. *L'aliénation linguistique : analyse tétraglossique*, Paris, Flammarion, 1976, 298 p.

Gural-Migdal, Anna, et Filippo Salvatore. *Le cinéma de Paul Tana : Parcours critiques*, Montréal, Éditions Balzac, 1997, 202 p.

Harel, Simon. *Le voleur de parcours : identité et cosmopolitisme dans la littérature québécoise contemporaine*, Longueuil/Québec, Le Préambule, 1989, 309 p.

___ *Les passages obligés de l'écriture migrante*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 250 p.

___ *Braconnages identitaires : Un Québec palimpseste*, Montréal, VLB Éditeur, 2006, 124 p.

Hirsch, Marianne. *The Mother/Daughter Plot*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press, 1989, 244 p.

Iacovetta, Franca. *Gender conflicts : new essays in women's history*, Toronto, University of Toronto Press, 1992, 303 p.

___ *Such Hardworking People : Italian Immigrants in Postwar Toronto*, Montréal/Toronto, McGill-Queen's University Press, 1993, 278 p.

___, et Donna Gabaccia, sous la dir. de. *Women, Gender and Transnational Lives : Italian Workers of the World*, Toronto, University of Toronto Press, 2002, 416 p.

___, Marlene Epp et Frances Swyripa, sous la dir. de. *Sisters or Strangers? : Immigrant, Ethnic and Racialized Women in Canadian History*, Toronto, University of Toronto Press, 2004, 418 p.

Laliotou, Ioanna. *Transatlantic Subjects : Acts of Migration and Cultures of Transnationalism Between Greece and America*, Chicago, University of Chicago Press, 2004, 257 p.

Létourneau, Jocelyn. *Le Québec entre son passé et ses passages*, Montréal, Fides, 2010, 250 p.

Lima, Lázaro. *The Latino Body : Crisis identities in American literary and cultural memory*, New York, New York University Press, 2007, 231 p.

- Melfi, Mary. *Italy Revisited : Conversations with my mother*, Toronto, Guernica, 2009, 332 p.
- Mills, Sean. *The Empire Within : Postcolonial Thought and Political Activism in Sixties Montreal*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2010, 303 p.
- _____. *A Place in the Sun: Haiti, Haitians and the Remaking of Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2016, 304 p.
- Painchaud, Claude, et Richard Poulin. *Les Italiens au Québec*, Hull/Québec, Critiques, 1988, 231 p.
- Paolo Mossetto, Anna, sous la dir. de. *Le projet transculturel de « Vice Versa » : Actes du Séminaire international du CISQ à Rome – 25 novembre 2005*, Bologne, Pendragon, 2006, 117 p.
- Peressini, Mauro. *Migration, famille et communauté : Les Italiens du Frioul à Montréal*, Montréal, Études italiennes n. 2, Université de Montréal, 1990, 216 p.
- Perin, Roberto. *Rome in Canada : the Vatican and Canadian Affairs in the Late Victorian Age*, Toronto, University of Toronto Press, 1990, 300 p.
- _____. *Ignace de Montréal : artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 303 p.
- _____, et Franc Sturino, sous la dir. de. *Arrangiarsi : the Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, p.
- _____, Franca Iacovetta, et Angelo Principe, sous la dir. de. *Enemies Within : Italian and Other Internees in Canada and Abroad*, Toronto, University of Toronto Press, 2000, 432 p.
- Pivato, Joseph. *Contrasts : Comparative Essays on Italian Canadian Writing*, Toronto, Guernica, 1985, 255 p.
- _____. *Echo : Essays on Other Literatures*, Toronto, Guernica, 1994, 277 p.
- _____ sous la dir. de. *F.G. Paci : Essays on His Works*, Toronto, Guernica Edition, 2003, 144 p.
- Prud'homme, Nathalie. *La problématique identité collective et les littératures (im)migrantes au Québec : Mona Latif Ghattas, Antonio D'Alfonso et Marco Micone*, Québec, Nota bene, 2002, 173 p.
- Ramirez, Bruno. *Les premiers Italiens de Montréal : l'origine de la petite Italie du Québec*, Montréal, Boréal, 1984, 136 p.
- _____. *Par monts et par vaux : migrants canadiens-français et italiens dans l'économie nord-atlantique, 1860-1914*, Montréal, Boréal, 1991, 204 p.

_____, et Michael Del Blaso. *The Italians of Montreal : from Sojourning to Settlement* Montréal, Éditions du Courant, 1980, 54 p.

_____, et Paul Tana. *Sarrasine : A screenplay*, Toronto, Guernica Editions, 1997, 166 p.

Saïd, Edward. *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000, 558 p.

Simon, Sherry. *Fictions de l'identitaire au Québec*, Montréal, XYZ, 1991, 185 p.

_____. *Hybridité culturelle*, Montréal, Île de la tortue, 1999, 63 p.

Taddeo, Donat J., et Raymond C. Taras. *Le débat linguistique au Québec : la communauté italienne et la langue d'enseignement*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1987, 246 p.

Tardif, Francine, Géatan Beaudet et Micheline Labelle. *Question nationale et ethnicité. Le discours de leaders d'origine italienne de la région de Montréal*, Montréal, CRRIR, Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal, 1993, 104 p.

Tuzi, Marino. *The Power of Allegiances: Identity, Culture, and Representational Strategies*, Toronto, Guernica, 1997, 197 p.

Zucchi, John. *Italians of Toronto: Development of a National Identity, 1875-1935*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1988, 280 p.

Chapitres d'ouvrages collectifs

Anselmi, William. « Mary Melfi's Poetry in Parentheses », dans Anselmi, William. *Mary Melfi : Essays on Her Works*, Toronto, Guernica, 2007, pp.63-88.

Anselmi, William « Du 'transitionnisme' », dans Caccia, Fulvio, sous la dir. de. *La transculture et ViceVersa*, Montréal, Triptyque, 2010, pp.91-102.

Donati Gunn, Genni. « Avoiding the Sterotypes », dans Minni, Dino et Anna Foschi Ciampolini, sous la dir. de. *Writer in transition: The proceedings of the First National Conference of Italian-Canadian Writers*, Montréal, Guernica, 1990, pp.141-146.

Dufiet, Jean-Paul. « Le plus que français ou la représentation de la langue italienne dans la Trilogia de Marco Micone », dans Ferraro, Alessandra, et Anna Pia de Luca. *Parcours migrants au Québec : l'italianité de Marco Micone à Philippe Poloni*, Udine/Italie, Forum, 2006, pp.33-45.

Finegan, Edward. « Subjectivity and subjectivisation : an introduction », dans Stein, Dieter et Susan Wright, sous la dir. de. *Subjectivity and subjectivisation : linguistic perspectives*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 230 p.

Fratta, Carla, et Élisabeth Nardout-Lafarge. « L'invention de l'Italie », dans Fratta, Carla, et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, pp.7-15.

Harney, Robert F. « Man without Women : Italian Migrants in Canada, 1885-1930 », dans Iacovetta, Franca, Paula Draper, et Robert Ventresca. *A nation of immigrants : Women, Workers, and Communities in Canadian History, 1840s-1960s*, Toronto, University of Toronto Press, 1998, pp.206-230.

Hogan, Louise. « Acts of Figuration in Displacement », dans Anselmi, William. *Mary Melfi : essays on her works*, Toronto, Guernica, 2007, pp.38-62.

Iacovetta, Franca. « From Contadina to Worker : Southern Italian Immigrant Working Women in Toronto, 1947-62 », dans Brunet, Jean. *Looking into my sister's eyes : an exploration in women's history*, 1985, pp.195-222.

Jewsiewicki, Bogumil et Jocelyn Létourneau. « Présentation », dans Jewsiewicki, Bogumil et Jocelyn Létourneau, sous la dir. de. *Identités en mutations, Socialités en germination*, Sillery (Québec), Septentrion, 1998, 230 p.

L'Hérault, Pierre. « L'intervention italo-québécoise dans la reconfiguration de l'espace identitaire québécois », dans Fratta, Carla, et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, pp.179-202.

___ « Entre essai et autofiction : l'indécision générique dans l'écriture de Marco Micone », dans Ferraro, Alessandra, et Anna Pia de Luca, sous la dir. de. *Parcours migrants au Québec : L'italianité de Marco Micone à Philippe Poloni*, Udine/Italie, Forum, 2006, pp.21-31.

Linteau, Paul-André. « The Italians of Quebec : Key Participants in Contemporary Linguistic and Political Debates », dans Perin, Roberto, et Franc Sturino, sous la dir. de. *Arrangiarsi : the Italian Immigration Experience in Canada*, Montréal, Guernica, 1989, pp.179-207.

Moser, Walter. « Transculturation : méthamorphoses d'un concept migrateur », dans Caccia, Fulvio, sous la dir. de. *La transculture et ViceVersa*, Montréal, Triptyque, 2010, pp.33-59.

Ouellet, Pierre. « L'Agora et l'Eschatia », dans Caccia, Fulvio, sous la dir. de. *La transculture et ViceVersa*, Montréal, Triptyque, 2010, pp.103-111.

Perin, Roberto. « Conflit d'identité et d'allégeance. La propagande du consulat italien à Montréal dans les années 1930 », dans Dumont, Fernand, sous la dir. de. *Questions de culture 2 : migrations et communautés culturelles*, Ottawa, Les Éditions Leméac Inc., 1982, pp.81-102.

Pivato, Joseph. « Interview with Mary di Michele », dans Pivato, Joseph, sous la dir. de. *Mary di Michele : Essays on Her Works*, Guernica, 2007, pp.189-204.

Ramirez, Bruno. « Italiens et Québécois », dans Fratta, Carla, et Élisabeth Nardout-Lafarge, sous la dir. de. *Italies imaginaires du Québec*, Montréal, Éditions Fides, 2003, pp.79-87.

____ « Quartiers italiens et Petites Italies dans les métropoles canadiennes », dans Blanc-Chaleard, Marie-Claude, *et al.*, sous la dir. *Les Petites Italies dans le monde*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007, pp.73-87.

Taschereau, Sylvie. « Migrations et relations ethniques », dans Denise Lemieux, sous la dir. de, *Traité de la culture*, Sainte-Foy/Québec, Les Éditions de l'IRQC, 2002, pp.201-218.

Articles

Beauchemin, Jacques. « Débat autour de l'article de Thierry Nootens sur l'utilisation du concept d'identité en histoire : à quoi servent les concepts ? Réplique à Thierry Nootens », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 1, 2009, pp.115-124.

Da Rosa, Victor, et Richard Poulin. « Espaces ethniques et questions linguistiques au Québec : à propos des communautés italienne et portugaise », *Canadian Ethnic Studies*, vol.18, no.2, 1986, pp.143-149.

Danziger, Kurt. « The Acculturation of Italian Immigrant Girls in Canada », *International Journal of Psychology*, vol. 9, n° 2, 1974, pp.129-137.

Dupuis, Gilles. « Vice et Versa, dix ans après », *Globe : revue internationale d'études québécoises*, vol. 13, n° 2, 2010, pp.187-194.

Fortier, Anne-Marie. « Langue et identité chez des Québécois d'ascendance italienne », *Sociologie et sociétés*, vol. 24, n° 2, automne 1992, pp.91-102.

Gabaccia, Donna. « Juggling jargons : 'Italians everywhere', diaspora or transnationalism? », *Zeitschrift für Geschichte/Revue d'histoire*, vol.12, 2005, pp.1420-4355.

Gleason, Philip. « Identifying identity: A semantic history », *Journal of American History*, vol. 69, 1983, pp.910-931.

Harney, Robert F. « The Padrone and the Immigrant », *The Canadian Review of American Studies*, n° 5, 1974, pp.101-118.

____ « Commerce of migration » *Canadian Ethnic Studies/Etudes Ethniques au Canada*, vol. 9, n° 1, janvier 1977, p.42.

____ « Montreal's King of Italian Labour: A Case Study of Padronism », *Labour/Le Travail*, n° 4, janvier 1979, pp.57-84.

Hurley, Erin. « Devenir Autre : Languages of Marco Micone's 'culture immigrée' », *Theatre Research in Canada*, vol. 25, no° 1-2, printemps-été 2004, pp.1-23.

Linteau, Paul-André. « La montée du cosmopolitisme montréalais », *Questions de Culture*, vol. 2, 1982, pp.23-54.

Loiselle, Marie-Claude. « Entretien avec Paul Tana », *24 images*, n° 60, 1992, pp.7-10.

___ « Ici, ailleurs ou autre part : *La Déroute* de Paul Tana », *24 Images*, n° 91, 1998, pp.8-10.

Mandolini, Carlo. « Paul Tana », *Séquences : la revue de cinéma*, n° 158, 1992, pp.17-20.

___ « Paul Tana : question d'identité », *Séquences : la revue de cinéma*, n° 200, 1999, p.34.

Marsolais, Gilles. « Le chemin du non-retour », *24 images*, n° 60, 1992, pp.4-6.

Micone, Marco. « Immigration, littérature et société », *Spirale : Arts • Lettres • Sciences humaines*, n° 194, 2004, p.4.

___ « Traduire, tradire », *Spirale : arts • lettres • sciences humaines*, n° 197, 2004, p.28.

Moss, Jane. « Multiculturalism and postmodern theater: Staging Quebec's otherness », *Mosaic: a journal for the Interdisciplinary Study of Literature*, vol. 29, n° 3, septembre 1996, pp.75-96.

Nootens, Thierry. « Un individu "éclaté" à la dérive sur une mer de "sens"? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 62, n° 1, 2008, pp.35-67.

___ « Le concept d'identité : réplique aux professeurs Beauchemin et Létourneau » *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 63, n° 1, 2009, pp.135-141.

Painchaud, Claude, et Raymond Poulin. « Italianité, conflit linguistique et structure de pouvoir dans la communauté italo-québécoise », *Sociologie et sociétés*, vol. 15, n° 2, 1983, pp.89-104.

Pivato, Joseph. « Representation of ethnicity as problem : Essence or construction », *Journal of Canadian Studies*, vol. 31, n° 3, automne 1996, pp.48-58.

___ « Shock of Recognition : Italian-Canadian Writers », *Vice Versa*, vol. 2, no° 3, mars/avril 1985, pp.29-30.

Ramirez, Bruno. « Migration, Settlement and Television : Monreal's *Teledomenica* experience », *Voices in Italian Americana*, vol. 21, n° 1, 2010, pp.21-36.

___, et Sonia Cancian. « Post-migration "Italo-Canada": new perspectives on its past, present, and future » *Studi Emigrazione*, n° 166, avril-juin 2007, pp.259-272.

Simon, Sherry. « Marco, Leonard, Mordecai et les autres », *Spirale : arts • lettres • sciences humaines*, n° 195, 2004, p.5.

____ « La Sarrasine : Fragments d'une double histoire », *University of Toronto Quarterly : A Canadian Journal of the Humanities*, vol. 63, n° 4, pp.630-637.

Taschereau, Sylvie. « L'histoire de l'immigration au Québec : une invitation à fuir les ghettos », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 41, n° 4, 1988, pp.575-589.

Thèses et mémoires

Bonato, Lisa. *Mothers and Daughters in Italian-Canadian Women's Narratives*, Edmonton. Université de l'Alberta, Département de littérature comparée et de cinématographie, mémoire de maîtrise, 1994, 104 p.

Canton, Licia. *Question of Identity in Italian-Canadian Fiction*, Montréal, Université de Montréal, Département d'études anglaises, thèse de doctorat, 1997, 259 p.

D'Andrea, Giuliano E. *When nationalisms collide : Montreal's Italian Community and the St. Leonard Crisis, 1967-1969*, Montréal, Université McGill, Département d'histoire, mémoire de maîtrise, 1989, 213 p.

Fortier, Anne-Marie. *Langue et rapports sociaux : Analyse des langues chez des Italiens de deuxième génération*, Montréal, Université de Montréal, Département de sociologie, thèse de doctorat, 1989, 173 p.

Giacomini, Nancy. *Deconstructing the Italian Canadian Subject : Reconsiderations of Identity Construction in the Writing of Antonio D'Alfonso, Fulvio Caccia and Mary Di Michele*, Montréal, Université de Montréal, Département de littérature comparée, mémoire de maîtrise, 2000, 99 p.

Nestman, Natasha Alynn. *Babel et Silence : La problématique de la langue et son expression dans l'œuvre de Marco Micone*, Halifax, Université Dalhousie, Département d'études françaises, mémoire de maîtrise, 1996, 179 p.

Piezzo, Elena. *The Crucible of Culture : Ethnicity and the Second Generation Italian-Canadian Woman in Toronto*, Toronto, Université de Toronto, Département d'éducation, histoire et philosophie, mémoire de maîtrise, 1997, 149 p.

Ricci, Amanda. *From acculturation to integration : the political participation of Montréal's Italian-Canadian Community in an urban context (1945-1990)*, Montréal, Université de Montréal, Département d'histoire, mémoire de maîtrise, 2009, 119 p.

Taschereau, Sylvie. *Pays et patries : mariages et lieux d'origine des Italiens de Montréal, 1906-1930*, Montréal, Université du Québec à Montréal, Département d'histoire, mémoire de maîtrise, 1984, 194 p.

Site internet

Statistique Canada. *Statut des générations : les enfants nés au Canada de parents immigrants*, 2016, [en ligne], http://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/as-sa/99-010-x/99-010-x2011003_2-fra.cfm (page consultée le 19 mars 2017)

